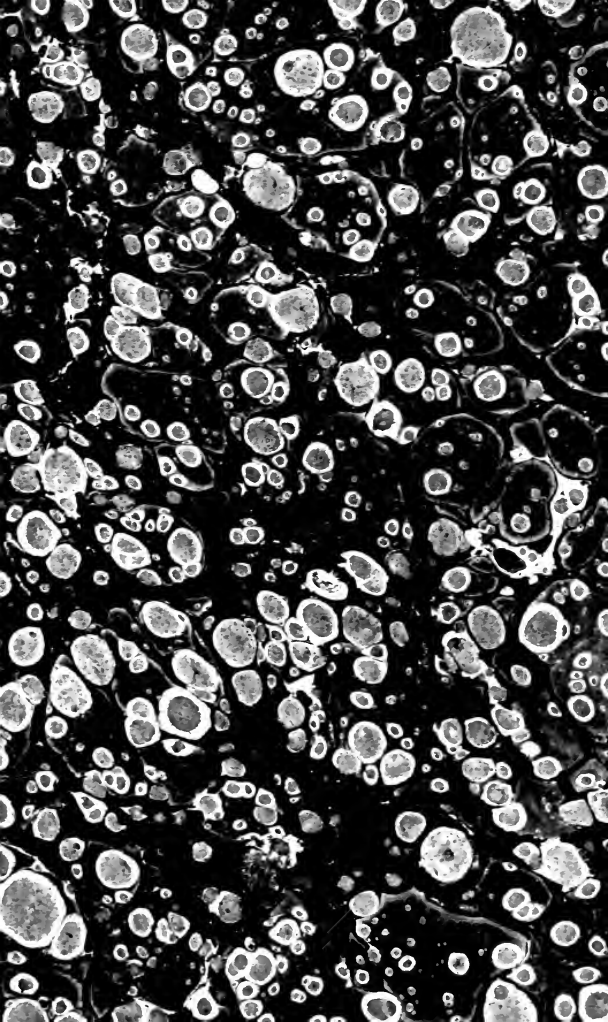
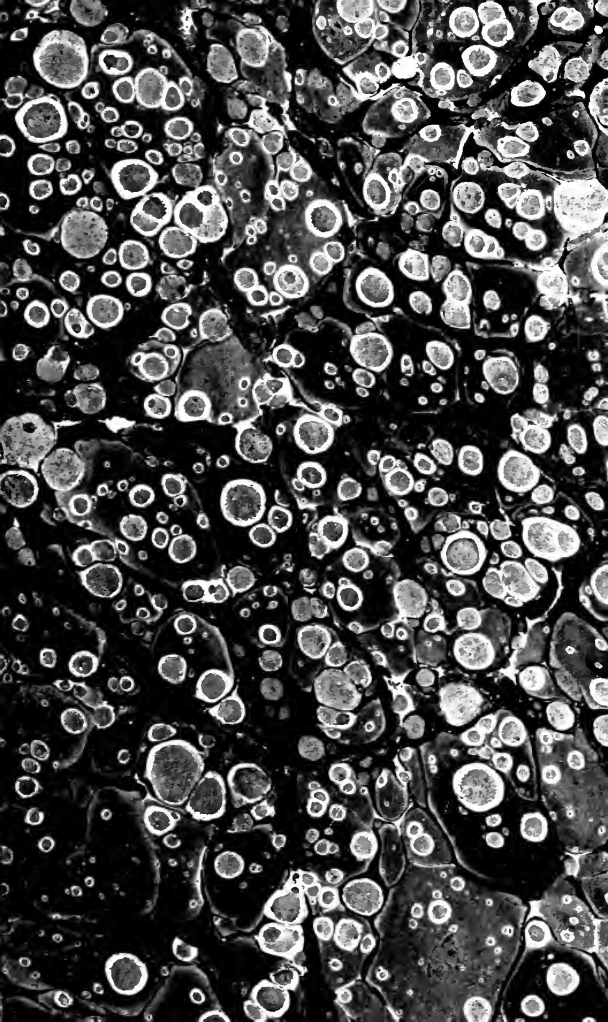


UNIVERSITY OF TORONTO



3 1761 00450281 1



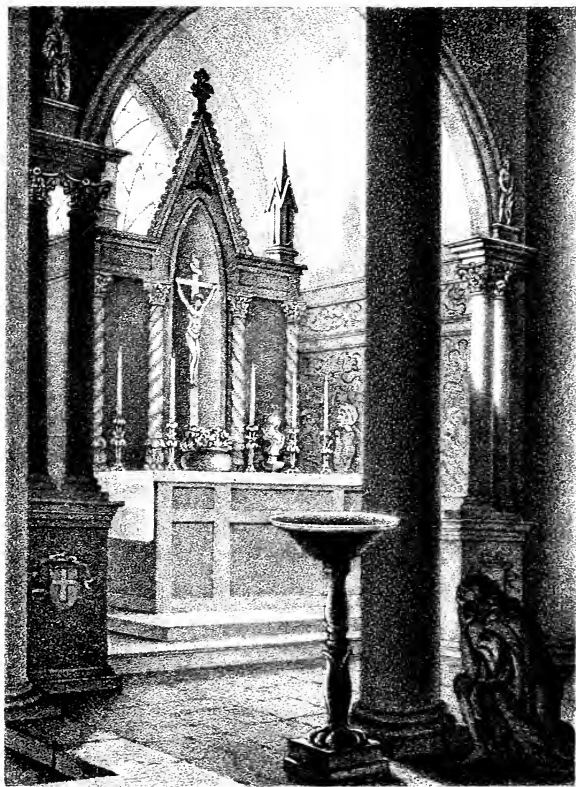












**SOUVENIRS,**  
IMPRESSIONS,  
**PENSÉES ET PAYSAGES,**  
PENDANT  
**UN VOYAGE EN ORIENT**  
(1852-1855),  
OU NOTES D'UN VOYAGEUR,

PAR  
**M. Alphonse De Lamartine,**  
MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

---

**TOME TROISIÈME.**

---

**BRUXELLES,**  
**AD. WAHLEN ET Cie, IMPRIMEURS-LIBRAIRES,**  
RUE DES SABLES, n° 22.

—  
1856



DS  
48  
L35  
1836  
t 3

**SOUVENIRS,**  
IMPRESSIONS ,  
**PENSÉES ET PAYSAGES,**  
PENDANT  
**UN VOYAGE EN ORIENT**  
(1852-1855).



**Paysages et Pensées en Syrie.**

Le 28 mars, je pars de Bayruth pour Balbek et Damas; la caravane se compose de vingt-six chevaux, et huit ou dix Arabes à pied, pour domestiques et escorte.

En quittant Bayruth, on monte par des chemins creux, dans un sable rouge, dont les bords sont festonnés de toutes les fleurs de l'Asie; toutes les formes, tous les parfums du printemps : nopals, arbustes épineux aux grappes de fleurs jaunes comme l'or, semblables au genêt de nos montagnes; vignes se suspendant d'arbre en arbre; beaux caroubiers, arbres à la feuille d'un vert noir et bronzé, aux rameaux entrelacés, au tronc d'une écorce brune, polie, luisante, le plus bel arbre de ces climats : on arrive après une demi-heure au sommet de la pres-

qu'île qui forme le cap de Bayruth : elle se termine en pointe arrondie dans la mer , et sa base est formée par une belle et large plaine , traversée par le Nahr-Bayruth. Cette plaine, arrosée, cultivée, plantée partout de beaux palmiers , de verts mûriers , de pins à la cime large et touffue, vient mourir sous les premiers rochers du Liban. Au point culminant de la plaine de Bayruth s'étend la magnifique scène de Fakar-el-Din ou Fakardin : c'est la promenade de Bayruth ; c'est là que les cavaliers turcs , arabes , et les Européens , vont exercer leurs chevaux et courir le djérid ; c'est là que j'allais tous les jours moi-même passer quelques heures à cheval , tantôt courant sur les sables déserts qui dominent l'horizon bleu et immense de la mer syrienne , tantôt au pas , rêvant sous les allées de jeunes pins qui couvrent une partie de ce promontoire : c'est le plus beau lieu que je connaisse au monde ; — des pins gigantesques , dont les troncs vigoureux , légèrement inclinés sous le vent de la mer , portant comme des dômes leurs têtes larges et arrondies en parasols, sont jetés par groupes de deux ou de trois arbres , ou semés isolément de vingt pas en vingt pas , sur un sable d'or que perce, çà et là, un léger duvet vert de gazon et d'anémones. Ils furent plantés par Fakar-el-Din , dont les merveilleuses aventures ont répandu la renommée en Europe : ils gardent encore son nom. Je voyais tous les jours , avec douleur , un héros plus moderne renverser ces arbres qu'un autre grand homme avait plantés. Ibrahim-Pacha en faisait couper quelques-uns pour sa marine ; mais il en reste assez pour signaler au loin le promontoire à l'œil du navigateur , et à l'admiration de l'homme épris des plus belles scènes de la nature.

C'est de là qu'on a, selon moi, la plus splendide apparition du Liban : on est à ses pieds , mais assez éloigné cependant pour que son ombre ne soit pas sur vous , et pour que l'œil puisse l'embrasser dans toute sa hauteur , plonger dans l'obscurité de ses gorges , discerner l'écume de ses torrens et jouer librement autour des premiers cônes dont il est flanqué , et qui portent chacun un monastère de maronites , au-dessus d'un bouquet de pins , de cèdres , ou de noirs cyprès. — Le Sannin , la cime la plus élevée et la plus pyramidale du Liban , domine toutes les cimes inférieures , et forme, avec sa neige presque éternelle , le fond majestueux , doré, violet, rose , de l'horizon des montagnes qui se noie dans le firmament , non comme un corps solide , mais comme une vapeur , une fumée transparente , à travers lesquelles on croit distinguer l'autre côté du ciel ; phénomène ravissant des montagnes d'Asie , que je n'ai vu nulle part ailleurs , et dont je jouis tous les soirs sans m'en rendre raison. — Du côté du midi , le Liban s'abaisse graduellement jusqu'au cap avancé de Saïde, autrefois Sidon : ces cimes ne portent plus de neige que çà et là , sur deux ou trois cimes plus éloignées et plus élevées que les autres et que le reste de la chaîne libanienne : elles suivent, comme une muraille de ville ruinée, tantôt s'élevant, tantôt s'abaissant, la ligne de la plaine de la mer , et vont mourir dans la vapeur de l'occident, vers les montagnes de Galilée, aux bords de la mer Génésareth , autrement le lac de Tibériade. Du côté du nord, vous apercevez un coin de la mer qui s'avance, comme un lac dormant, dans la plaine, cachée à demi par les verts massifs de la ravissante colline de San-Dimitri, la plus belle colline de la Syrie. Dans ce

lac , dont vous n'apercevez pas la jonction avec la mer , quelques navires sont toujours à l'ancre , et se balancent gracieusement sur la vague , dont l'écume vient mouiller les lentisques , les lauriers-roses et les nopals. — De la rade , un pont construit par les Romains d'abord , et restauré par Fakar-el-Din , jette ses arches , élevées en ogives , sur la rivière de Bayruth , qui court à travers la plaine , où elle répand la vie et la verdure , et va se perdre non loin dans la rade.

Cette promenade est la dernière que je fis avec Julia. Elle montait pour la première fois un cheval du désert que je lui avais ramené de la Mer Morte , et dont un domestique arabe tenait la bride. Nous étions seuls ; la journée , quoique de novembre , était éclatante de lumière , de chaleur et de verdure. Jamais je n'avais vu cette admirable enfant dans une ivresse si complète de la nature , du mouvement , du bonheur d'exister , de voir et de sentir ; elle se tournait à chaque instant vers moi pour s'écrier ; et quand nous eûmes fait le tour de la colline de San-Dimitri , traversé la plaine et gagné les pins où nous nous arrêtâmes : — N'est-ce pas , me dit-elle , que c'est la plus longue , la plus belle et la plus délicieuse promenade que j'aie encore faite de ma vie ? — Hélas oui ! et c'était la dernière ! — Quinze jours après , je me promenais seul et pleurant sous les mêmes arbres , n'ayant plus que dans le cœur cette ravissante image de la plus céleste créature que le ciel m'ait donnée à voir , à posséder et à pleurer. — Je ne vis plus ; — la nature n'est plus animée pour moi par tout ce qui me la faisait sentir double dans l'âme de mon enfant : — je regarde encore ; elle ravit toujours mes yeux , mais elle ne soulève plus mon cœur ; ou

si elle le soulève à mon insu par minutes , par instans , il retombe aussitôt froid et brisé sur le fond de tristesse désolante et d'amertume où la volonté de Dieu l'a placé par tant de pertes irréparables.

Du côté du couchant , l'œil est d'abord arrêté par de légères collines de sable , rouge comme la braise d'un incendie , et d'où s'élève une vapeur d'un blanc rose , semblable à la réverbération d'une gueule de four allumé : puis , en suivant la ligne de l'horizon , il passe par dessus ce désert et arrive à la ligne bleu foncé de la mer , qui termine tout , et se fond au loin , avec le ciel , dans une brume qui laisse leur limite indécise. Toutes ces collines , toute cette plaine , les flancs de toutes les montagnes , portent un nombre infini de jolies maisonnettes isolées , dont chacune a son verger de mûriers , son pin gigantesque , ses figuiers , et , çà et là , par groupes plus compactes et plus frappans pour l'œil , de beaux villages , ou des groupes de monastères , qui s'élèvent sur leur piédestal de rochers , et répercutent au loin sur la mer les rayons jaunes du soleil d'Orient. — Deux à trois cents de ces monastères sont répandus sur toutes les crêtes , sur tous les promontoires , dans toutes les gorges du Liban : c'est le pays le plus religieux du monde , et le seul pays peut-être où l'existence du système monacal n'ait pas encore amené les abus qui l'ont fait détruire ailleurs. — Ces religieux , pauvres et utiles , vivant du travail de leurs mains , ne sont , à proprement parler , que des laboureurs pieux , et ne demandent au gouvernement et aux populations que le coin de rocher qu'ils cultivent , la solitude et la contemplation ; ils expliquent parfaitement encore , par leur existence actuelle au milieu des

qui sortent du niveau des montagnes; les eaux étant grandes, tombaient de toutes les corniches des deux montagnes, et jaillissaient en écume de toutes les fentes des rochers, entourant, de deux larges bras d'argent ou de neige, la belle plate-forme qui soutient les villages, les couvens et les bois de sapins. Leur bruit, semblable à celui des tuyaux d'orgue dans une cathédrale, résonnait de partout, et assourdissait l'oreille. J'ai rarement senti aussi profondément la beauté spéciale des vues de montagnes; beauté triste, grave et douce, d'une tout autre nature que les beautés de la mer ou des plaines; — beauté qui recueille le cœur, au lieu de l'ouvrir, et qui semble participer du sentiment religieux dans le malheur; — recueillement mélancolique, — au lieu du sentiment religieux dans le bonheur: expansion: amour et joie.

A chaque pas, sur les flancs de la corniche que nous suivions, les cascades tombent sur la tête du passant, ou glissent dans les interstices des roches vives qu'elles ont creusées; gouttières de ce toit sublime des montagnes, qui filtrent incessamment le long de ses pentes. Le temps était brumeux, la tempête mugissait dans les sapins, et apportait, de momens en momens, des poussières de neige qui perçaient en le colorant le rayon fugitif du soleil de mars. Je me souviens de l'effet neuf et pittoresque que faisait le passage de notre caravane sur un des ravins de ces cascades. Les flancs des rochers du Liban se creusaient tout à coup, comme une anse profonde de la mer entre les rochers; un torrent, retenu par quelques blocs de granit, remplissait de ses bouillons rapides et bruyans cette déchirure de la montagne; la poudre de la

cascade qui tombait à quelques toises au-dessus , flottait au gré des vents sur les deux promontoires de terre aride et grise qui environnaient l'anse, et qui, s'inclinant tout à coup rapidement , descendaient au lit du torrent qu'il fallait passer ; une corniche étroite , taillée dans le flanc de ces mamelons , était le seul chemin par où l'on pût descendre au torrent pour le traverser. On ne pouvait passer qu'un à un, à la file, sur cette corniche ; j'étais un des derniers de la caravane : la longue file de chevaux, de bagages et de voyageurs, descendait successivement dans le fond de ce gouffre , tournant et disparaissant complètement dans les ténèbres du brouillard des eaux, et reparaissant par degrés de l'autre côté et sur l'autre corniche du passage , d'abord vêtue et voilée d'une vapeur sombre, pâle et jaunâtre comme la vapeur du soufre ; puis d'une vapeur blanche et légère comme l'écume d'argent des eaux ; puis enfin éclatante et colorée par les rayons du soleil qui commençait à l'éclairer davantage, à mesure qu'elle remontait sur les flancs opposés : c'était une scène de l'Enfer du Dante , réalisée à l'œil dans un des plus terribles cercles que son imagination eût pu inventer : mais qui est-ce qui est poète devant la nature ? qui est-ce qui invente après Dieu ?

Le village d'Hammana, village druze, où nous allions coucher , brillait déjà à l'ouverture supérieure de la vallée qui porte son nom. Jeté sur un pic de rochers aigus et concassés qui touchent à la neige éternelle, il est dominé par la maison du scheik , placée elle-même sur un pic plus élevé , au milieu du village. Deux profonds torrens encaissés dans les roches et obstrués de blocs qui brisent leur écume , cernent de toutes parts le village ; on les

passer sur quelques troncs de sapins où l'on a jeté un peu de terre, sans parapets, et l'on gravit aux maisons. Les maisons, comme toutes celles du Liban et de la Syrie, présentent au loin une apparence de régularité, de pittoresque et d'architecture qui trompe l'œil au premier regard, et les fait ressembler à des groupes de villas italiennes avec leurs toits en terrasses et leurs balcons décorés de balustrades. Mais le château du scheik d'Hammana surpasse en élégance, en grâce et en noblesse, tout ce que j'avais vu dans ce genre, depuis le palais de l'émir Beschir à Deir-el-Kamar. On ne peut le comparer qu'à un de nos plus merveilleux châteaux gothiques du moyen-âge, tels du moins que leurs ruines nous les font concevoir, ou que la peinture nous les retrace. Des fenêtres en ogive décorées de balcons; une porte large et haute surmontée d'une arche en ogive aussi, qui s'avance comme un portique, au-dessus du seuil; deux bancs de pierre sculptés en arabesques et tenant aux deux montans de la porte, sept ou huit marches de pierre circulaire descendant en perron, jusque sur une large terrasse ombragée de deux ou trois sycomores immenses et où l'eau coule toujours dans une fontaine de marbre : voilà la scène. Sept ou huit Druzes armés, couverts de leur noble costume aux couleurs éclatantes, coiffés de leur turban gigantesque et dans des attitudes martiales, semblent attendre l'ordre de leur chef; un ou deux nègres, vêtus de vestes bleues, quelques jeunes esclaves ou pages, assis ou jouant sur les marches du perron; et enfin plus haut, sous l'arche même de la grande porte, le scheik assis la pipe à la main, couvert d'une pelisse écarlate et nous regardant passer dans l'attitude de la puissance et du

repos : voilà les personnages. — Ajoutez-y deux jeunes et belles femmes, l'une accoudée à une fenêtre haute de l'édifice, l'autre debout sur un balcon au-dessus de la porte.

Nous couchons à Hammama dans une chambre qu'on nous avait préparée depuis quelques jours. — Nous nous levons avant le soleil , nous gravissons la dernière cime du Liban. La montée dure une heure et demie ; on est enfin dans les neiges , et l'on suit ainsi dans une plaine élevée, légèrement diversifiée par les ondulations des collines, comme au sommet des Alpes, la gorge qui conduit de l'autre côté du Liban. —Après deux heures de marche pénible dans deux ou trois pieds de neige, on découvre d'abord les cimes élevées et neigeuses encore de l'Anti-Liban, puis ses flancs arides et nus, puis enfin la belle et large plaine du Bkaa faisant suite à la vallée de Balbek à droite. Cette plaine commence au désert de Homs et de Hama et ne se termine qu'aux montagnes de Galilée vers Saphad ; elle laisse seulement là un étroit passage au Jourdain qui va se jeter dans la mer de Génésareth. — C'est une des plus belles et des plus fertiles plaines du monde , mais elle est à peine cultivée ; toujours infestée par les Arabes errans , les habitans de Balbek, de Zaklé ou des autres villages du Liban osent à peine l'ensemencer. Elle est arrosée par un grand nombre de torrens, de sources intarissables , et présentait à l'œil , quand nous la vîmes, plutôt l'aspect d'un marécage ou d'un lac mal desséché, que celui d'une terre.

En quatre heures, nous descendons à la ville de Zaklé, où l'évêque grec , né à Alep , nous reçoit et nous donne quelques chambres. Nous repartons le 30 pour traverser la plaine de Bkaa , et aller coucher à Balbek.

## RUINES DE BALBEK.

En quittant Zaklé , jolie ville chrétienne au pied du Liban, aux bords de la plaine, en face de l'Anti-Liban , on suit d'abord les racines du Liban en remontant vers le nord ; on passe auprès d'un édifice ruiné , sur les débris duquel les Turcs ont élevé une maison de derviche et une mosquée d'un effet grandiose et pittoresque. — C'est , disent les traditions arabes , le tombeau de Noé , dont l'arche toucha le sommet du Sanium, et qui habita la belle vallée de Balbek , où il mourut et fut enseveli. Quelques restes d'arches et de structures antiques, des temps grecs ou romains , confirment ici les traditions. On voit du moins que de tout temps ce lieu a été consacré par quelque grand souvenir ; la pierre est là, témoin de l'histoire. Nous passâmes, non sans reporter notre esprit à ces jours antiques où les enfans du patriarche, ces nouveaux hommes nés d'un seul homme, habitaient ces séjours primitifs , et fondaient des civilisations et des édifices qui sont restés des problèmes pour nous.

Nous employâmes sept heures à traverser obliquement la plaine qui conduit à Balbek. Au passage du fleuve qui partage la plaine , nos escortes arabes voulurent nous forcer à prendre à droite et à coucher dans un village turc , à trois lieues de Balbek. Mon drogman ne put se faire obéir, et je fus forcé de pousser mon cheval au galop de l'autre côté du fleuve, pour forcer les deux chefs de la caravane à nous suivre. Je m'avançai sur eux la cravache à la main ; ils tombèrent de cheval à la seule menace, et nous accompagnèrent en murmurant.

En approchant de l'Anti-Liban, la plaine s'élève , devient plus sèche et plus rocailleuse. — Anémones et perce-neiges, aussi nombreuses que les cailloux sous nos pieds. — Nous commençons à apercevoir une masse immense qui se détachait en noir sur les flancs blanchâtres de l'Anti-Liban. C'était Balbek , mais nous ne distinguons rien encore. — Enfin nous arrivâmes à la première ruine. C'est un petit temple octogone , porté sur des colonnes de granit rouge égyptien, colonnes évidemment coupées dans les colonnes plus élevées , dont les unes ont une volute au chapiteau , les autres aucune trace de volutes, et qui furent, selon moi , transportées , coupées et dressées là dans des temps très-modernes, pour porter la calotte d'une mosquée turque ou le toit d'un santon ; ce doit être du temps de Fakar-el-Din. — Les matériaux sont beaux ; il y a encore, dans ce travail de la corniche et de la voûte , la trace de quelques sentimens de l'art ; mais ces matériaux sont évidemment des fragmens de ruines, rajustés par une main plus faible et par un goût déjà corrompu. Ce temple est à un quart d'heure de marche de Balbek. Impatiens de voir ce que l'antiquité la plus reculée nous a laissé de beau , de grand , de mystérieux , nous pressions le pas de nos chevaux fatigués , dont les pieds commençaient à heurter , çà et là , les blocs de marbre, les tronçons de colonnes, les chapiteaux renversés. Toutes les murailles d'enceinte des champs qui avoisinent Balbek sont construites de ces débris ; nos antiquaires trouveraient une énigme à chaque pierre. Quelque culture commençait à reparaitre , et de larges noyers , les premiers que j'eusse revus en Syrie , s'élevaient entre Balbek et nous , et poussaient jusqu'entre les ruines des temples ,

que leurs rameaux nous cachaient encore. Ils parurent enfin : ce n'est pas, à proprement parler, un temple, un édifice, une ruine ; c'est une colline d'architecture qui sort tout à coup de la plaine, à quelque distance des collines véritables de l'Anti-Liban. On se traîne parmi les décombres, dans le village arabe ruiné qu'on appelle Balbek. Nous longeâmes un des côtés de cette colline de ruines, sur laquelle une forêt de gracieuses colonnes s'élevait, dorée par le soleil couchant, et jetait à l'œil les teintes jaunes et mates du marbre du Parthénon ou du travertin du Colysée à Rome ! Parmi ces colonnes, quelques-unes, en file élégante et prolongée, portent encore leurs chapiteaux intacts, leurs corniches richement sculptées, et bordent les murs de marbre qui servent à enclore les sanctuaires ; quelques autres sont couchées entières contre ces murs qui les soutiennent, comme un arbre dont la racine a manqué, mais dont le tronc est encore sain et vigoureux ; d'autres, en plus grand nombre, sont répandues, çà et là, en immenses monceaux de marbre ou de pierre, sur les pentes de la colline, dans les fossés profonds qui l'entourent, et jusque dans le lit de la rivière qui coule à ses pieds. Au sommet du plateau de la montagne de pierre, six colonnes d'une taille plus gigantesque s'élèvent isolées, non loin du temple inférieur, et portent encore leurs corniches colossales ; nous verrons plus tard ce qu'elles témoignent, dans cet isolement des autres édifices. En continuant à longer le pied des monumens, les colonnes et l'architecture finissent, et vous ne voyez plus que des murs gigantesques, bâtis de pierres énormes, et presque toutes portant les traces de la sculpture ; débris d'une

autre époque, dont on s'est servi à l'époque reculée où l'on a élevé les temples à présent ruinés.

Nous n'allâmes pas plus loin ce jour-là ; le chemin s'écartait des ruines et nous conduisait, parmi des ruines encore, et sur des voûtes retentissantes du pas de nos chevaux, vers une maisonnette construite parmi les décombres ; c'était le palais de l'évêque de Balbek, qui, revêtu de sa pelisse violette, et entouré de quelques paysans arabes, vint au-devant de nous, et nous conduisit à son humble porte. La moindre chaumière de paysan de Bourgogne ou d'Auvergne a plus de luxe et d'élégance que le palais de l'évêque de Balbek : une mesure sans fenêtre ni porte, mal jointe, et dont le toit, écroulé en partie, laisse ruisseler la pluie sur un pavé de boue, voilà l'édifice ; au fond de la cour, cependant, un mur propre et neuf construit de blocs de travertin, une porte et une fenêtre en ogives, d'architecture moresque, et dont les ogives étaient formées en pierres admirablement sculptées, attiraient mon œil : c'était l'église de Balbek, la cathédrale de cette ville où d'autres dieux eurent de splendides asiles ; c'est la chapelle où le peu de chrétiens arabes qui vivent sur ces débris de tant de cultes, viennent adorer, sous une forme plus pure, cette même divinité dont la pensée a travaillé les hommes de tous les siècles, et leur a fait remuer tant de pierres et tant d'idées. Nous déposâmes nos manteaux sous ce toit hospitalier ; nous attachâmes nos chevaux au piquet, sur la vaste pelouse qui s'étend entre la maison du prêtre et les ruines ; nous allumâmes un feu de broussailles pour sécher nos habits mouillés par la pluie du jour, et nous soupâmes dans la petite cour de l'évêque, sur une table

formée de quelques pierres des temples, pendant que dans la chapelle voisine les litanies de la prière du soir retentissaient en un chant plaintif, et que la voix grave et sonore de l'évêque murmurait les pieuses oraisons à son troupeau ; ce troupeau se composait de quelques bergers arabes et de quelques femmes. Quand ces paysans du désert sortirent de l'église, et s'arrêtèrent autour de nous pour nous contempler, nous ne vîmes que des visages amis, des regards bienveillans ; nous n'entendîmes que des paroles obligantes et affectueuses, ces touchans saluts, ces vœux prolongés et naïfs des peuples primitifs, qui n'ont pas fait encore une vaine formule du salut de l'homme à l'homme, mais qui ont concentré, dans un petit nombre de paroles applicables aux diverses rencontres du matin, du midi ou du soir, tout ce que l'hospitalité peut souhaiter de plus touchant et de plus efficace à ses hôtes ; tout ce qu'un voyageur peut souhaiter au voyageur pour le jour, la nuit, la route, le retour. Nous étions chrétiens ; — c'était assez pour eux : les religions communes sont la plus puissante sympathie des peuples ; — une idée commune entre les hommes est plus qu'une patrie commune ! et les chrétiens de l'Orient, noyés dans le mahométisme qui les entoure, qui les menace, qui les persécute souvent, voient toujours dans les chrétiens de l'Occident des protecteurs actuels et des libérateurs futurs ! L'Europe ne sait pas assez quel puissant levier elle a, dans ces populations chrétiennes, pour remuer l'Orient le jour où elle voudra y porter ses regards et rendre à ce pays, qui touche à une transformation nécessaire et inévitable, la liberté et la civilisation dont il est si capable et si digne. Il est temps, selon moi, de lancer une

colonie européenne dans ce cœur de l'Asie , de reporter la civilisation moderne aux lieux d'où la civilisation antique est sortie, et de former un empire immense de ces grands lambeaux de l'empire turc qui s'écroule sous sa propre masse , et qui n'a d'héritier que le désert et la poudre des ruines sur lesquelles il s'est abîmé. Rien n'est plus facile que d'élever un monument nouveau sur ces terrains déblayés , et de rouvrir à de fécondes races humaines ces sources intarissables de population que le mahométisme a taries par son exécrable administration. Quand je dis exécrable , je n'entends pas inculper le caractère du mahométisme d'une férocity brutale qui n'est pas dans sa nature , mais d'une insouciance coupable , d'un fatalisme irrémédiable , qui , sans rien détruire , laisse tout périr autour de lui. La population turque est saine, bonne et morale ; sa religion n'est ni aussi superstitieuse , ni aussi exclusive qu'on nous la peint ; mais sa résignation passive, mais l'abus de sa foi dans le règne sensible de la providence, tue les facultés de l'homme en remettant tout à Dieu ; Dieu n'agit pas pour l'homme chargé d'agir dans sa propre cause ; — il est spectateur et juge de l'action humaine ; le mahométisme a pris le rôle divin ; il s'est constitué spectateur inactif de l'action divine ; il croise les bras à l'homme et l'homme périt volontairement dans cette inaction. A cela près, il faut rendre justice au culte de Mahomet ; ce n'est qu'un culte très-philosophique, qui n'a imposé que deux grands devoirs à l'homme : la prière et la charité ; — ces deux grandes idées sont en effet les deux plus hautes vérités de toute religion ; le mahométisme en fait découler sa tolérance que d'autres cultes ont si cruellement exclue

de leurs dogmes. Sous ce rapport , il est plus avancé sur la route de la perfection religieuse que beaucoup de religions qui l'insultent et le méconnaissent. Le mahométisme peut entrer , sans effort et sans peine , dans un système de liberté religieuse et civile , et former un des élémens d'une grande agglomération sociale en Asie. Il est moral, patient, résigné, charitable et tolérant de sa nature ; toutes ces qualités le rendront propre à une fusion nécessaire dans les pays qu'il occupe , et où il faut l'éclairer et non l'exterminer ; il a l'habitude de vivre en paix et en harmonie avec les cultes chrétiens qu'il a laissés subsister et agir librement au sein même de ses villes les plus saintes , comme Damas et Jérusalem ; l'empire lui importe peu ; pourvu qu'il ait la prière , la justice et la paix , cela lui suffit. On peut , dans la civilisation européenne , toute humaine , toute politique, toute ambitieuse, lui laisser aisément sa place à la mosquée , et sa place à l'ombre ou au soleil.

Alexandre a conquis l'Asie avec trente mille soldats grecs et macédoniens ; — Ibrahim a renversé l'empire turc avec trente ou quarante mille enfans égyptiens, sachant seulement charger une arme et marcher au pas. Un aventurier européen , avec cinq ou six mille soldats d'Europe, peut aisément renverser Ibrahim, et conquérir l'Asie , de Smyrne à Bassora , et du Caire à Bagdad , en marchant pas à pas ; en prenant les Maronites du Liban pour pivots de ses opérations ; en organisant derrière lui à mesure qu'il avancerait, et en faisant des chrétiens de l'Orient son moyen d'action , d'administration et de recrutement ; les Arabes du désert même seront à lui , le jour où il les pourra solder : ceux-là n'ont d'autre

culte que l'argent, leur divinité sera toujours le sabre et l'or : avec ce vice, on peut les tenir assez de temps pour que leur soumission devienne ensuite inévitable ; ils y serviront eux-mêmes ; après cela on repoussera leurs tentes plus loin dans le désert qui est leur seule patrie ; on les attirera peu à peu à une civilisation plus douce, dont ils n'ont pas eu l'exemple autour d'eux.

Nous nous levâmes avec le soleil , dont les premiers rayons frappaient sur le temple de Balbek, et donnaient à ces mystérieuses ruines cet éclat d'éternelle jeunesse que la nature sait rendre à son gré , même à ce que le temps a détruit. Après un court déjeuner , nous allâmes toucher de la main ce que nous n'avions encore touché que de l'œil ; nous approchâmes lentement de la colline artificielle, pour bien embrasser du regard les différentes masses d'architecture qui la composent ; nous arrivâmes bientôt, par la partie du nord , sous l'ombre même des murailles gigantesques qui, de ce côté , enveloppent les ruines : — un beau ruisseau, répandu hors de son lit de granit, courait sous nos pieds, et formait, çà et là, de petits lacs d'eau courante et limpide qui murmurait et écumait autour des énormes pierres tombées du haut des murailles, et des sculptures ensevelies dans le lit du ruisseau.

Nous passâmes le torrent de Balbek, à l'aide de ces ponts que le temps y a jetés, et nous montâmes, par une brèche étroite et escarpée, jusqu'à la terrasse qui enveloppait ces murs : à chaque pas, à chaque pierre que nos mains touchaient, que nos regards mesuraient, notre admiration et notre étonnement nous arrachaient une exclamation de surprise et de merveille. Chacun des moellons de cette muraille d'enceinte avait au moins huit à dix pieds de lon-

gueur , sur cinq à six de largeur et autant de hauteur. Ces blocs, énormes pour la main de l'homme , reposent , sans ciment, l'un sur l'autre, et presque tous portent les traces de sculpture d'une époque indienne ou égyptienne. On voit , au premier coup-d'œil , que ces pierres écroulées ou démolies ont servi primitivement à un tout autre usage qu'à former un mur de terrasse et d'enceinte , et qu'elles étaient les matériaux précieux des monumens primitifs dont on s'est servi plus tard pour enceindre les monumens des temps grecs et romains. C'était un usage habituel , je crois même religieux , chez les anciens , lorsqu'un édifice sacré était renversé par la guerre ou par le temps , ou que les arts plus avancés voulaient le renouveler en le perfectionnant , de se servir des matériaux pour les constructions accessoires des monumens restaurés , afin de ne pas laisser profaner , sans doute , à des usages vulgaires , les pierres qu'avait touchées l'ombre des dieux ; et aussi, peut-être, par respect pour les ancêtres, et afin que le travail humain des différentes époques ne fût pas enseveli sous la terre , mais portât encore le témoignage de la piété des hommes et des progrès successifs de l'art : il en est ainsi au Parthénon où les murs de l'Acropolis, réédifiés par Périclès, contiennent les matériaux travaillés du temple de Minerve. Beaucoup de voyageurs modernes ont été induits en erreur, faute de connaître ce pieux usage des anciens, et ont pris pour des constructions barbares des Turcs ou des croisés des édifices ainsi construits dès la plus haute antiquité.

Quelques-unes des pierres de la muraille avaient jusqu'à vingt et trente pieds de longueur, sur sept et huit pieds de hauteur.

Arrivés au sommet de la brèche, nos yeux ne savaient où se poser : c'étaient partout des portes de marbre , d'une hauteur et d'une largeur prodigieuses ; des fenêtres ou des niches bordées de sculptures les plus admirables ; des cintres revêtus d'ornemens exquis ; des morceaux de corniches , d'entablemens ou de chapiteaux , épais comme la poussière sous nos pieds ; des voûtes à caissons sur nos têtes ; tout mystère, confusion, désordre, chef-d'œuvre de l'art, débris du temps. inexplicable merveille autour de nous ! A peine avions-nous jeté un coup-d'œil d'admiration d'un côté , qu'une merveille nouvelle nous attirait de l'autre. Chaque interprétation de la forme ou du sens religieux des monumens était détruite par une autre. Dans ce labyrinthe de conjectures, nous nous perdions inutilement : on ne peut reconstruire avec la pensée les édifices sacrés d'un temps ou d'un peuple dont on ne connaît à fond ni la religion, ni les mœurs. Le temps emporte ses secrets avec lui , et laisse ses énigmes à la science humaine , pour la jouer et la tromper. Nous renonçâmes promptement à bâtir aucun système sur l'ensemble de ces ruines ; nous nous résignâmes à regarder et à admirer , sans comprendre autre chose que la puissance colossale du génie de l'homme et la force de l'idée religieuse qui avaient pu remuer de telles masses et accomplir tant de chefs-d'œuvre. — Nous étions séparés encore de la seconde scène des ruines par des constructions intérieures qui nous dérobaient la vue des temples. Nous n'étions, selon toute apparence, que dans les logemens des prêtres, ou sur le terrain de quelques chapelles particulières, consacrées à des usages inconnus. Nous franchîmes ces constructions monumentales , beaucoup

plus riches que les murs d'enceinte , et la seconde scène des ruines fut sous nos yeux. Beaucoup plus large, beaucoup plus longue, beaucoup plus décorée encore que la première d'où nous sortions , elle offrait à nos regards une immense plate-forme, en carré long, dont le niveau était souvent interrompu par des restes de pavés plus élevés, et qui semblaient avoir appartenu à des temples tout entiers détruits , ou à des temples sans toits , sur lesquels le soleil , adoré à Balbek , pouvait voir son autel. Tout autour de cette plate-forme règne une série de chapelles, décorées de niches, admirablement sculptées, de frises , de corniches , de caissons , du travail le plus achevé , mais du travail d'une époque déjà corrompue des arts : on y sent l'empreinte des goûts , surchargés d'ornemens , des époques de décadence des Grecs et des Romains. Mais pour éprouver cette impression , il faut avoir l'œil déjà exercé par la contemplation des monumens purs d'Athènes ou de Rome : tout autre œil serait fasciné par la splendeur des formes et par le fini des ornemens. Le seul vice ici, c'est trop de richesse : la pierre est écrasée sous son propre luxe, et les dentelles de marbre courent de toutes parts sur les murailles. Il existe , presque intactes encore, huit ou dix de ces chapelles qui semblent avoir existé toujours ainsi , ouvertes sur le carré long qu'elles entourent , et où les mystères des cultes de Baal étaient sans doute accomplis au grand jour. Je n'essaierai pas de décrire les mille objets d'étonnement et d'admiration que chacun de ces temples, que chacune de ces pierres, offrent à l'œil du spectateur. Je ne suis ni sculpteur , ni architecte ; j'ignore jusqu'au nom que la pierre affecte dans telle ou telle place, dans telle ou telle

forme. Je parlerais mal une langue inconnue ; — mais cette langue universelle que le beau parle à l'œil, même de l'ignorant , que le mystérieux et l'antique parlent à l'esprit et à l'âme du philosophe , je l'entends ; et je ne l'entendis jamais aussi fortement que dans ce chaos de de marbres, de formes, de mystères, qui encombrant cette merveilleuse cour.

Et cependant ce n'était rien encore auprès de ce que nous allions découvrir tout à l'heure. — En multipliant par la pensée les restes des temples de Jupiter Stator à Rome , du Colysée , du Parthénon, on pourrait se représenter cette scène architecturale ; il n'y avait encore de prodiges que la prodigieuse agglomération de tant de monumens, de tant de richesse et de tant de travail dans une seule enceinte et sous un seul regard, au milieu du désert , et sur les ruines d'une cité presque inconnue ; nous nous arrachâmes lentement à ce spectacle, et nous marchâmes vers le midi, où la tête des six colonnes gigantesques s'élevait comme un phare au-dessus de cet horizon de débris. Pour y parvenir nous fûmes obligés de franchir encore des murs d'enceintes extérieures , de hauts parvis , des piédestaux et des fondations d'autels qui obstruaient partout l'espace entre ces colonnes et nous : nous arrivâmes enfin à leur pied. Le silence est le seul langage de l'homme , quand ce qu'il éprouve dépasse la mesure ordinaire de ses impressions ; nous restâmes muets à contempler ces six colonnes et à mesurer de l'œil leur diamètre, leur élévation, et l'admirable sculpture de leurs architraves et de leurs corniches ; elles ont sept pieds de diamètre et plus de soixante-dix pieds de hauteur ; elles sont composées de deux ou trois blocs seu-

lement , si parfaitement joints ensemble qu'on peut à peine discerner les lignes de jonction ; leur matière est une pierre d'un jaune légèrement doré, qui tient le milieu entre l'éclat du marbre et le mat du travertin. Le soleil les frappait alors d'un seul côté , et nous nous assimes un moment à leur ombre ; de grands oiseaux, semblables à des aigles , volaient, effrayés du bruit de nos pas, au-dessus de leurs chapiteaux où ils ont leurs nids, et revenant se poser sur les acanthes des corniches, les frappaient du bec et remuaient leurs ailes , comme des ornemens animés de ces restes merveilleux : ces colonnes, que quelques voyageurs ont prises pour les restes d'une avenue de cent quatre pieds de long et de cinquante-six pieds de large , conduisant autrefois à un temple , me paraissent évidemment avoir été la décoration extérieure du même temple. En examinant d'un œil attentif le temple plus petit qui existe dans son entier tout auprès, on reconnaît qu'il a été construit sur le même dessein. Ce qui me paraît probable, c'est qu'après la ruine du premier par un tremblement de terre , on construisit le second sur le même modèle ; qu'on employa même à sa construction une partie des matériaux conservés du premier temple ; qu'on en diminua seulement les proportions trop gigantesques pour une époque décroissante ; qu'on changea les colonnes brisées par leur chute ; qu'on laissa subsister celles que le temps avait épargnées comme un souvenir sacré de l'ancien monument : s'il en était autrement, il resterait d'autres débris de grandes colonnes autour des six qui subsistent. Tout indique, au contraire , que l'aire qui les environne était vide et déblayée de débris dès les temps les plus reculés ; et qu'un riche parvis servait

encore aux cérémonies d'un culte autour d'elles.

Nous avons en face , du côté du midi , un autre temple, placé sur le bord de la plate-forme, à environ quarante pas de nous ; c'est le monument le plus entier et le plus magnifique de Balbek, et j'oserai dire du monde entier. Si vous redressiez une ou deux colonnes du péristyle, roulées sur le flanc de la plate-forme , et la tête encore appuyée sur les murs intacts du temple ; si vous remettiez à leurs places quelques-uns des caissons énormes qui sont tombés du toit dans le vestibule ; si vous releviez un ou deux blocs sculptés de la porte intérieure, et que l'autel recomposé avec les débris qui jonchent le parvis reprît sa forme et sa place, vous pourriez rappeler les dieux et ramener les prêtres et le peuple; ils reconnaîtraient leur temple aussi complet, aussi intact, aussi brillant du poli des pierres et de l'éclat de la lumière que le jour où il sortit des mains de l'architecte. Ce temple a des proportions inférieures à celui que rappellent les six colonnes colossales ; il est entouré d'un portique soutenu par des colonnes d'ordre corinthien ; chacune de ces colonnes a environ cinq pieds de diamètre et quarante-cinq pieds de fût ; les colonnes sont composées chacune de trois blocs superposés ; elles sont à neuf pieds l'une de l'autre et à la même distance du mur intérieur du temple ; sur les chapiteaux des colonnes s'étend une riche architrave et une corniche admirablement sculptée. Le toit de ce péristyle est formé de larges blocs de pierre concave , découpés avec le ciseau , en caissons , dont chacun représente la figure d'un dieu, d'une déesse ou d'un héros : nous reconnûmes un Gany-  
mède enlevé par l'aigle de Jupiter ; quelques-uns de ces

blocs sont tombés à terre aux pieds des colonnes ; nous les mesurâmes ; ils ont seize pieds de largeur et cinq pieds à peu près d'épaisseur ! ce sont là les tuiles de ces monumens. La porte intérieure du temple , formée de blocs aussi énormes , a vingt-deux pieds de large ; nous ne pûmes mesurer sa hauteur parce que d'autres blocs sont écroulés en cet endroit, et la comblent à demi. L'aspect des pierres sculptées qui composent les faces de cette porte, et sa disproportion avec les restes de l'édifice, me font présumer que c'est la porte du grand temple écroulé qu'on a insérée dans celui-ci ; les sculptures mystérieuses qui la décorent sont , à mon avis , d'une tout autre époque que l'époque antonine, et d'un travail infiniment moins pur ; un aigle, tenant un caducée dans ses serres, étend ses ailes sur l'ouverture ; de son bec s'échappent des festons de rubans ou de chaînes qui sont soutenus à leur extrémité par deux renommées. L'intérieur du monument est décoré de piliers et de niches de la sculpture la plus riche et la plus chargée ; nous emportâmes quelques-uns des fragmens de sculpture qui parsemaient le parvis. Il y a des niches parfaitement intactes et qui semblent sortir de l'atelier du sculpteur. Non loin de l'entrée du temple . nous trouvâmes d'immenses ouvertures , et des escaliers souterrains qui nous conduisirent dans des constructions inférieures dont on ne peut assigner l'usage ; tout y est également vaste et magnifique ; c'étaient sans doute les demeures des pontifes, les collèges des prêtres, les salles des initiations , peut-être aussi des demeures royales ; elles recevaient le jour d'en haut , ou par les flancs de la plate-forme auxquels ces chambres aboutissent. Craignant de nous égarer dans ces labyrinthes .

nous n'en visitâmes qu'une petite partie ; ils semblent régner sur toute l'étendue de ce mamelon. Le temple que je viens de décrire est placé à l'extrémité sud ouest de la colline monumentale de Balbek ; il forme l'angle même de la plate-forme. En sortant du péristyle , nous nous trouvâmes sur le bord du précipice ; nous pûmes mesurer les pierres cyclopéennes qui forment le piédestal de ce groupe de monumens ; ce piédestal a trente pieds environ au-dessus du niveau du sol de la plaine de Balbek ; il est construit en pierres dont la dimension est tellement prodigieuse , que si elle n'était attestée par des voyageurs dignes de foi , l'imagination des hommes de nos jours serait écrasée sous l'invraisemblance ; l'imagination des Arabes eux-mêmes, témoins journaliers de ces merveilles, ne les attribue pas à la puissance de l'homme , mais à celle des génies ou puissances surnaturelles. Quand on considère que ces blocs de granit taillé ont , quelques-uns , jusqu'à cinquante-six pieds de long sur quinze ou seize pieds de large et une épaisseur inconnue , et que ces masses énormes sont élevées les unes sur les autres à vingt ou trente pieds du sol , qu'elles ont été tirées de carrières éloignées , apportées là , et hissées à une telle élévation pour former le pavé des temples , on recule devant une telle épreuve des forces humaines ; la science de nos jours n'a rien qui l'explique , et l'on ne doit pas être étonné qu'il faille alors recourir au surnaturel. Ces merveilles ne sont évidemment pas de la date des temples ; elles étaient mystère pour les anciens comme pour nous ; elles sont d'une époque inconnue , peut-être antédiluvienne ; elles ont vraisemblablement porté beaucoup de temples consacrés à des cultes successifs et divers. A l'œil

simple , on reconnaît cinq ou six générations de monumens , appartenant à des époques diverses, sur la colline des ruines de Balbek. Quelques voyageurs et quelques écrivains arabes attribuent ces constructions primitives à Salomon , trois mille ans avant notre âge. Il bâtit , dit-on , Tadmor et Balbek dans le désert. L'histoire de Salomon remplit l'imagination des Orientaux; mais cette supposition , en ce qui concerne au moins les constructions gigantesques d'Héliopolis, n'est nullement vraisemblable. Comment un roi d'Israël , qui ne possédait pas même un port de mer à dix lieues de ses montagnes , qui était obligé d'emprunter la marine d'Hiram , roi de Tyr , pour lui apporter les cèdres du Liban , aurait-il étendu sa domination au-delà de Damas et jusqu'à Balbek ? Comment un prince , qui , voulant élever le temple des temples , la maison du dieu unique, dans sa capitale , n'y employa que des matériaux fragiles et qui ne purent résister aux temps ni laisser aucune trace durable , aurait-il pu élever , à cent lieues de son peuple , dans des déserts inconnus , des monumens bâtis en matériaux impérissables ? N'aurait-il pas plutôt employé sa force et sa richesse à Jérusalem ? et que reste-t-il à Jérusalem qui indique des monumens semblables à ceux de Balbek ? rien : ce ne peut donc être Salomon. Je crois plutôt que ces pierres gigantesques ont été remuées , soit par ces premières races d'hommes que toutes les histoires primitives appellent géans , soit par les hommes anté-diluviens. On assure que , non loin de là , dans une vallée de l'Anti-Liban , on découvre des ossemens humains d'une grandeur immense ; ce bruit a une telle consistance parmi les Arabes voisins que le consul général d'Angleterre en Syrie ,

M. Farren , homme d'une haute instruction , se propose d'aller incessamment visiter ces sépulcres mystérieux. Les traditions orientales , et le monument même élevé sur la soi-disant tombe de Noé , à peu de distance de Balbek , assignent ce séjour au patriarche. Les premiers hommes , sortis de lui , ont pu conserver long-temps encore la taille et les forces que l'humanité avait avant la submersion totale ou partielle du globe ; ces monumens peuvent être leur ouvrage. A supposer même que la race humaine n'eût jamais excédé ses proportions actuelles , les proportions de l'intelligence humaine peuvent avoir changé : qui nous dit que cette intelligence plus jeune n'avait pas inventé des procédés mécaniques plus parfaits pour remuer , comme un grain de poussière , ces masses qu'une armée de cent mille hommes n'ébranlerait pas aujourd'hui ? Quoi qu'il en soit , quelques-unes de ces pierres de Balbek , qui ont jusqu'à soixante-deux pieds de longueur et vingt de large sur quinze d'épaisseur , sont les masses les plus prodigieuses que l'humanité ait jamais remuées. Les plus grandes pierres des pyramides d'Égypte ne dépassent pas dix-huit pieds , et ne sont que des blocs exceptionnels placés pour une fin de solidité spéciale dans certaines parties de ces édifices.

En tournant l'angle nord de la plate-forme , les murailles qui la soutiennent sont d'une aussi belle conservation , mais la masse des matériaux qui la composent est moins étonnante. Les pierres cependant ont en général vingt à trente pieds de long sur huit à dix de large. Ces murailles , beaucoup plus antiques que les temples supérieurs , sont couvertes d'une teinte grise , et percées , çà et là , de trous à leurs angles de jonction. Ces ouvertures sont

bordées de nids d'hirondelles et laissent pendre des touffes d'arbustes de fleurs pariétaires. La couleur grave et sombre des pierres de la base contraste avec la teinte splendide et dorée des murs des temples, et des rangées de colonnes du sommet. Au coucher du soleil, quand les rayons jouent entre les piliers et ruissellent en ondes de feu entre les volutes et les acanthes des chapiteaux, les temples resplendissent comme de l'or pur sur un piédestal de bronze. Nous descendîmes par une brèche formée à l'angle sud de la plate-forme. Là, quelques colonnes du petit temple ont roulé avec leur architrave dans le torrent qui coule le long des murs cyclopéens. Ces énormes tronçons de colonnes, groupés au hasard dans le lit du torrent et sur la pente rapide du fossé, sont restés et resteront sans doute éternellement où le temps les a secoués ; quelques noyers et d'autres arbres ont germé entre ces blocs, les couvrent de leurs rameaux et les embrassent de leurs larges racines. Les arbres les plus gigantesques ressemblent à des roseaux poussés d'hier à côté de ces troncs de colonnes de vingt pieds de circonférence, et de ces morceaux d'acanthé dont un seul couvre la moitié du lit du torrent. Non loin de là, du côté du nord, une immense gueule, dans les flancs de la plate-forme, s'ouvrait devant nous. Nous y descendîmes. Le jour extérieur qui y pénétrait par les deux extrémités, l'éclairait suffisamment : nous la suivîmes dans toute sa longueur de cinq cents pieds ; elle règne sous toute l'étendue des temples ; elle a une trentaine de pieds d'élévation, et les parois et la voûte sont formées de blocs qui nous étonnèrent par leur masse, même après ceux que nous venions de contempler. Ces blocs de pierre de travertin taillée au ciseau ont une

grandeur inégale , mais le plus grand nombre a de dix à vingt pieds de longueur ; la voûte est à plein cintre , les pierres jointes sans ciment ; nous ne pûmes en deviner la destination. A l'extrémité occidentale , cette voûte a un embranchement plus élevé et plus vaste encore , qui se prolonge sous la plate-forme des petits temples que nous avions visités les premiers. Nous retrouvâmes là le grand jour , le torrent épars parmi d'innombrables morceaux d'architecture roulés des plates-formes, et de beaux noyers croissant dans la poussière de ces marbres. Les autres édifices antiques de Balbek , disséminés devant nous dans la plaine , attiraient nos regards , mais rien n'avait la force de nous intéresser après ce que nous venions de parcourir. Nous jetâmes , en passant , un coup-d'œil superficiel sur quatre temples qui seraient encore des merveilles à Rome, et qui ressemblent ici à des œuvres de nains. Ces temples, les uns de forme octogone et très-élégans d'ornemens , les autres de forme carrée, avec des péristyles de colonnes de granit égyptien et même des colonnes de porphyre , me semblent d'époque romaine. L'un d'eux a servi d'église dans les premiers temps du christianisme ; on distingue encore des symboles chrétiens. Il est découvert et ruiné maintenant ; les Arabes le dépouillent à mesure qu'ils ont besoin d'une pierre pour supporter leur toit , ou d'une auge pour abreuver leurs chameaux.

Un messager de l'émir des Arabes de Balbek nous cherchait et nous rencontra là. Il venait de la part du prince nous souhaiter une heureuse arrivée, et nous prier de vouloir bien assister à une course de djérid , espèce de tournoi , qu'il donnerait en notre honneur le lendemain matin dans la plaine, au-dessous des temples. Nous lui

finies nos remerciemens , nous acceptâmes , et j'envoyai mon drogman , accompagné de quelques-uns de mes janissaires , faire de ma part une visite à l'émir. Nous rentrâmes chez l'évêque pour nous reposer de la journée ; mais à peine avions-nous mangé un morceau de galette et le mouton au riz préparé par nos moukres , que nous étions déjà tous à errer sans guide et au hasard autour de la colline des ruines, ou dans les temples dont nous avions appris la route le matin. Chacun de nous s'attachait aux débris ou au point de vue qu'il venait de découvrir , et appelait de loin ses compagnons de recherches à venir en jouir avec lui ; mais on ne pouvait s'attacher à un objet sans en perdre un autre , et nous finîmes par nous abandonner , chacun de son côté , au hasard de nos découvertes. Les ombres du soir , qui descendaient lentement des montagnes de Balbek et ensevelissaient une à une les colonnes et les ruines dans leur obscurité , ajoutaient un mystère de plus et des effets plus pittoresques à cette œuvre magique et mystérieuse de l'homme et du temps. Nous nous sentions là ce que nous sommes , comparés à la masse et à l'éternité de ces monumens , des hirondelles, qui nichent une saison dans les interstices de ces pierres . sans savoir pour qui et par qui elles ont été rassemblées. Les idées qui ont remué ces masses , qui ont accumulé ces blocs , nous sont inconnues ; la poussière de marbre que nous foulons en sait plus que nous , mais ne peut rien nous dire ; et dans quelques siècles , les générations qui viendront visiter à leur tour les débris de nos monumens d'aujourd'hui , se demanderont de même, sans pouvoir se répondre , pourquoi nous avons bâti et sculpté. Les œuvres de l'homme durent plus que sa pen-

sée ; le mouvement est la loi de l'esprit humain ; le définitif est le rêve de son orgueil ou de son ignorance ; Dieu est un but qui se pose sans cesse plus loin à mesure que l'humanité s'en approche ; nous avançons toujours , nous n'arrivons jamais ; la grande figure divine , que l'homme cherche depuis son enfance à arrêter définitivement dans son imagination et à emprisonner dans ses temples , s'élargit , s'agrandit toujours , dépasse les pensées étroites et les temples limités , et laisse les temples vides et les autels s'écrouler, pour appeler l'homme à la chercher et à la voir où elle se manifeste de plus en plus , dans la pensée , dans l'intelligence, dans la vertu, dans la nature et dans l'infini !

— *Même date, le soir.* — Heureux celui qui a des ailes pour planer sur les siècles écoulés , pour se poser sans vertiges sur ces monumens merveilleux des hommes, pour sonder de là les abîmes de la pensée , de la destinée humaine ; pour mesurer de l'œil la route de l'esprit humain, marchant pas à pas dans ce demi-jour des philosophies , des religions , des législations successives ; pour prendre hauteur , comme le navigateur sur des mers sans rivages visibles , et pour deviner à quel point des temps il vit lui-même , et à quelle manifestation de vérité et de divinité Dieu appelle la génération dont il fait partie !

— *Balbek, 29 mars, minuit.* — Je suis allé hier sur la colline des Temples, au clair de lune , penser, pleurer et prier. Dieu sait ce que je pleure et pleurerai tant qu'il me restera un souvenir et une larme. Après

avoir prié pour moi et pour ceux qui sont partie de moi , j'ai prié pour tous les hommes. Cette grande tente renversée de l'humanité , sur les ruines de laquelle j'étais assis , m'a inspiré des sentimens si forts et si ardens , qu'ils se sont presque d'eux-mêmes échappés en vers , langage naturel de ma pensée , toutes les fois que ma pensée me domine.

Je les ai écrits ce matin au lieu même et sur la pierre où je les ai sentis cette nuit :

#### VERS ÉCRITS A BALBEK.

Mystérieux déserts , dont les larges collines  
Sont les os des cités dont le nom a péri ;  
Vastes blocs qu'a roulés le torrent des ruines ;  
Immense lit d'un peuple où la vague a tari ;  
Temples , qui , pour porter vos fondemens de marbre ,  
Avez déraciné les grands monts comme un arbre ;  
Gouffres où rouleraient des fleuves tout entiers ;  
Colonnes où mon œil cherche en vain des sentiers ;  
De piliers et d'arceaux profondes avenues ,  
Où la lune s'égare ainsi qu'au sein des nues ;  
Chapiteaux que mon œil mêle en les regardant ;  
Sur l'écorce du globe immenses caractères ,  
Pour vous toucher du doigt , pour sonder vos mystères ,  
Un homme est venu d'Occident !

La route , sur les flots que sa nef a suivie ,  
A déplié cent fois ses roulans horizons ;  
Aux gouffres de l'abîme il a jeté sa vie ;  
Ses pieds se sont usés sur les pointes des monts ,  
Les soleils ont brûlé la toile de sa tente ;  
Ses frères , ses amis ont séché dans l'attente ;  
Et s'il revient jamais , son chien même incertain  
Ne reconnaîtra plus ni sa voix ni sa main :

Il a laissé tomber et perdu dans la route  
 L'étoile de son œil, l'enfant qui sous sa voûte  
 Répandait la lumière et l'immortalité :  
 Il mourra sans mémoire et sans postérité !  
 Et maintenant, assis sur la vaste ruine ,  
 Il n'entend que le vent qui rend un son moqueur ;  
 Un poids courbe son front, écrase sa poitrine :  
 Plus de pensée et plus de cœur !

. . . . .

Le reste est trop intime.

— *Même date.* — J'avais traversé les sommets du Saunin, couverts de neiges éternelles, et j'étais redescendu du Liban, couronné de son diadème de cèdres, dans le désert nu et stérile d'Héliopolis, à la fin d'une journée pénible et longue. A l'horizon encore éloigné devant nous, sur les derniers degrés des montagnes noires de l'Anti-Liban, un groupe immense de ruines jaunes, doré par le soleil couchant, se détachait de l'ombre des montagnes, et se répercutait des rayons du soir. Nos guides nous le montraient du doigt, et s'écriaient *Balbek ! Balbek !* C'était en effet la merveille du désert, la fabuleuse Balbek qui sortait tout éclatante de son sépulcre inconnu, pour nous raconter des âges dont l'histoire a perdu la mémoire. Nous avançons lentement au pas de nos chevaux fatigués, les yeux attachés sur les murs gigantesques, sur les colonnes éblouissantes et colossales qui semblaient s'étendre, grandir, s'allonger à mesure que nous approchions : un profond silence régnait dans toute notre caravane, chacun aurait craint de perdre une impression de cette heure en communiquant celle qu'il venait d'avoir. Les Arabes mêmes se taisaient, et

semblaient recevoir aussi une forte et grave pensée de ce spectacle qui nivèle toutes les pensées. Enfin , nous touchâmes aux premiers tronçons de colonnes , aux premiers blocs de marbre , que les tremblemens de terre ont secoués jusqu'à plus d'un mille des monumens mêmes , comme les feuilles sèches jetées et roulées loin de l'arbre après l'ouragan ; les profondes et larges carrières qui fendent , comme des gorges de vallées , les flancs noirs de l'Anti-Liban , ouvraient déjà leurs abîmes sous les pas de nos chevaux : ces vastes bassins de pierre , dont les parois gardent les traces profondes du ciseau qui les a creusés pour en tirer d'autres collines de pierre , montraient encore quelques blocs gigantesques à demi détachés de leur base , et d'autres taillés sur leurs quatre faces , et qui semblent n'attendre que les chars ou les bras de générations de géans pour les mouvoir. Un seul de ces moellons de Balbek avait soixante-deux pieds de long sur vingt-quatre pieds de largeur , et seize d'épaisseur. Un de nos Arabes , descendant de cheval , se laissa glisser dans la carrière , et grimpant sur cette pierre , en s'accrochant aux entailures du ciseau et aux mousses qui y ont pris racine , il monta sur ce piédestal , et courut çà et là sur cette plate-forme , en poussant des cris sauvages ; mais le piédestal écrasait , par sa masse , l'homme de nos jours : l'homme disparaissait devant son œuvre ; il faudrait la force réunie de soixante mille hommes de notre temps pour soulever seulement cette pierre. et les plate-formes de Balbek en portent de plus colossales encore , élevées à vingt-cinq ou trente pieds du sol , pour porter des colonnades proportionnées à ces bases.

Nous suivîmes notre route , entre le désert à gauche et

les ondulations de l'Anti-Liban à droite , en longeant quelques petits champs cultivés par les Arabes pasteurs, et le lit d'un large torrent qui serpente entre les ruines, et au bord duquel s'élèvent quelques beaux noyers. L'Acropolis , ou la colline artificielle qui porte tous les grands monumens d'Héliopolis , nous apparaissait , çà et là , entre les rameaux et au-dessus de la tête des grands arbres ; enfin , nous la découvrîmes en entier, et toute la caravane s'arrêta , comme par un instinct électrique. Aucune plume, aucun pinceau, ne pourraient décrire l'impression que ce seul regard donne à l'œil et à l'âme. Sous nos pas , dans le lit du torrent , au milieu des champs , autour de tous les troncs d'arbres , des blocs de granit rouge ou gris , de porphyre sanguin , de marbre blanc , de pierre jaune aussi éclatante que le marbre de Paros ; tronçons de colonnes , chapiteaux ciselés , architraves , volutes , corniches , entablemens , piédestaux : membres épars , et qui semblent palpitans , des statues tombées la face contre terre ; tout cela confus, groupé en monceaux, disséminé et ruisselant de toutes parts , comme les laves d'un volcan qui vomirait les débris d'un grand empire : à peine un sentier pour se glisser à travers ces balayures des arts qui couvrent toute la terre. Le fer de nos chevaux glissait et se brisait à chaque pas dans les acanthes polies des corniches , ou sur le sein de neige d'un torse de femme : l'eau seule de la rivière de Balbek se faisait jour parmi ces lits de fragmens , et lavait de son écume murmurante les brisures de ces marbres qui font obstacle à son cours.

Au-delà de ces écumes de débris qui forment de véritables dunes de marbre, la colline de Balbek, plate-

forme de mille pas de long, de sept cents pieds de large, toute bâtie de main d'hommes, en pierres de taille, dont quelques-unes ont cinquante à soixante pieds de longueur, sur quinze à seize pieds d'élévation, mais la plupart de quinze à trente. Cette colline de granit taillé se présentait à nous par son extrémité orientale, avec ses bases profondes et ses revêtemens incommensurables, où trois morceaux de granit forment cent quatre-vingts pieds de développement, et près de quatre mille pieds de surface; avec les larges embouchures de ses voûtes souterraines, où l'eau de la rivière s'engouffrait, où le vent jetait, avec l'eau, des murmures semblables aux volées lointaines des grandes cloches de nos cathédrales. Sur cette immense plate-forme, l'extrémité des grands temples se montrait à nous, détachée de l'horizon bleu et rose, ou couleur d'or. Quelques-uns de ces monumens déserts semblaient intacts, et paraissaient sortir des mains de l'ouvrier; d'autres ne présentaient plus que des restes encore debout, des colonnes isolées, des pans de muraille inclinés et des frontons démantelés: l'œil se perdait dans les avenues étincelantes des colonnades de ces divers temples, et l'horizon trop élevé nous empêchait de voir où finissait ce peuple de pierre. Les six colonnes gigantesques du grand temple, portant encore majestueusement leur riche et colossal entablement, dominaient toute cette scène, et se perdaient dans le ciel bleu du désert, comme un autel aérien pour les sacrifices des géans.

Nous ne nous arrêtâmes que quelques minutes pour reconnaître seulement ce que nous venions visiter à travers tant de périls et tant de distance; et sûrs enfin de

posséder , pour le lendemain , ce spectacle que les rêves mêmes ne pouvaient nous rendre, nous nous remîmes en marche. Le jour baissait ; il fallait trouver un asile , ou sous la tente , ou sous quelques voûtes de ces ruines , pour passer la nuit , et nous reposer d'une marche de quatorze heures. Nous laissâmes à gauche la montagne de ruines et une vaste plage toute blanche de débris , et, traversant quelques champs de gazon , broutés par les chèvres et les chameaux , nous nous dirigeâmes vers une fumée qui s'élevait à quelques cents pas de nous , d'un groupe de ruines, entremêlées de masures arabes. Le sol était inégal et montueux , et retentissait sous les fers de nos chevaux, comme si les souterrains que nous foulions allaient s'entr'ouvrir sous leurs pas. Nous arrivâmes à la porte d'une cabane basse et à demi cachée par les pans de marbre dégradés , et dont la porte et les étroites fenêtres , sans vitres et sans volets , étaient construites de marbre et de porphyre, mal collés ensemble avec un peu de ciment. Une petite ogive de pierre s'élevait , d'un ou deux pieds , au-dessus de la plate-forme qui servait de toit à cette mesure , et une petite cloche , semblable à celle que l'on peint sur la grotte des ermites , s'y balançait aux bouffées du vent : c'était le palais épiscopal de l'évêque arabe de Balbek, qui surveillait, dans ce désert, un petit troupeau de douze ou quinze familles chrétiennes , de la communion grecque , perdues au milieu de ces déserts, et de la tribu féroce des Arabes indépendans de Bkaa. Jusque-là nous n'avions vu aucun être vivant que les chakals qui couraient entre les colonnes du grand temple , et les petites hirondelles , au collier de soie rose, qui bordaient, comme un ornement d'architecture orien-

tale , les corniches de la plate-forme. L'évêque , averti par le bruit de notre caravane , arriva bientôt , et , s'inclinant sur sa porte , m'offrit l'hospitalité. C'était un beau vieillard , aux cheveux et à la barbe d'argent , à la physionomie grave et douce , à la parole noble , suave et cadencée , tout-à-fait semblable à l'idée du prêtre dans le poème ou dans le roman , et digne , en tout , de montrer sa figure de paix , de résignation et de charité dans cette scène solennelle de ruines et de méditations. Il nous fit entrer dans une petite cour intérieure , pavée aussi d'éclats de statues , de morceaux de mosaïque et de vases antiques , et , nous livrant sa maison , c'est-à-dire deux petites chambres basses , sans meubles et sans portes , il se retira , et nous laissa , suivant la coutume orientale , maîtres absolus de sa demeure. Pendant que nos Arabes plantaient en terre , autour de la maison , les chevilles de fer , pour y attacher , par des anneaux , les jambes de nos chevaux , et que d'autres allumaient un feu dans la cour , pour nous préparer le pilau et cuire les galettes d'orge , nous sortîmes pour jeter un second regard sur les monumens qui nous environnaient. Les grands temples étaient devant nous , comme des statues sur leurs piédestaux : le soleil les frappait d'un dernier rayon vague , qui se retirait lentement d'une colonne à l'autre ; comme les lueurs d'une lampe que le prêtre emporte au fond du sanctuaire : les mille ombres des portiques , des piliers , des colonnades , des autels , se répandaient mouvantes sous la vaste forêt de pierre , et remplaçaient peu à peu , sur l'Acropolis , les éclatantes lueurs du marbre et du travertin : plus loin , dans la plaine , c'était un océan de ruines qui ne se perdaient

qu'à l'horizon ; ont eût dit des vagues de pierres brisées contre un écueil , et couvrant une immense plage de leur blancheur et de leur écume. Rien ne s'élevait au-dessus de cette mer de débris , et la nuit qui tombait des hauteurs , déjà grises , d'une chaîne de montagnes , les ensevelissait successivement dans son ombre. Nous restâmes quelques momens assis silencieusement devant ce spectacle ; et nous rentrâmes , à pas lents , dans la petite cour de l'évêque , éclairée par le foyer des Arabes.

Assis sur quelques fragmens de corniches et de chapiteaux qui servaient de bancs dans la cour , nous mangeâmes rapidement le sobre repas du voyageur dans le désert , et nous restâmes quelque temps à nous entretenir , avant le sommeil , de ce qui remplissait nos pensées. Le foyer s'éteignait , mais la lune s'élevait pleine et éclatante dans le ciel limpide , et passant à travers les crénelures d'un grand mur de pierres blanches , et les dentelures d'une fenêtre en arabesque , qui bornaient la cour du côté du désert , elle éclairait l'enceinte d'une clarté qui rayonnait sur toutes les pierres. Le silence et la rêverie nous gagnèrent ; ce que nous pensions à cette heure , à cette place , si loin du monde vivant , dans ce monde mort , en présence de tant de témoins muets d'un passé inconnu , mais qui bouleverse toutes nos petites théories d'histoire et de philosophie de l'humanité ; ce qui se remuait dans nos esprits ou dans nos cœurs , de nos systèmes , de nos idées , hélas ! et peut-être aussi de nos souvenirs et de nos sentimens individuels ; Dieu seul le sait , et nos langues n'essayaient pas de le dire ; elles auraient craint de profaner la solennité de cette heure , de cet astre , de ces pensées mêmes : nous nous taisions.

Tout à coup , comme une plainte douce et amoureuse , un murmure grave et accentué par la passion sortit des ruines, derrière ce grand mur percé d'ogives arabesques , et dont le toit nous avait paru écroulé sur lui-même ; ce murmure vague et confus s'enfla , se prolongea , s'éleva plus fort et plus haut , et nous distinguâmes un chant nourri de plusieurs voix en chœur; un chant monotone, mélancolique et tendre , qui montait , qui baissait , qui mourait , qui renaissait alternativement , et qui se répondait à lui-même : c'était la prière du soir , que l'évêque arabe faisait avec son petit troupeau , dans l'enceinte éboulée de ce qui avait été son église , monceaux de ruines entassés récemment par une tribu d'Arabes idolâtres, dont chaque note est un sentiment ou un soupir du cœur humain . dans cette solitude , au fond des déserts, sortant ainsi des pierres muettes , accumulées par les tremble-  
Rien ne nous avait préparés à cette musique de l'âme , mens de terre , par les barbares et par le temps. Nous fûmes frappés de saisissement , et nous accompagnâmes des élans de notre pensée , de notre prière et de toute notre poésie intérieure les accens de cette poésie sainte , jusqu'à ce que les litanies chantées eussent accompli leur refrain monotone , et que les derniers soupirs de ces voix pieuses se fussent assoupis dans le silence accoutumé de ces vieux débris.

— *Même date.* — Les temples nous ont fait oublier le djérid que le prince de Balbek voulait nous donner ; nous avons passé la matinée tout entière à les parcourir de nouveau. A quatre heures , quelques Arabes sont venus nous avertir que les cavaliers étaient dans la plaine au-

dessus des temples , mais qu'impatientés de nos délais ils allaient se retirer ; que le prince pensait que ce spectacle ne nous était pas agréable , puisque nous différions de nous y rendre et qu'il nous priait de monter à son sérail lorsque nous aurions satisfait ici notre curiosité ; qu'il nous préparait chez lui un autre divertissement. Cette tolérance de ce chef d'une tribu féroce des Arabes les plus redoutés de ce désert nous étonnait. En général , les Arabes et les Turcs eux-mêmes ne permettent pas aux étrangers de visiter seuls aucune ruine d'anciens monumens ; ils croient que ces débris renferment d'immenses trésors gardés par les génies ou les démons , et que les Européens connaissent les paroles magiques qui les découvrent ; comme ils ne veulent pas qu'on les emporte , ils sont d'une extrême vigilance autour des Francs dans ces contrées ; ici , au contraire , nous étions absolument abandonnés à nous-mêmes ; nous n'avions pas même un guide arabe avec nous , et les enfans de la tribu s'étaient éloignés par respect. Je ne sais à quoi tient cette respectueuse déférence de l'émir de Balbek dans cette circonstance ; peut-être nous prend-il pour des émissaires d'Ibrahim-Pacha. Le fait est que nous sommes trop peu nombreux pour inspirer de la crainte à une tribu entière de cinq ou six cents hommes accoutumés au combat et vivant de rapines ; et cependant ils n'osent ni s'approcher de nous , ni nous interroger , ni s'opposer à aucune de nos démarches ; nous pouvions rester un mois dans les temples , y faire des fouilles , emporter les fragmens les plus précieux de ces sculptures sans que qui que ce soit s'y opposât. Je regrette vivement ici , comme à la Mer Morte , de n'avoir pas connu d'avance la disposition

de ces tribus à notre égard : j'aurais amené des ouvriers et des chameaux de charge et enrichi la science et les musées.

Nous allâmes , en sortant des temples , au palais de l'émir. Un intervalle de ruines désertes , mais moins importantes , sépare la colline des grands temples , ou l'Acropolis de Balbek , de la nouvelle Balbek , habitée par les Arabes. Celle-ci n'est qu'un monceau de masures cent fois renversées dans des guerres incessantes ; la population s'est nichée comme elle a pu dans les cavités formées par tant de débris ; quelques branches d'arbres , quelques toits de chaume recouvrent ces demeures , dont les portes et les fenêtres sont formées souvent avec des morceaux des plus admirables débris.

L'espace occupé par ces ruines de la ville moderne est immense ; il s'étend à perte de vue et blanchit deux collines basses qui ondulent au-dessus de la grande plaine ; l'effet est triste et dur. Ces débris modernes rappellent ceux d'Athènes que j'avais vus une année auparavant. Le blanc mat et cru de ces murailles couchées à terre , et de ces pierres disséminées , n'a rien de la majesté ni de la couleur dorée des ruines véritablement antiques ; cela ressemble à une immense grève couverte de l'écume de la mer. Le palais de l'émir est une assez vaste cour , entourée de masures de diverses formes ; le tout semblable à une cour de misérable ferme dans nos provinces les plus pauvres : la porte était gardée par un certain nombre d'Arabes armés ; la foule se pressait pour y entrer ; les gardes nous firent place et nous introduisirent. La cour était déjà remplie de tous les chefs de la tribu , et d'une grande multitude de peuple. L'émir et sa famille , ainsi que les principaux scheiks , revêtus de kaftans et de

pelisses magnifiques , mais en lambeaux , étaient assis sur une estrade élevée au-dessus de la foule , et adossée au principal bâtiment. Derrière eux était un certain nombre de serviteurs , d'hommes armés et d'esclaves noirs. L'émir et sa suite se levèrent à notre approche ; on nous aida à escalader quelques marches énormes formées de blocs irréguliers qui servaient d'escaliers à l'estrade , et après les comp'imens d'usage, l'émir nous fit asseoir sur le divan à côté de lui ; on m'apporta la pipe et le spectacle commença.

Une musique , formée de tambours , de tambourins , de fifres aigus et de triangles de fer qu'on frappait avec une verge de fer , donna le signal ; quatre ou cinq acteurs, vêtus de la manière la plus grotesque, les uns en hommes , les autres en femmes , s'avancèrent au milieu de la cour et exécutèrent les danses les plus bizarres et les plus lascives que l'œil de ces barbares puisse supporter. Ces danses monotones durèrent plus d'une heure , entremêlées de temps en temps de quelques paroles et de quelques gestes et changemens de costumes , qui semblaient dénoter une intention dramatique ; mais une seule chose était intelligible , c'était l'horrible et dégoûtante dépravation des mœurs publiques, indiquée par les mouvemens des danseurs : je détournai les yeux ; l'émir lui-même semblait rougir de ces scandaleux plaisirs de son peuple, et faisait comme moi des gestes de mépris ; mais les cris et les transports du reste des spectateurs s'élevaient toujours au moment où les plus sales obscénités se révélaient dans les figures de la danse, et récompensaient les acteurs.

Ceux-ci dansèrent ainsi jusqu'à ce que, accablés de

de ces tribus à notre égard : j'aurais amené des ouvriers et des chameaux de charge et enrichi la science et les musées.

Nous allâmes , en sortant des temples , au palais de l'émir. Un intervalle de ruines désertes , mais moins importantes , sépare la colline des grands temples , ou l'Acropolis de Balbek , de la nouvelle Balbek , habitée par les Arabes. Celle-ci n'est qu'un monceau de masures cent fois renversées dans des guerres incessantes ; la population s'est nichée comme elle a pu dans les cavités formées par tant de débris ; quelques branches d'arbres , quelques toits de chaume recouvrent ces demeures , dont les portes et les fenêtres sont formées souvent avec des morceaux des plus admirables débris.

L'espace occupé par ces ruines de la ville moderne est immense ; il s'étend à perte de vue et blanchit deux collines basses qui ondulent au-dessus de la grande plaine ; l'effet est triste et dur. Ces débris modernes rappellent ceux d'Athènes que j'avais vus une année auparavant. Le blanc mat et cru de ces murailles couchées à terre , et de ces pierres disséminées , n'a rien de la majesté ni de la couleur dorée des ruines véritablement antiques ; cela ressemble à une immense grève couverte de l'écume de la mer. Le palais de l'émir est une assez vaste cour , entourée de masures de diverses formes ; le tout semblable à une cour de misérable ferme dans nos provinces les plus pauvres : la porte était gardée par un certain nombre d'Arabes armés ; la foule se pressait pour y entrer ; les gardes nous firent place et nous introduisirent. La cour était déjà remplie de tous les chefs de la tribu , et d'une grande multitude de peuple. L'émir et sa famille , ainsi que les principaux scheiks , revêtus de kaftans et de

pelisses magnifiques , mais en lambeaux , étaient assis sur une estrade élevée au-dessus de la foule , et adossée au principal bâtiment. Derrière eux était un certain nombre de serviteurs , d'hommes armés et d'esclaves noirs. L'émir et sa suite se levèrent à notre approche ; on nous aida à escalader quelques marches énormes formées de blocs irréguliers qui servaient d'escaliers à l'estrade , et après les comp'imens d'usage, l'émir nous fit asseoir sur le divan à côté de lui ; on m'apporta la pipe et le spectacle commença.

Une musique , formée de tambours , de tambourins , de fifres aigus et de triangles de fer qu'on frappait avec une verge de fer , donna le signal ; quatre ou cinq acteurs, vêtus de la manière la plus grotesque, les uns en hommes , les autres en femmes , s'avancèrent au milieu de la cour et exécutèrent les danses les plus bizarres et les plus lascives que l'œil de ces barbares puisse supporter. Ces danses monotones durèrent plus d'une heure , entremêlées de temps en temps de quelques paroles et de quelques gestes et changemens de costumes , qui semblaient dénoter une intention dramatique ; mais une seule chose était intelligible , c'était l'horrible et dégoûtante dépravation des mœurs publiques, indiquée par les mouvemens des danseurs : je détournai les yeux ; l'émir lui-même semblait rougir de ces scandaleux plaisirs de son peuple, et faisait comme moi des gestes de mépris ; mais les cris et les transports du reste des spectateurs s'élevaient toujours au moment où les plus sales obscénités se révélaient dans les figures de la danse, et récompensaient les acteurs.

Ceux-ci dansèrent ainsi jusqu'à ce que, accablés de

fatigue et inondés de sueurs, ils ne pussent plus supporter la rapidité toujours croissante de la mesure; ils roulèrent à terre d'où on les emporta. Les femmes n'assistaient pas à ce spectacle; mais celles de l'émir, dont le harem donnait sur la cour, en jouissaient de leurs chambres, et nous les voyions, à travers des grillages de bois, se presser aux fenêtres pour regarder les danseurs. Les esclaves de l'émir nous apportèrent des sorbets et des confitures de toutes espèces, ainsi que des boissons exquises, composées de jus de grenade et de fleur d'orange à la glace, dans des coupes de cristal; d'autres esclaves nous présentaient, pour essuyer nos lèvres, des serviettes de mousseline brodée en or. Le café fut aussi servi plusieurs fois, et les pipes sans cesse renouvelées; je causai une demi-heure avec l'émir; il me parut un homme de bon sens et d'esprit, fort au-dessus de l'idée que les grossiers plaisirs de son peuple auraient pu donner de lui; c'est un homme d'environ cinquante ans, d'une belle figure, ayant les manières les plus dignes et les plus nobles, la politesse la plus solennelle, toutes choses que le dernier des Arabes possède comme un don du climat, ou comme l'héritage d'une antique civilisation. Son costume et ses armes étaient de la plus grande magnificence. Ses chevaux admirables étaient répandus dans les cours et dans le chemin; il m'en offrit un des plus beaux; il m'interrogea avec la plus délicate discrétion sur l'Europe, sur Ibrahim, sur l'objet de mon voyage au milieu de ces déserts; je répondis avec une réserve affectée qui put lui faire croire que j'avais en effet un tout autre but que celui de visiter des colonnes et des ruines; il m'offrit toute sa tribu pour m'accompagner à Damas, à travers la

chaîne inconnue de l'Anti-Liban que je voulais traverser. J'acceptai seulement quelques cavaliers pour me servir de guide et de protection , et je me retirai, accompagné par tous les scheiks qui nous suivirent à cheval jusqu'à la porte de l'évêque grec. Je donnai l'ordre du départ pour le lendemain, et nous passâmes la soirée à causer avec le vénérable hôte que nous allions quitter ; quelques centaines de piastres, que je lui laissai en aumônes pour son troupeau, payèrent l'hospitalité que nous avions reçue de lui. Il voulut bien se charger de faire partir un chameau chargé de quelques fragmens de sculpture que je désirais emporter en Europe ; il s'acquitta fidèlement de cette commission , et à mon retour en Syrie , je trouvais ces précieux débris arrivés avant moi à Bayruth.

— 51 mars 1855. — Nous sommes partis de Balbek à quatre heures du matin ; la caravane se compose de notre nombre ordinaire de moukres, d'Arabes , de serviteurs, d'escorte, et de huit cavaliers de Balbek qui marchent à deux ou trois cents pas , en tête de la caravane ; le jour a commencé à poindre au moment où nous franchissions la première colline qui monte vers la chaîne de l'Anti-Liban ; toute cette colline est creusée d'immenses et profondes carrières d'où sont sortis les prodigieux monumens que nous venions de contempler. Le soleil commençait à dorer leurs faites, et ils brillaient sous nos pieds, dans la plaine, comme des blocs d'or ; nous ne pouvions en détacher nos regards ; nous nous arrêtâmes vingt fois avant d'en perdre tout à fait la vue ; enfin ils disparaissent pour jamais sous la colline, et nous ne voyons plus au-delà du désert que les cimes noires ou neigeuses des montagnes

de Tripoli et de Latakié qui se fondent dans le firmament.

Les montagnes peu élevées d'abord que nous traversons sont entièrement nues et presque désertes. Le sol en général est pauvre et stérile : la terre , là où elle est cultivée , est de couleur rouge. Il y a de jolies vallées , à pentes douces et ondoyantes, où la charrue pourrait se promener sans obstacles. Nous ne rencontrons ni voyageurs, ni villages , ni habitans. jusque vers le milieu du jour. Nous faisons halte sous nos tentes, à l'entrée d'une gorge profonde , où coule un torrent, alors à sec. Nous trouvons une source sous un rocher : l'eau est abondante et délicieuse; nous en remplissons les jarres suspendues aux selles de nos chevaux. Après deux heures de repos , nous nous remettons en marche.

Nous côtoyons , par un sentier rapide et escarpé , le flanc d'une haute montagne de roche nue, pendant environ deux heures. La vallée, qui se creuse de plus en plus à notre droite , est sillonnée par un large lit de fleuve sans eau. Une montagne de roche grise, et complètement dépourvue , s'élève de l'autre côté , comme une muraille perpendiculaire. Nous commençons à descendre vers l'autre embouchure de cette gorge. Deux de nos chevaux, chargés de bagages, roulent dans le précipice. Les matelas et tapis de divan, dont ils sont chargés, amortissent la chute ; nous parvenons à les retirer. Nous campons à l'issue de la gorge , auprès d'une source excellente. — Nuit passée au milieu de ce labyrinthe inconnu des montagnes de l'Anti-Liban. Les neiges ne sont qu'à cinquante pas au-dessus de nos têtes. Nos Arabes ont allumé un feu de broussailles, sous une grotte, à dix pas du tertre où

est plantée notre tente. La lueur du feu perce la toile et éclaire l'intérieur de la tente où nous nous abritons contre le froid. Les chevaux, quoique couverts de leurs *libets*, couverture de feutre, hennissent de douleur. Toute la nuit, nous entendons les cavaliers de Balbek et les soldats égyptiens qui gémissent sous leurs manteaux. Nous-mêmes, quoique couverts d'un manteau et d'une épaisse couverture de laine, nous ne pouvons supporter la morsure de cet air glacé des Alpes. Nous montons à cheval, à sept heures du matin, par un soleil resplendissant qui nous fait dépouiller successivement nos manteaux et nos caftans. Nous passons à huit heures dans une plaine très élevée, par un grand village arabe, dont les maisons sont vastes et les cours remplies de bétail, comme en Europe. Nous ne nous y arrêtons pas. Ce peuple est ennemi de celui de Balbek et des Arabes de Syrie. Ce sont des peuplades presque indépendantes, qui ont plus de rapport avec les populations de Damas et de la Mésopotamie. Ils paraissent riches et laborieux. Toutes les plaines autour de ce village sont cultivées. Nous voyons des hommes, des femmes, des enfans, dans les champs. On laboure avec des bœufs. Nous rencontrons des scheiks richement montés et équipés, qui vont à Damas, ou qui en viennent : leur physionomie est rude et féroce; ils nous regardent de mauvais œil, et passent sans nous saluer. Les enfans nous crient des paroles injurieuses. Dans un second village, à deux heures du premier, nous achetons avec peine quelques poules et un peu de riz pour le diner de la caravane. Nous campons, à six heures du soir, dans un camp élevé au-dessus d'une gorge de montagne, qui descend vers un fleuve que nous voyons

briller de loin. Il y a un petit torrent qui coule en bondissant dans la gorge , et où nous abreuvons nos chevaux. Le climat est rude encore. Devant nous, à l'embouchure de la gorge , s'élèvent des pics de rochers, groupés en pyramides , et qui se perdent dans le ciel. Aucune végétation sur ces pics. Couleur grise ou noire du rocher contrastant avec l'éclatante limpidité du firmament où ils plongent.

— 1<sup>er</sup> avril 1855. — Monté à cheval à six heures du matin. Journée superbe. — Voyageé tout le jour , sans halte, entre des montagnes escarpées, séparées seulement par des gorges étroites, où roulent des torrens de neige fondue. — Pas un arbre, pas une mousse sur les flancs de ces montagnes. Les formes bizarres heurtées, concassées, figurent des monumens humains. L'une d'elles s'élève immense et à pic de tous les côtés, comme une pyramide ; elle peut avoir une lieue de circonférence. On ne peut découvrir comment il a pu jamais être possible de la gravir. Aucune trace de sentier ni de gradins visible : et cependant , tous ses flancs sont creusés de cavernes de toutes proportions , par la main des hommes. Il y a une multitude de cellules , grandes et petites, dont les portes sont sculptées de diverses formes , par le ciseau. Quelques-unes de ces grottes, dont les embouchures s'ouvrent au-dessus de nos têtes, ont de petites terrasses de rochers vifs devant leurs portes. On voit des restes de chapelles ou de temples, des colonnes encore debout, sur la roche : on dirait une ruche d'hommes abandonnée. Les Arabes disent que ce sont les chrétiens de Damas qui ont creusé ces antres. Je pense en effet que c'est là une

de ces Thébâides où les premiers chrétiens se réfugièrent dans les temps de cénobitisme ou de persécution. Saint Paul avait fondé une grande église à Damas, et cette église, long-temps florissante, subit les phases et les persécutions de toutes les autres églises de l'Orient.

Nous laissons ces montagnes sur notre gauche, et bientôt derrière nous. Nous descendons rapidement, et par des précipices presque impraticables, vers une vallée plus ouverte et plus large. Un fleuve charmant la remplit. La végétation recommence sur ces bords : des saules, des peupliers, des arbres immenses, aux branches coudées d'une manière bizarre, aux feuillages noirs, croissent dans les interstices de rocher qui bordent le fleuve. Nous suivons ces bords enchantés pendant une heure, en descendant toujours, mais insensiblement. Le fleuve nous accompagne en murmurant, et en écumant sous les pieds de nos chevaux. Les hautes montagnes, qui forment la gorge d'où descend le fleuve, s'éloignent et s'arrondissent en croupes larges et boisées, frappées des rayons du soleil couchant ; c'est une première échappée sur la Mésopotamie ; nous apercevons de plus en plus les larges vallées qui vont déboucher dans la grande plaine du désert de Damas à Bagdad. La vallée où nous sommes circule mollement et s'élargit elle-même. A droite et à gauche du fleuve, nous commençons à apercevoir des traces de culture, nous entendons des mugissemens lointains de troupeaux. Des vergers d'abricotiers, aussi grands que des noyers, bordent le chemin. Bientôt, à notre grande surprise, nous voyons des haies, comme en Europe, séparer les vergers et les jardins, semés de plantes potagères et d'arbres fruitiers en fleurs. Des

barrières ou des portes de bois ouvrent , çà et là , sur ces beaux vergers. Le chemin est large, uni, bien entretenu, comme aux environs d'une grande ville de France. Nul d'entre nous ne savait l'existence de cette oasis ravissante, au sein de ces montagnes inaccessibles de l'Anti-Liban. Nous approchons évidemment d'une ville ou d'un village dont nous ignorons le nom. Un cavalier arabe , que nous rencontrons, dit que nous sommes aux environs d'un grand village, dont le nom est *Zebdani* ; nous en voyons déjà la fumée qui s'élève entre les cimes des grands arbres dont la vallée est semée ; nous entrons dans les rues du village ; elles sont larges, droites, avec un trottoir de pierre de chaque côté. Les maisons qui les bordent sont grandes et entourées de cours pleines de bestiaux, et de jardins parfaitement arrosés et cultivés. Les femmes et les enfans se présentent aux portes pour nous voir passer, et nous accueillent avec une physionomie ouverte et souriante. Nous nous informons s'il existe un caravansérail où nous puissions nous abriter pour une nuit ; on nous répond que non, parce que Zebdani n'étant sur aucune route, il n'y passe jamais de caravane. Nous arrivons, après avoir long-temps circulé dans les rues du village, à une grande place, au bord du fleuve. Là, une maison plus grande que les autres, précédée d'une terrasse, et entourée d'arbres, nous annonce la demeure du scheik. Je me présente avec mon drogman et je demande une maison pour passer la nuit. Les esclaves vont avertir le scheik ; il accourt lui-même : c'est un vieillard vénérable, à barbe blanche, à physionomie ouverte et gracieuse. Il m'offre sa maison tout entière, avec un empressement et une grâce d'hospitalité que je n'avais

pas encore rencontrés ailleurs. A l'instant, ses nombreux esclaves et les principaux habitans du village s'emparent de nos chevaux, les conduisent dans un vaste hangar, les déchargent, apportent des monceaux d'orge et de paille. Le scheik fait retirer ses femmes de leur appartement, et nous introduit d'abord dans son divan, où l'on nous sert le café et les sorbets, puis nous abandonne toutes les chambres de sa maison. Il me demande si je veux que ses esclaves nous préparent un repas. Je le prie de permettre que mon cuisinier leur épargne cette peine. et de me procurer seulement un veau et quelques moutons pour renouveler nos provisions épuisées depuis Balbek. En peu de minutes, le veau et les moutons sont amenés et tués par le boucher du village, et tandis que nos gens nous préparent à souper, le scheik nous présente les principaux habitans du pays, ses parens et ses amis. Il me demande même la permission de faire introduire ses femmes auprès de madame de Lamartine. Elles désiraient passionnément, dit-il, de voir une femme d'Europe et de contempler ses vêtemens et ses bijoux. Les femmes du scheik passèrent en effet, voilées par le divan où nous étions, et entrèrent dans l'appartement de ma femme. Il y en avait trois : une déjà âgée qui semblait la mère des deux autres ; les deux jeunes étaient remarquablement belles, et semblaient pleines de respect, de déférence et d'attachement pour la plus âgée. Ma femme leur fit quelques petits présens, et elles lui en firent d'autres de leur côté. Pendant cette entrevue, le vénérable scheik de Zebdani nous avait conduits sur une terrasse qu'il a élevée tout près de sa maison, au bord du fleuve. Des piliers plantés dans le lit même de la rivière, portent un plau-

cher recouvert de tapis ; un divan règne autour , et un arbre immense, pareil à ceux que j'avais vus au bord du chemin, couvre de son ombre la terrasse et le fleuve tout entier. C'est là que le scheik , comme tous les Turcs , passe ses heures de loisir , au murmure et à la fraîcheur des eaux du fleuve, écumantes sous ses yeux, à l'ombre de l'arbre, au chant de mille oiseaux qui le peuplent. Un pont de planches conduit de la maison sur cette terrasse suspendue. C'est un des plus beaux sites que j'aie contemplés dans mes voyages. La vue glisse sur les dernières croupes arrondies et sombres de l'Anti-Liban, qui dominent les pyramides de Roche-Noire ou les pics de neige ; elle descend avec le fleuve et ses vagues d'écume entre les cimes inégales des forêts d'arbres variés qui tracent sa course, et va se perdre avec lui dans les plaines descendantes de la Mésopotamie, qui entrent, comme un golfe de verdure, dans les sinuosités des montagnes.

Le souper étant prêt , je priai le scheik de vouloir bien le partager avec nous. Il accepta de bonne grâce , et parut fort amusé de la manière de manger des Européens. Il n'avait jamais vu aucun des ustensiles de nos tables. Il ne but point de vin et nous n'essayâmes pas de lui faire violence. La conscience du musulman est aussi respectable que la nôtre. Faire pécher un Turc contre la loi que sa religion lui impose m'a paru toujours aussi coupable, aussi absurde que de tenter un chrétien. Nous parlâmes long-temps de l'Europe, de nos coutumes dont il paraissait grand admirateur. Il nous entretint de sa manière d'administrer son village. Sa famille gouverne depuis des siècles ce canton privilégié de l'Anti-Liban , et les perfectionnemens de propriétés, d'agriculture, de

police et de propreté que nous avions admirés en traversant le territoire de Zebdani, étaient dus à cette excellente race de scheiks. Il en est ainsi dans tout l'Orient. Tout est exception et anomalie. Le bien s'y perpétue sans terme comme le mal. Nous pûmes juger, par ce village enchanteur, de ce que seraient ces provinces rendues à leur fertilité naturelle.

Le scheik admira beaucoup mes armes, et surtout une paire de pistolets à piston, et déguisa mal le plaisir que lui ferait la possession de cette arme. Mais je ne pouvais pas la lui offrir. C'étaient mes pistolets de combat, que je voulais conserver jusqu'à mon retour en Europe. Je lui fis présent d'une montre en or pour sa femme. Il reçut ce cadeau avec toute la résistance polie que nous mettrions en Europe à en accepter un semblable, et affecta même d'être complètement satisfait, bien que je ne pusse douter de sa prédilection pour la paire de pistolets. On nous apporta une quantité de coussins et de tapis pour nous coucher; nous les étendîmes dans le divan où il couchait lui-même, et nous nous endormîmes au bruit du fleuve qui murmurait sous nos lits.

Le lendemain, parti au jour naissant, — traversé la seconde moitié du village de Zebdani, plus belle encore que ce que nous avions vu la veille. Le scheik nous fait escorter jusqu'à Damas par quelques hommes à cheval de sa tribu. Nous congédions là les cavaliers de l'émir de Balbek, qui ne seraient pas en sûreté sur le territoire de Damas. Nous marchons pendant une heure dans des chemins bordés de haies vives, aussi larges qu'en France et parfaitement soignés. Une voûte d'abricotiers et de poiriers couvre la route; à droite et à gauche s'étendent des ver-

gers sans fin, puis des champs cultivés remplis de monde et de bétail. Tous ces vergers sont arrosés de ruisseaux qui descendent des montagnes à gauche. Les montagnes sont couvertes de neige à leurs sommets. La plaine est immense et rien ne la limite à nos yeux que les forêts d'arbres en fleurs. Après avoir marché ainsi trois heures comme au milieu des plus délicieux paysages de l'Angleterre ou de la Lombardie, sans que rien nous rappelât le désert et la barbarie, nous rentrons dans un pays stérile et plus âpre. La végétation et la culture disparaissent presque entièrement. Des collines de roche, à peine couvertes d'une mousse jaunâtre, s'étendent devant nous, bornées par des montagnes grises plus élevées et également dépouillées. Nous faisons halte sous nos tentes, au pied de ces montagnes, loin de toute habitation. Nous y passons la nuit au bord d'un torrent profondément encaissé, qui retentit comme un tonnerre sans fin dans une gorge de rochers, et roule des eaux bourbeuses et des flocons de neige.

A cheval à six heures. C'est notre dernière journée; nous complétons nos costumes turcs pour n'être pas reconnus pour Francs dans les environs de Damas. Ma femme revêt le costume des femmes arabes, et un long voile de toile blanche l'entoure de la tête aux pieds. Nos Arabes font aussi une toilette plus soignée et nous montrent du doigt les montagnes qui nous restent à franchir en criant : Scham ! Scham ! C'est le nom arabe de Damas.

La population fanatique de Damas et des pays environnans exige ces précautions de la part des Francs qui se hasardent à visiter cette ville. Seuls parmi les Orientaux -

taux , les Damasquins nourrissent de plus en plus la haine religieuse et l'horreur du nom et du costume européens. Seuls ils se sont refusés à admettre les consuls ou même les agens consulaires des puissances chrétiennes. Damas est une ville sainte , fanatique et libre ; rien ne doit la souiller.

Malgré les menaces de la Porte, malgré l'intervention plus redoutée d'Ibrahim-Pacha, et une garnison de douze mille soldats égyptiens ou étrangers , la population de Damas s'est obstinée à refuser au consul-général d'Angleterre en Syrie l'accès de ses murs. Deux séditions terribles se sont élevées dans la ville sur le seul bruit de l'approche de ce consul. S'il n'eût rebroussé chemin, il eût été mis en pièces. Les choses sont toujours dans cet état ; l'arrivée d'un Européen en costume franc serait le signal d'une émotion nouvelle, et nous ne sommes pas sans inquiétude que le bruit de notre marche ne soit parvenu à Damas et ne nous expose à de sérieux périls. Nous avons pris toutes les précautions possibles. Nous sommes tous revêtus du costume le plus sévèrement turc. Un seul Européen, qui a pris lui-même les mœurs et le costume arabes, et qui passe pour un négociant arménien, s'est exposé depuis plusieurs années au danger d'habiter une pareille ville , pour être utile au commerce du littoral de la Syrie et aux voyageurs que leur destinée pousse dans ces contrées inhospitalières. C'est M. Baudin , agent consulaire de France et de toute l'Europe. Ancien agent de lady Stanhope, qu'il a accompagnée dans ses premiers voyages à Balbek et à Palmyre , employé ensuite par le gouvernement français pour l'acquisition de chevaux dans le désert, M. Baudin parle arabe comme un Arabe , et a lié des relations d'amitié et

de commerce avec toutes les tribus errantes des déserts qui entourent Damas. Il a épousé une femme arabe, d'origine européenne. Il vit depuis dix ans à Damas, et malgré les nombreuses relations qu'il a formées, sa vie a été plusieurs fois menacée par la fureur fanatique des habitans de la ville. Deux fois il a été obligé de fuir pour échapper à unemort certaine. Il s'est construit une maison à Zaklé, petite ville chrétienne sur les flancs du Liban, et c'est là qu'il se réfugie dans les temps d'émotion populaire. M. Baudin, dont la vie est sans cesse en péril à Damas, et qui est, dans cette grande capitale, le seul moyen de communication, le seul anneau de la politique et du commerce de l'Europe, reçoit du gouvernement français, pour tout salaire de ses immenses services, un modique traitement de 1500 francs; tandis que des consuls, environnés de toutes les sécurités et de tout le luxe de la vie dans les autres échelles du Levant, reçoivent d'honorables et larges rétributions. Je ne puis comprendre avec quelle indifférence et par quelle injustice les gouvernemens européens, et le gouvernement français surtout, négligent et déshéritent ainsi un homme jeune, intelligent, probe, serviable, courageux et actif, qui rend et rendrait les plus grands services à sa patrie. Ils le perdront !

J'avais connu M. Baudin en Syrie, l'année précédente, et j'avais concerté avec lui mon voyage à Damas. Instruit de mon départ et de ma prochaine arrivée, je lui expédie ce matin un Arabe pour l'informer de l'heure où je serai aux environs de la ville, et le prier de m'envoyer un guide pour diriger mes pas et mes démarches.

A neuf heures du matin, nous côtoyons une montagne couverte de maisons de campagne et de jardins des habitants de Damas. Un beau pont traverse un torrent au pied de la montagne. Nous voyons de nombreuses files de chameaux qui portent des pierres pour des constructions nouvelles; tout indique l'approche d'une grande capitale. Une heure plus loin, nous apercevons, au sommet d'une éminence, une petite mosquée isolée, demeure d'un solitaire mahométan; une fontaine coule auprès de la mosquée, et des tasses de cuivre, enchaînées au massif de la fontaine, permettent au voyageur de se désaltérer. Nous faisons halte un moment dans cet endroit, à l'ombre d'un sycomore; déjà la route est couverte de voyageurs, de paysans et de soldats arabes. Nous remontons à cheval, et après avoir gravi quelques centaines de pas, nous entrons dans un défilé profond, encaissé à gauche par une montagne de schiste perpendiculaire sur nos têtes. à droite par un rebord de rocher de trente à quarante pieds d'élévation; la descente est rapide et les pierres roulantes glissent sous les pieds de nos chevaux. Je marchais à la tête de la caravane, à quelques pas derrière les Arabes de Zebdani; tout à coup ils s'arrêtent et poussent des cris de joie en me montrant une ouverture dans le rebord de la route; je m'approche, et mon regard plonge, à travers l'échancrure de la roche, sur le plus magnifique et le plus étrange horizon qui ait jamais étonné un regard d'homme. C'était Damas et son désert sans bornes, à quelques centaines de pieds sous mes pas. Le regard tombait d'abord sur la ville, qui, entourée de ses remparts de marbre jaune et noir, flanquée de ses innombrables tours carrées, de distance en distance,

couronnée de ses créneaux sculptés, dominée par sa forêt de minarets de toutes formes, sillonnée par les sept branches de son fleuve et ses ruisseaux sans nombre, s'étendait à perte de vue dans un labyrinthe de jardins en fleurs. jetait ses bras immenses, çà et là, dans la vaste plaine partout ombragée, partout pressée par la forêt de dix lieues de tour de ses abricotiers, de ses sycomores, de ses arbres de toutes formes et de toute verdure. semblait se perdre de temps en temps sous la voûte de ces arbres. puis reparaissait plus loin en larges lacs de maisons, de faubourgs, de villages; labyrinthe de jardins, de vergers, de palais, de ruisseaux, où l'œil se perdait et ne quittait un enchantement que pour en retrouver un autre. Nous ne marchions plus; tous pressés à l'étroite ouverture du rocher percé comme une fenêtre, nous contemplions, tantôt avec des exclamations, tantôt en silence, le magique spectacle qui se déroulait ainsi subitement et tout entier sous nos yeux, au terme d'une route, à travers tant de rochers et de solitudes arides, au commencement d'un autre désert qui n'a pour bornes que Bagdad et Bassora, et qu'il faut quarante jours pour traverser. Enfin nous nous remîmes en marche; le parapet de rochers qui nous cachait la plaine et la ville s'abaissait insensiblement, et nous laissa bientôt jouir en plein de tout l'horizon; nous n'étions plus qu'à cinq cents pas des murs des faubourgs. Ces murs, entourés de charmans kiosques et de maisons de campagnes des formes et des architectures les plus orientales. brillent comme une enceinte d'or autour de Damas; les tours carrées qui les flanquent et en surmontent la ligne sont incrustées d'arabesques percées d'ogives à colonnettes

minces comme des roseaux accouplés , et brodées de créneaux en turbans ; les murailles sont revêtues de pierres ou de marbres jaunes et noirs, alternés avec une élégante symétrie. Les cimes des cyprès et des autres grands arbres qui s'élèvent des jardins et de l'intérieur de la ville, s'élancent au-dessus des murailles et des tours, et les couronnent d'une sombre verdure ; les innombrables coupoles des mosquées et des palais d'une ville de quatre cent mille âmes répercutaient les rayons du soleil couchant, et les eaux bleues et brillantes des sept fleuves étincelaient et disparaissaient tour à tour à travers les rues et les jardins. L'horizon , derrière la ville, était sans bornes comme la mer ; il se confondait avec les bords pourpres de ce ciel de feu qu'enflammait encore la réverbération des sables du grand désert. Sur la droite, les larges et hautes croupes de l'Anti-Liban fuyaient comme d'immenses vagues d'ombre, les unes derrière les autres, tantôt s'avancant comme des promontoires dans la plaine, tantôt s'ouvrant comme des golfes profonds où la plaine s'engouffrait avec ses forêts et ses grands villages dont quelques-uns comptent jusqu'à trente mille habitants. Des branches de fleuve et deux grands lacs éclataient là, dans l'obscurité de la teinte générale de verdure où Damas semble comme engloutie. A notre gauche, la plaine était plus évasée, et ce n'était qu'à une distance de douze à quinze lieues, qu'on retrouvait des cimes de montagnes, blanches de neige , qui brillaient dans le bleu du ciel, comme des nuages sur l'Océan. La ville est entièrement entourée d'une forêt de vergers d'arbres fruitiers, où les vignes s'élancent comme à Naples , et courent en guirlandes parmi les figuiers, les abricotiers, les poiriers et

les cerisiers ; au-dessous de ces arbres, la terre, grasse, fertile et toujours arrosée, est tapissée d'orge, de blé, de maïs et de toutes les plantes légumineuses que ce sol produit ; de petites maisons blanches percent, çà et là, la verdure de ces forêts, et servent de demeure au jardinier, ou de lieu de récréation à la famille du propriétaire ; ces jardins sont peuplés de chevaux , de moutons , de chameaux . de tourterelles , de tout ce qui anime les scènes de la nature ; ils sont en général de la grandeur d'un ou deux arpens, et séparés les uns des autres par des murs de terre séchée au soleil , ou par de belles haies vives ; une multitude de chemins, ombragés et bordés d'un ruisseau d'eau courante, circulent parmi ces jardins, passent d'un faubourg à l'autre , ou mènent à quelque porte de la ville : ils forment un rayon de vingt à trente lieues de circonférence autour de Damas.

Nous marchions depuis quelques momens en silence, dans ces premiers labyrinthes de vergers, inquiets de ne pas voir venir le guide qui nous était annoncé ; nous fîmes halte : il parut enfin ; c'était un pauvre Arménien mal vêtu, et coiffé d'un turban noir comme les chrétiens de Damas sont obligés d'en porter ; il s'approcha sans affectation de la caravane, adressa un mot, fit un signe, et au lieu d'entrer dans la ville par le faubourg et par la porte que nous avions devant nous , nous le suivîmes le long des murs dont nous fîmes presque le tour, à travers ce dédale de jardins et de kiosques , et nous entrâmes par une porte presque déserte, voisine du quartier des Arméniens. La maison de M. Baudin, où il avait eu la bonté de nous préparer un logement, est dans ce quartier. On ne nous dit rien à la première porte de la ville ;

après l'avoir passée, nous longeâmes long-temps de hautes murailles à fenêtres grillées ; l'autre côté de la rue était occupé par un profond canal d'eau courante qui faisait tourner les roues de plusieurs moulins. Au bout de cette rue, nous nous trouvâmes arrêtés et j'entendis une dispute entre mes Arabes et des soldats qui gardaient une seconde porte intérieure ; car tous les quartiers ont une porte distincte ; je désirais rester inconnu , et que notre caravane passât pour une caravane de marchands de Syrie ; mais la dispute se prolongeant et devenant de plus en plus bruyante , et la foule commençant à s'attrouper autour de nous, je donnai de l'éperon à mon cheval, et je m'avançai à la tête de la caravane. C'était le corps-de-garde des troupes égyptiennes , qui , ayant remarqué deux fusils de chasse que mes domestiques arabes avaient mal cachés sous les couvertures de mes chevaux , refusait de nous laisser entrer ; un ordre de Schérif-Bey , gouverneur actuel de Damas , défendait l'introduction des armes dans la ville, où l'on craignait toutes les nuits une insurrection , et le massacre des troupes égyptiennes. J'avais heureusement dans mon sein une lettre récente d'Ibrahim-Pacha ; je la retirai , et la remis à l'officier qui commandait le poste ; il la lut, la porta à son front et à ses lèvres, et nous fit entrer, avec force excuses et complimens. Nous errâmes quelque temps dans un labyrinthe obscur de ruelles sales et étroites : de petites maisons basses, dont les murs de boue semblaient prêts à s'écrouler sur nous, formaient ces rues ; nous voyions aux fenêtres, à travers les treillis, de ravissantes figures de jeunes filles arméniennes , qui, accourues au bruit de notre longue file de chevaux, nous

regardaient passer et nous adressaient des paroles de salut et d'amitié. Nous nous arrêtâmes enfin à une petite porte basse et étroite dans une rue où l'on pouvait à peine passer ; nous descendîmes de cheval ; nous franchîmes un corridor sombre et surbaissé, et nous nous trouvâmes, comme par enchantement, dans une cour pavée de marbre, ombragée de sycomores, rafraîchie par deux fontaines moresques, et entourée de portiques de marbre et de salons richement décorés : nous étions chez M. Baudin. Cette maison est, comme toutes les maisons des chrétiens de Damas, une mesure au-dehors, un palais délicieux au-dedans. La tyrannie de la populace fanatique force ces malheureux à cacher leur richesse et leur bien-être sous les apparences de la misère et de la ruine. On déchargea nos bagages à la porte, on remplit la cour de nos hardes, de nos tentes, de nos selles, et l'on conduisit nos chevaux au kan du bazar.

M. Baudin nous donna à chacun un joli appartement meublé à la manière des Orientaux, et nous nous reposâmes, sur ses divans et à sa table hospitalière, des fatigues d'une si longue route. Un homme connu et aimé, rencontré au milieu d'une foule inconnue et d'un monde étranger, c'est une patrie tout entière ; nous l'éprouvâmes en nous trouvant chez M. Baudin ; et les douces heures passées à causer de l'Europe, de l'Asie. le soir, à la lueur de sa lampe, au bruit du jet d'eau de sa cour, sont restées dans ma mémoire et dans mon cœur. comme un des plus précieux repos de mes voyages.

M. Baudin est un de ces hommes rares que la nature a faits propres à tout : intelligence claire et rapide, cœur droit et ferme, infatigable activité. L'Europe ou l'Asie,

Paris ou Damas , la terre ou la mer , il s'accommode de tout , et trouve du bonheur et de la sérénité partout , parce que son âme est résignée , comme celle de l'Arabe , à la grande loi qui fait le fond du christianisme et de l'islamisme , soumission à la volonté de Dieu , et aussi parce qu'il porte en lui cette ingénieuse activité d'esprit qui est la seconde âme de l'Européen. Sa langue , sa figure , ses manières , ont pris tous les plis que sa fortune a voulu lui donner. A le voir avec nous , causant de la France et de notre politique mouvante , on l'eût pris pour un homme arrivé la veille de Paris et y retournant le lendemain ; à le voir , le soir , couché sur son divan , entre un marchand de Bassora et un pèlerin turc de Bagdad , fumant la pipe ou le narguilé , défilant paresseusement entre ses doigts les grains d'ambre du chapelet oriental , le turban au front , les babouches aux pieds , disant un mot par quart d'heure sur le prix du café ou des fourrures , on le prendrait pour un marchand d'esclaves ou pour un pèlerin revenant de la Mecke. Il n'y a d'homme complet que celui qui a beaucoup voyagé , qui a changé vingt fois la forme de sa pensée et de sa vie. Les habitudes étroites et uniformes que l'homme prend dans sa vie régulière et dans la monotonie de sa patrie sont des moules qui rapetissent tout : pensée , philosophie , religion , caractère , tout est plus grand , tout est plus juste , tout est plus vrai chez celui qui a vu la nature et la société de plusieurs points de vue. Il y a une optique pour l'univers matériel et intellectuel. Voyager pour chercher la sagesse était un grand mot des anciens ; ce mot n'était pas compris de nous ; ils ne voyageaient pas pour chercher seulement des dogmes inconnus et des leçons de

philosophes, mais pour tout voir et tout juger. Pour moi. je suis constamment frappé de la façon étroite et mesquine dont nous envisageons les choses, les institutions et les peuples; et si mon esprit s'est agrandi, si mon coup-d'œil s'est étendu, si j'ai appris à tout tolérer en comprenant tout. je le dois uniquement à ce que j'ai souvent changé de scène et de point de vue. Étudier les siècles dans l'histoire, les hommes dans les voyages et Dieu dans la nature, c'est la grande école; nous étudions tout dans nos misérables livres, et nous comparons tout à nos petites habitudes locales; et qui est-ce qui a fait nos habitudes et nos livres? des hommes aussi petits que nous. Ouvrons le livre des livres; vivons, voyons, voyageons: le monde est un livre dont chaque pas nous tourne une page; celui qui n'en a lu qu'une, que sait-il?

## Damas.

— 2 avril 1855. — Revêtu du costume arabe le plus rigoureux , j'ai parcouru ce matin les principaux quartiers de Damas , accompagné seulement de M. Baudin , de peur qu'une réunion un peu nombreuse de visages inconnus n'attirât l'attention sur nous. Nous avons circulé d'abord pendant assez long-temps dans les rues sombres, sales et tortueuses du quartier arménien. On dirait un des plus misérables villages de nos provinces. Les maisons sont construites de bone ; elles sont percées, sur la rue, de quelques petites et rares fenêtres grillées, dont les volets sont peints en rouge. Elles sont basses, et les portes surbaissées ressemblent à des portes d'étables. Un tas d'immondices et une mare d'eau et de fange règnent presque partout autour des portes. Nous sommes entrés cependant dans quelques-unes de ces maisons des principaux négocians arméniens , et j'ai été frappé de la richesse et de l'élégance de ces habitations, à l'intérieur.

Après avoir passé la porte et franchi un corridor obscur, on se trouve dans une cour ornée de superbes fontaines jaillissantes en marbre, et ombragées d'un ou deux sycamores, ou de saules de Perse. Cette cour est pavée en larges dalles de pierre polie ou de marbre; des vignes tapissent les murs. Ces murs sont revêtus de marbre blanc et noir; cinq ou six portes, dont les montans sont de marbre aussi, et sculptées en arabesques, introduisent dans autant de salles ou de salons où se tiennent les hommes et les femmes de la famille. Ces salons sont vastes et voûtés. Ils sont percés d'un grand nombre de petites fenêtres très-élevées, pour laisser sans cesse jouer librement l'air extérieur. Presque tous sont composés de deux plans: un premier plan inférieur où se tiennent les serviteurs et les esclaves; un second plan élevé de quelques marches, et séparé du premier par une balustrade en marbre ou en bois de cèdre merveilleusement découpée. En général, une ou deux fontaines en jets d'eau murmurent dans le milieu ou dans les angles du salon. Les bords sont garnis de vases de fleurs; des hirondelles ou des colombes privées viennent librement y boire et se poser sur les bords des bassins. Les parois de la pièce sont en marbre jusqu'à une certaine hauteur. Plus haut, elles sont revêtues de stuc et peintes en arabesques de mille couleurs, et souvent avec des moulures d'or extrêmement chargées. L'ameublement consiste en magnifiques tapis de Perse ou de Bagdad qui couvrent partout le plancher de marbre ou de cèdre, et en une grande quantité de coussins et de matelas de soie épars au milieu de l'appartement, et qui servent de sièges ou de dossiers aux personnes de la famille. Un divan, recouvert d'étoffes précieuses

et de tapis infiniment plus fins , règne au fond et sur les contours de la chambre. Les femmes et les enfans y sont ordinairement accroupis ou étendus , occupés des différens travaux du ménage. Les berceaux des petits enfans sont sur le plancher , parmi ces tapis et ces coussins ; le maître de la maison a toujours un de ces salons pour lui seul ; c'est là qu'il reçoit les étrangers : on le trouve ordinairement assis sur son divan , son écritoire à long manche posé à terre à côté de lui ; une feuille de papier appuyée sur son genou ou sur sa main gauche , et écrivant ou calculant tout le jour , car le commerce est l'occupation et le génie unique des habitans de Damas. Partout où nous sommes allés rendre des visites qu'on nous avait faites la veille , le propriétaire de la maison nous a reçus avec grâce et cordialité ; il nous a fait apporter les pipes , le café , les sorbets , et nous a conduits dans le salon où se tiennent les femmes. Quelque idée que j'eusse de la beauté des Syriennes , quelque image que m'ait laissée dans l'esprit la beauté des femmes de Rome et d'Athènes , la vue des femmes et des jeunes filles arméniennes de Damas a tout surpassé. Presque partout nous avons trouvé des figures que le pinceau européen n'a jamais tracées , des yeux où la lumière sereine de l'âme prend une couleur de sombre azur , et jette des rayons de velours humides que je n'avais jamais vu briller dans des yeux de femme ; des traits d'une finesse et d'une pureté si exquises que la main la plus légère et la plus suave ne pourrait les imiter, et une peau si transparente et en même temps si colorée de teintes vivantes , que les teintes les plus délicates de la feuille de rose ne peuvent en rendre la pâle fraîcheur. Les dents , le sourire, le na-

turel moelleux des formes et des mouvemens , le timbre clair , sonore , argentin de la voix , tout est en harmonie dans ces admirables apparitions ; elles causent avec grâce et une modeste retenue , mais sans embarras et comme accoutumées à l'admiration qu'elles inspirent ; elles paraissent conserver long-temps leur beauté dans ce climat qui conserve , et dans une vie d'intérieur et de loisir paisible, où les passions factices de la société n'usent ni l'âme ni le corps. Dans presque toutes les maisons où j'ai été admis , j'ai trouvé la mère aussi belle que ses filles , quoique les filles parussent avoir déjà quinze à seize ans ; elles se marient à douze ou treize ans. Les costumes de ces femmes sont les plus élégans et les plus nobles que nous ayons encore admirés en Orient : la têtienne et chargée de cheveux dont les tresses , mêlées de fleurs , font plusieurs tours sur le front , et retombent en longues nattes des deux côtés du cou et sur les épaules nues ; des festons de pièces d'or et des rangées de perles mêlées dans la chevelure ; une petite calotte d'or ciselé au sommet des cheveux ; le sein à peu près nu ; une petite veste à manches larges et ouvertes, d'une étoffe de soie brochée d'argent ou d'or ; un large pantalon blanc descendant à plis jusqu'à la cheville du pied ; le pied nu chaussé d'une pantoufle de maroquin jaune ; une longue robe de soie d'une couleur éclatante descendant des épaules, ouverte sur le sein et sur le devant du pantalon , et retenue seulement autour des hanches par une ceinture dont les bouts descendent jusqu'à terre. Je ne pouvais détacher mes yeux de ces ravissantes femmes ; nos visites et nos conversations se sont prolongées partout , et je les ai trouvées aussi aimables que belles ; les usages de l'Europe ,

les costumes et les habitudes des femmes d'Occident ont été en général le sujet des entretiens. Elles ne semblent rien envier à la vie de nos femmes ; et quand on cause avec ces charmantes créatures , quand on trouve dans leurs conversations et dans leurs manières cette grâce , ce naturel parfait , cette bienveillance , cette sérénité , cette paix de l'esprit et du cœur , qui se conservent si bien dans la vie de famille , on ne sait ce qu'elles auraient à envier à nos femmes du monde , qui savent tout , excepté ce qui rend heureux dans l'intérieur d'une famille , et qui dilapident en peu d'années , dans le mouvement tumultueux de nos sociétés , leur âme , leur beauté et leur vie. Ces femmes se voient quelquefois entre elles ; elles ne sont pas même entièrement séparées de la société des hommes ; mais cette société se borne à quelques jeunes parens ou amis de la maison , parmi lesquels , en consultant leur inclination et les rapports de famille , on leur choisit de très bonne heure un fiancé. Ce fiancé vient alors de temps en temps se mêler , comme un fils , aux plaisirs de la maison.

J'ai rencontré là un chef des Arméniens de Damas , homme très-distingué et très-instruit ; Ibrahim l'a mis à la tête de sa nation dans le conseil municipal qui gouverne la ville en ce moment. Cet homme , bien qu'il ne soit jamais sorti de Damas , a les notions les plus justes et les mieux raisonnées sur l'état politique de l'Europe , sur la France en particulier , sur le mouvement général de l'esprit humain à notre époque , sur la transformation des gouvernemens modernes , et sur l'avenir probable de la civilisation. Je n'ai pas rencontré en Europe un homme dont les vues à cet égard fussent plus exactes et

plus intelligentes ; cela est d'autant plus étonnant qu'il ne sait que le latin et le grec , et qu'il n'a jamais pu lire ces ouvrages ou ces journaux de l'Occident où ces questions sont mises à la portée de ceux mêmes qui les répètent sans les comprendre. Il n'a jamais eu non plus occasion de causer avec des hommes distingués de nos climats. Damas est un pays sans rapports avec l'Europe ; il a tout compris au moyen de cartes géographiques et de quelques grands faits historiques et politiques qui ont retenti jusque-là , et que son génie naturel et méditatif a interprétés avec une merveilleuse sagacité. J'ai été charmé de cet homme ; je suis resté une partie de la matinée à m'entretenir avec lui : il viendra ce soir et tous les jours ; il entrevoit , comme moi , ce que la providence semble préparer pour l'Orient et pour l'Occident , par l'inévitable rapprochement de ces deux parties du monde se donnant mutuellement de l'espace , du mouvement , de la vie et de la lumière. Il a une fille de quatorze ans qui est la plus belle personne que nous ayons vue ; la mère, jeune encore, est charmante aussi. Il m'a présenté son fils , enfant âgé de douze ans , dont l'éducation l'occupe beaucoup. Vous devriez , lui ai-je dit , l'envoyer en Europe , et lui faire donner une éducation comme celle que vous regrettez pour vous-même ? je la surveillerais. — Hélas ! m'a-t-il répondu , j'y pense sans cesse, j'y ai pensé souvent : mais si l'état de l'Orient ne change pas encore , quel service aurai-je rendu à mon fils en l'élevant trop , par ses connaissances , au-dessus de son temps et du pays où il doit vivre ? que fera-t-il à Damas quand il y reviendra avec les lumières , les mœurs et le goût de liberté de l'Europe ? s'il faut

être esclave , il vaut mieux n'avoir jamais été qu'esclave !

Après ces différentes visites, nous avons quitté le quartier arménien, séparé d'un autre quartier par une porte qui se ferme tous les soirs. J'ai trouvé une rue plus large et plus belle ; elle est formée par les palais des principaux agas de Damas : c'est la noblesse du pays ; les façades de ces palais sur la rue ressemblent à de longues murailles de prisons ou d'hospices , murs de boue grise ; peu ou point de fenêtres ; de temps en temps, une grande porte ouverte sur une cour , un grand nombre d'écuyers , de serviteurs , d'esclaves noirs , sont couchés à l'ombre de la porte. J'ai visité deux de ces agas , amis de M. Baudin ; l'intérieur de leur palais est admirable : une cour vaste , ornée de superbes jets-d'eau, et plantée d'arbres qui les ombragent ; des salons plus beaux et plus richement décorés encore que ceux des Arméniens. Plusieurs de ces salons ont coûté jusqu'à cent mille piastres de décoration ; l'Europe n'a rien de plus magnifique ; tout est dans le style arabe ; quelques-uns de ces palais ont huit ou dix salons de ce genre. Les agas de Damas sont en général des descendants ou des fils de pacha qui ont employé à la décoration de leurs demeures les trésors acquis par leurs pères ; c'est le népotisme de Rome , sous une autre forme ; ils sont nombreux ; ils occupent les principaux emplois de la ville sous les pachas envoyés par le Grand-Seigneur. Ils ont de vastes possessions territoriales dans les villages qui environnent Damas. Leur luxe consiste en palais , en jardins , en chevaux et en femmes ; à un signe du pacha , leurs têtes tombent , et ces fortunes , ces palais , ces jardins , ces femmes , ces chevaux , passent à quelque nouveau favori du sort. Une législa-

tion pareille invite naturellement à jouir et à se résigner : volupté et fatalisme sont les deux résultats nécessaires du despotisme oriental.

Les deux agas , chez lesquels je suis entré , m'ont reçu avec la politesse la plus exquise. Le fanatisme brutal du bas peuple de Damas ne monte pas si haut. Ils savent que je suis un voyageur européen ; ils me croient un ambassadeur secret , venant chercher des renseignemens pour les rois de l'Europe sur la querelle des Turcs et d'Ibrahim. J'ai témoigné à l'un d'eux le désir de voir ses plus beaux chevaux et d'en acheter , s'il consentait à m'en vendre. Aussitôt, il m'a fait conduire par son fils et par son écuyer dans une vaste écurie , où il nourrit trente ou quarante des plus admirables animaux du désert de Palmyre. Rien de si beau ne s'était jamais offert réuni à mes yeux : c'étaient en général des chevaux de très haute taille , de poil gris-sombre ou gris-blanc , à crinière comme de la soie noire , avec des yeux à fleur de tête , couleur marron foncé , d'une force et d'une sécheresse admirables ; des épaules larges et plates , des encolures de cygne. Aussitôt que ces chevaux m'ont vu entrer et entendu parler une langue étrangère , ils ont tourné la tête de mon côté , ils ont frémi , ils ont henni , ils ont exprimé leur étonnement et leur effroi par les regards obliques et effarés de leurs yeux , et par un plissement de leurs naseaux , qui donnaient à leurs belles têtes la physionomie la plus intelligente et la plus extraordinaire. J'avais eu déjà occasion de remarquer combien l'esprit des animaux en Syrie est plus prompt et plus développé qu'en Europe. Une assemblée de croyans , surpris dans la mosquée par un chrétien , n'aurait pas

mieux exprimé, dans ses attitudes et dans son visage. L'indignation et l'effroi, que ces chevaux ne le firent en voyant un visage étranger, en entendant parler une langue inconnue. J'en caressai quelques-uns, je les étudiai tous; je les fis sortir dans la cour; je ne savais sur lequel arrêter mon choix, tant ils étaient presque tous remarquables par leur perfection: enfin, je me décidai pour un jeune étalon blanc, de trois ans, qui me parut la perle de tous les chevaux du désert. Le prix fut débattu entre M. Baudin et l'aga, et fixé à six mille piastres que je fis payer à l'aga. Le cheval était arrivé de Palmyre, il y avait peu de temps, et l'Arabe qui l'avait vendu à l'aga avait reçu cinq mille piastres et un magnifique manteau de soie et d'or. L'animal, comme tous les chevaux arabes, portait au cou sa généalogie, suspendue dans un sachet en poil, et plusieurs amulettes pour le préserver du mauvais œil.

Parcouru les bazars de Damas. Le grand bazar a environ une demi-lieue de long. Les bazars sont de longues rues, couvertes par des charpentes très-élevées, et bordées de boutiques, d'échoppes, de magasins, de cafés; ces boutiques sont étroites et peu profondes; le négociant est assis sur ses talons devant sa boutique, la pipe à la bouche, ou le narguilé à côté de lui. Les magasins sont remplis de marchandises de toutes sortes, et surtout d'étoffes des Indes, qui affluent à Damas, par les caravanes de Badgad. Des barbiers invitent les passans à se faire couper les cheveux. Leurs échoppes sont toujours pleines de monde. Une foule, aussi nombreuse que celle des galeries du Palais-Royal, circule tout le jour dans le bazar. Mais le coup-d'œil de cette foule est infiniment plus pittoresque. Ce sont des agas, vêtus de longues pelisses

desoie cramoisie, fourrées de martre , avec des sabres et des poignards enrichis de diamans , suspendus à la ceinture. Ils sont suivis de cinq ou six courtisans , serviteurs ou esclaves, qui marchent silencieusement derrière eux, et portent leurs pipes et leur narguilé : ils vont s'asseoir, une partie du jour, sur les divans extérieurs de cafés bâtis au bord des ruisseaux qui traversent la ville ; de beaux platanes ombragent le divan : là , ils fument et causent avec leurs amis , et c'est le seul moyen de communication , excepté la mosquée , pour les habitans de Damas. Là , se préparent , presque en silence , les fréquentes révolutions qui ensanglantent cette capitale. La fermentation muette couve long-temps , puis éclate au moment inattendu. Le peuple court aux armes sous la conduite d'un parti quelconque , commandé par un des agas, et le gouvernement passe , pour quelque temps , dans les mains du vainqueur. Les vaincus sont mis à mort, ou s'enfuient dans les déserts de Balbek et de Palmyre , où les tribus indépendantes leur donnent asile. Les officiers et les soldats du pacha d'Égypte , vêtus presque à l'européenne , traînent leurs sabres sur les trottoirs du bazar ; nous en rencontrons plusieurs qui nous accostent et parlent italien. Ils sont sur leurs gardes à Damas ; le peuple les voit avec horreur ; chaque nuit l'émeute peut éclater. Schérif-Bey , un des hommes les plus capables de l'armée de Méhémet-Ali , les commande , et gouverne momentanément la ville. Il a formé un camp de dix mille hommes hors des murs , aux bords du fleuve , et tient garnison dans le château ; il habite lui-même le sérail. La nouvelle du moindre échec survenu en Syrie à Ibrahim serait le signal d'un soulèvement général , et d'une lutte acharnée

à Damas. Les trente mille chrétiens arméniens qui habitent la ville sont dans la terreur , et seraient massacrés si les Turcs avaient le dessus. Les musulmans sont irrités de l'égalité qu'Ibrahim-Pacha a établie entre eux et les chrétiens. Quelques-uns de ceux-ci abusent de ce moment de tolérance , et insultent leurs ennemis par une violation de leurs habitudes qui aigrit leur fanatisme. M. Baudin est prêt , au premier avis , à se réfugier à Zaklé.

Les Arabes du grand désert et ceux de Palmyre sont en foule dans la ville , et circulent dans le bazar : ils n'ont pour vêtement qu'une large couverture de laine blanche , dont ils se drapent à la manière des statues antiques. Leur teint est hâlé, leur barbe noire , leurs yeux sont féroces. Ils forment des groupes devant les boutiques des marchands de tabac , et devant les selliers et les armuriers. Leurs chevaux , toujours sellés et bridés , sont entravés dans les rues et sur les places. Ils méprisent les Égyptiens et les Turcs ; mais en cas de soulèvement, ils marcheraient contre les troupes d'Ibrahim. Celui-ci n'a pu les repousser que jusqu'à une journée de Damas ; il a marché lui-même avec de l'artillerie contre eux , à son passage dans cette ville. Ils sont maintenant ses ennemis. Je parlerai plus au long de ces populations inconnues du grand désert et de l'Euphrate.

Chaque genre de commerce et d'industrie a son quartier à part dans les bazars. Là, sont les armuriers, dont les boutiques sont loin d'offrir les armes magnifiques et renommées que Damas livrait jadis au commerce du Levant. Ces fabriques de sabres admirables , si elles ont jamais existé à Damas , sont complètement tombées en oubli : on n'y fabrique que des sabres d'une trempe com-

mune , et l'on ne voit chez les armuriers que de vieilles armes presque sans prix. J'y ai vainement cherché un sabre et un poignard de l'ancienne trempe. Ces sabres viennent maintenant du Korassan, province de Perse, et même là, on ne les fabrique plus. Il en existe un certain nombre qui passent de mains en mains , comme des reliques précieuses , et qui sont d'un prix inestimable. La lame de celui dont on m'a fait présent a coûté cinq mille piastres au pacha. Les Turcs et les Arabes, qui estiment ces lames plus que les diamans, sacrifieraient tout au monde pour une pareille arme ; leurs regards étincellent d'enthousiasme et de vénération quand ils voient la mienne, et ils la portent à leur front comme s'ils adoraient un si parfait instrument de mort.

Les bijoutiers n'ont aucun art et aucun goût dans l'ajustement de leurs pierres précieuses ou de leurs perles ; mais ils possèdent , en ce genre, d'immenses collections. Toute la richesse des Orientaux est mobilière, pour être enfouissable ou portative. Il y a une grande quantité de ces orfèvres. Ils étaient peu ; tout est renfermé dans de petites cassettes qu'ils ouvrent quand on leur demande un bijou.

Les selliers sont les plus nombreux et les plus ingénieux ouvriers de ces bazars : rien n'égale en Europe le goût , la grâce et la richesse des harnais de luxe qu'ils façonnent pour les chevaux des chefs arabes ou des agas du pays. Les selles sont revêtues de velours et de soie brochée d'or et de perles. Les colliers de maroquin rouge , qui tombent en frange sur le poitrail , sont ornés également de glands d'argent et d'or , et de touffes de perles. Les brides, infiniment plus élégantes que les nôtres, sont

aussi toutes de maroquin de diverses couleurs , et décorées de glands de soie et d'or. Tous ces objets sont , comparativement avec l'Europe , à très bas prix. J'ai acheté deux de ces brides les plus magnifiques pour cent vingt piastres les deux ( environ cinquante francs ).

Les marchands de comestibles sont ceux dont les magasins offrent le plus d'ordre , d'élégance , de propreté et d'attrait à l'œil. Le devant de leurs boutiques est garni d'une multitude de corbeilles remplies de légumes , de fruits secs et de graines légumineuses , dont je ne sais pas les noms , mais qui ont des formes et des couleurs vernissées admirables , et qui brillent comme de petits cailloux sortant de l'eau. Les galettes de pain , de toute épaisseur et de toute qualité , sont étalées sur le devant de la boutique. Il y en a une innombrable variété pour les différentes heures et les différens repas du jour : elles sont toutes chaudes comme des gauffres , et d'une saveur parfaite. Nulle part je n'ai vu une si grande perfection de pain qu'à Damas ; il ne coûte presque rien. Quelques restaurateurs offrent aussi à diner aux négocians ou aux promeneurs du bazar. Il n'y a chez eux ni tables ni couverts : ils vendent de petites brochettes de morceaux de mouton , gros comme une noix et rôtis au four. L'acheteur les emporte sur une des galettes dorées du pain dont j'ai parlé , et les mange sur le pouce. Les fontaines nombreuses du bazar lui offrent la seule boisson des Arabes. Un homme peut se nourrir parfaitement à Damas pour deux piastres , ou environ dix sous par jour. Le peuple n'en emploie pas la moitié à sa nourriture. On aurait une jolie maison pour deux ou trois cents piastres par an. A trois ou quatre cents francs de revenu , on serait à son aise ici ; c'est de même

partout en Syrie. En parcourant le bazar , je suis arrivé au quartier des faiseurs de caisses et de coffres : c'est la grande industrie ; car tout l'ameublement d'une famille arabe consiste en un ou deux coffres où l'on serre les hardes et les bijoux. La plupart de ces coffres sont en cèdres , et peints en rouge , avec des ornemens dessinés en clous d'or. Quelques-uns sont admirablement sculptés en relief , et couverts d'arabesques très-élégans. J'en ai acheté trois , et je les ai expédiés par la caravane de Tarabourlous. L'odeur du bois de cèdre embaume partout le bazar , et cette atmosphère , composée des mille parfums divers qui s'exhalent des boutiques de menuisiers , des magasins d'épicerie et de droguistes , des caisses d'ambre ou de gommés parfumées , des cafés , des pipes sans cesse fumantes dans le bazar , me rappellent l'impression que j'éprouvai la première fois que je traversai Florence , où les charpentes de bois de cyprès remplissent les rues d'une odeur à peu près pareille.

Schérif-Bey , gouverneur de Syrie pour Méhémet-Ali , a quitté aujourd'hui Damas. La nouvelle de la victoire de Konia remportée par Ibrahim sur le grand-visir est arrivée cette nuit. Schérif-Bey profite de l'impression de terreur qui a frappé Damas , pour aller à Alep. Il laisse le gouvernement de la ville à un général égyptien , assisté d'un conseil municipal formé des premiers négocians de toutes les différentes nations. Un camp de six mille Égyptiens et de trois mille Arabes reste aux portes de la ville. Le coup-d'œil qu'offre ce camp est extrêmement pittoresque ; des tentes de toutes formes et de toutes couleurs sont dressées à l'ombre des grands arbres fruitiers , au bord du fleuve. Les chevaux , en général admirables ,

sont attachés en longues files à des cordes tendues d'un bout du camp à l'autre. Les Arabes non disciplinés sont là dans toute la bizarre diversité de leurs races , de leurs armures , de leurs costumes : les uns semblables à des assemblées de rois ou de patriarches , les autres à des brigands du désert. Les feux de bivouac jettent leurs fumées bleues que le vent traîne sur le fleuve ou sur les jardins de Damas.

J'ai assisté au départ de Schérif-Bey. Tous les principaux agas de Damas et les officiers des corps qui y restent s'étaient réunis au sérail. Les vastes cours qu'entourent les murs délabrés du château et du sérail étaient remplies d'esclaves tenant en main les plus beaux chevaux de la ville , richement caparaçonnés ; Schérif-Bey déjeunait dans les appartemens intérieurs. Je ne suis pas entré ; je suis resté avec quelques officiers égyptiens et italiens dans la cour pavée. De là , nous voyions la foule du dehors , les agas arriver par groupes , et les esclaves noirs passer , portant sur leurs têtes d'immenses plateaux d'étain qui contenaient les différens pilaux du repas. Des chevaux de Schérif-Bey étaient là ; ce sont les plus beaux animaux que j'aie encore vus à Damas ; ils sont turcomans , d'une race infiniment plus grande et plus forte que les chevaux arabes ; ils ressemblent à de grands chevaux normands , avec les membres plus fins et plus musclés , la tête plus légère , et l'œil large , ardent , fier et doux du cheval d'Orient. Ils sont tous bais bruns et à longues crinières : véritables chevaux homériques. A midi , il s'est mis en route , accompagné d'une immense cavalcade jusqu'à deux lieues de la ville.

Au milieu du bazar de Damas . je trouve le plus beau

kan de l'Orient , le kan d'Hassad-Pacha. C'est une immense coupole dont la voûte hardie rappelle celle de Saint-Pierre de Rome ; elle est également portée sur des piliers de granit. Derrière ces piliers sont des magasins et des escaliers conduisant aux étages supérieurs où sont les chambres des négocians. Chaque négociant considérable loue une de ces chambres , et y tient ses marchandises précieuses et ses livres. Des gardiens veillent jour et nuit à la sûreté du kan ; de grandes écuries sont à côté pour les chevaux des voyageurs et des caravanes ; de belles fontaines jaillissantes rafraîchissent le kan ; c'est une espèce de bourse du commerce de Damas. La porte du kan d'Hassad-Pacha , qui donne sur le bazar , est un des morceaux d'architecture mauresque les plus riches de détails et les plus grandioses d'effet que l'on puisse voir au monde. L'architecture arabe s'y retrouve tout entière. Cependant ce kan n'est bâti que depuis quarante ans. Un peuple dont les architectes sont capables de dessiner , et les ouvriers d'exécuter un monument pareil au kan d'Hassad-Pacha n'est pas mort pour les arts. Ces kans sont bâtis en général par de riches pachas qui les laissent à leur famille ou à la ville qu'ils ont voulu enrichir. Ils rapportent de gros revenus.

Un peu plus loin , j'ai vu , d'une porte qui donne sur le bazar , la grande cour ou le parvis de la principale mosquée de Damas. Ce fut autrefois l'église consacrée à Saint Jean-Damascène. Le monument semble du temps du Saint-Sépulcre de Jérusalem : lourd, vaste et de cette architecture bysantine qui imite le grec en le dégradant , et paraît construite avec des débris. Les grandes portes de la mosquée étaient fermées de lourds rideaux ; je n'ai

pas pu voir l'intérieur. Il y a péril de mort pour un chrétien qui profanerait les mosquées en y entrant. Nous nous sommes arrêtés un moment seulement dans le parvis en feignant de nous désaltérer à la fontaine.

— *Même date.* — La caravane de Badgad est arrivée aujourd'hui. Elle était composée de trois mille chameaux. Elle campe aux portes de la ville. — Acheté des ballots de café de Moka , que l'on ne peut plus se procurer ailleurs , et des challs des Indes.

La caravane de la Mecke a été suspendue par suite de la guerre. Le pacha de Damas est chargé de la conduire. Les Wahabites l'ont dispersée plusieurs fois. Méhémet-Ali les a refoulés vers Médine. La dernière caravane , atteinte du choléra à la Mecke , épuisée de fatigue et manquant d'eau , a péri presque toute entière. Quarante mille pèlerins sont restés dans le désert. La poussière du désert qui mène à la Mecke est de la poussière d'hommes. On espère que cette année la caravane pourra partir sous les auspices de Méhémet-Ali ; mais avant peu d'années , les progrès des Wahabites interdiront à jamais le pieux pèlerinage. Les Wahabites sont la première grande réforme armée du mahométisme. Un sage des environs de la Mecke , nommé Aboul-Wahiab , a entrepris de ramener l'islamisme à sa pureté de dogme primitive ; d'extirper d'abord par la parole , puis par la force , des Arabes convertis à sa foi , les superstitions populaire dont la crédulité ou l'imposture altèrent toutes les religions , et de refaire de la religion de l'Orient un déisme pratique et rationnel. Il y avait pour cela peu à faire , car Mahomet ne s'est pas donné pour un Dieu , mais pour un homme

plein de l'esprit de Dieu , et n'a prêché qu'unité de Dieu et charité envers les hommes. Aboul-Wahiab lui-même ne s'est pas donné pour prophète , mais pour un homme éclairé par la seule raison. La raison cette fois a fanatisé les Arabes comme ont fait le mensonge et la superstition. Ils se sont armés en son nom , ils ont conquis la Mecke et Médine , ils ont dépouillé le culte de vénération rendu au prophète de toute l'adoration qu'on y avait substituée . et cent mille missionnaires armés ont menacé de changer la face de l'Orient. Méhémet-Ali a opposé une barrière momentanée à leurs invasions ; mais le wahabisme subsiste et se propage dans les trois Arabies , et à la première occasion, ces peuples purificateurs de l'islamisme se répandront jusqu'à Jérusalem , jusqu'à Damas , jusqu'en Égypte. Ainsi , les idées humaines périssent par les armes mêmes qui les ont propagées. Rien n'est impénétrable au jour progressif de la raison , cette révélation graduelle et incessante de l'humanité. Mahomet est parti des mêmes déserts que les Wahabites pour renverser les idoles et établir le culte , sans sacrifices , du dieu unique et immatériel. Aboul-Wahiab vient à son tour , et , brisant les crédulités populaires , rappelle le mahométisme à la raison pure. Chaque siècle lève un coin du voile qui cache la grande image du dieu des dieux, et le découvre, derrière tous ses symboles qui s'évanouissent, seul , éternel , évident dans la nature , et rendant ses oracles dans la conscience.

— *Damas.* — 3 avril. — Passé la journée à parcourir la ville et les bazars. — Souvenirs de Saint-Paul présents aux chrétiens de Damas. Ruines de la maison d'où il

s'échappa la nuit dans un panier suspendu. — Damas fut une des premières terres où il sema la parole qui changea le monde. Cette parole y fructifia rapidement. L'Orient est la terre des cultes, des prodiges, des superstitions même. La grande idée qui y travaille les imaginations en tout temps, c'est l'idée religieuse. Tout ce peuple, mœurs et lois, est fondé sur des religions. L'Occident n'a jamais été de même. Pourquoi ? Race moins noble, enfans de barbares qui se sentent encore de leur origine. Les choses ne sont pas à leur place en Occident. La première des idées humaines n'y vient qu'après les autres. Pays d'or et de fer, de mouvement et de bruit. L'Orient, pays de méditation profonde, d'intuition et d'adoration ! Mais l'Occident marche à pas de géans, et quand la religion et la raison, que le moyen-âge a séparées dans les ténèbres, s'y seront embrassées dans la vérité, dans la lumière et dans l'amour, l'esprit religieux, le souffle divin y redeviendra l'âme du monde et enfantera ses prodiges de vertu, de civilisation et de génie. — Ainsi soit-il ! —

— 4 avril. — *Damas*. — Il y a trente mille chrétiens à Damas et quarante mille à Bagdad. Les chrétiens de Damas sont Arméniens ou Grecs. Quelques prêtres catholiques desservent ceux de leur communion. Les habitans de Damas souffrent les moines catholiques. Ils ont l'habitude de leur costume et les considèrent comme des Orientaux. J'ai vu plusieurs fois, ces jours-ci, deux prêtres lazarisites français qui ont un petit couvent enfoui dans le pauvre quartier des Arméniens. L'un d'eux, le père Poussous, vient passer les soirées avec nous. C'est un homme excellent, pieux, instruit et aimable. Il m'a

mené dans son couvent , où il instruit de pauvres enfans arabes chrétiens. Le seul amour du bien à faire le retient dans ce désert d'hommes où il a sans cesse à craindre pour sa sûreté. Il est néanmoins gai , serein , résigné. De temps en temps , il reçoit , par les caravanes de Syrie , des nouvelles et des secours de ses supérieurs de France , et quelques journaux catholiques. Il m'en a prêté, et rien ne me semble plus étrange que de lire ces tracasseries pieuses ou politiques du quartier de Saint-Sulpice , aux bords du désert de Bagdad , derrière le Liban et l'Anti-Liban , près Balbek , au centre d'une immense fourmilière d'autres hommes occupés de tout autres idées , et où le bruit que nous faisons et les noms de nos grands hommes de l'année n'ont jamais retenti. Vanité des vanités , excepté de servir Dieu et les hommes pour Dieu ! Jamais on n'est plus pénétré de cette vérité qu'en voyageant et qu'en voyant combien est peu de chose le mouvement qu'une mer arrête ! le bruit qu'une montagne intercepte ! la renommée qu'une langue étrangère ne peut même prononcer ! Notre immortalité est ailleurs que dans cette fausse et courte immortalité de nos noms ici-bas !

Nous avons dîné aujourd'hui avec un vieillard chrétien de Damas , âgé de plus de quatre-vingt-dix ans , et jouissant de la plénitude de ses facultés physiques et morales. Excellent et admirable vieillard , portant dans ses traits cette sérénité de la bienveillance et de la vertu que donne le sentiment d'une vie pure et pieuse approchant de son terme ! Il nous comble de services de tous genres. Il est sans cesse en course pour nous comme un jeune homme. Le père Poussous , son compagnon , deux négocians de Bagdad et un grand seigneur persan qui va à la Mecke ,

complétaient la réunion paisible du soir , sur les divans de M. Baudin , au milieu des vapeurs du tabac et du tom-bac , qui obscurcissaient et parfumaient l'air ! A l'aide de M. Baudin et de M. Mazoyer , mon drogman, on causait avec assez de facilité. La cordialité et la simplicité la plus parfaite régnaient dans cette soirée d'hommes des quatre extrémités du monde. Les mœurs de l'Inde , de la Perse, les événemens récents de Bagdad , la révolte du pacha contre la Porte, étaient les sujets de nos entretiens. L'ha-bitant de Bagdad avait été obligé de s'enfuir à travers le désert de quarante jours, sur ses dromadaires , avec ses trésors et deux jeunes Francs. Il attendait impatiemment des nouvelles de son frère dont il craignait d'apprendre la mort. On lui apporta une lettre de son frère , pendant qu'il en causait avec nous. Il était sauvé et arrivait avec l'arrière-garde de la caravane qu'on attendait encore. Il versait des larmes de joie. Nous pleurions nous-mêmes , et à cause de lui et à cause des tristes retours que nous faisons sur nos propres malheurs. Ces larmes , versées ensemble par des yeux qui ne devaient jamais se rencon-trer au foyer commun d'un ami , au milieu d'une ville où nous ne faisons tous que passer, ces larmes unissaient nos cœurs ! et nous aimions comme des amis ces hommes dont les noms mêmes ne sont pas restés dans nos mémoires !

— 5 avril 1853. — Orage terrible pendant la nuit. Le pa-villon élevé et percé de fenêtres nombreuses sans vitres, où nous couchions, tremblait comme un vaisseau sous la ra-fale. La pluie a fondu en peu d'instans le toit de boue qui recouvre la terrasse du pavillon , et a inondé le plancher. Heureusement nos matelas étaient sur des planches élevées

par des caisses de Damas, les couvertures nous ont garantis ; mais le matin nos habits flottaient dans la chambre. Des orages pareils sont fréquens à Damas , et entraînent souvent les maisons dont les fondations ne sont pas en marbre. Le climat est froid et humide pendant les mois d'hiver. Des neiges abondantes tombent des montagnes. Cet hiver la moitié des bazars a été enfoncée par le poids des neiges, et les routes interceptées pendant deux mois. Les chaleurs de l'été sont, dit-on, insupportables. Jusqu'ici nous ne nous en apercevons pas. Nous allumons presque tous les soirs des brasiers , appelés *mangales* dans le pays.

J'achète un second étalon arabe d'un Bédouin que je rencontre à la porte de la ville. Je fais suivre le cavalier pour entrer en marché avec lui d'une manière convenable et naturelle. L'animal , de plus petite taille que celui que j'ai acheté de l'aga , est plus fort et d'un poil plus rare , fleur de pêcher. Il est d'une race dont le nom signifie : *roi du jarret*. On me le cède pour quatre mille piastres. Je le monte pour l'essayer. Il est moins doux que les autres chevaux arabes. Il a un caractère sauvage et indompté , mais paraît infatigable. Je ferai conduire *Tedmor*, ( c'est le nom arabe de Palmyre que j'ai donné au cheval de l'aga ), par un de mes saïs à pied. Je monterai *Scham* pendant la route. *Scham* est le nom arabe de Damas.

Un chef de tribu de la route de Palmyre , mandé par M. Baudin , est arrivé ici ; il se charge de me conduire à Palmyre et de me ramener sain et sauf , mais à condition que je serai seul et vêtu en Bédouin du désert ; il laissera son fils en ôtage à Damas jusqu'à mon retour. Nous déli-

bérons; je désirais vivement voir les ruines de Tedmor; cependant comme elles sont moins étonnantes que celles de Balbek, qu'il faut au moins dix jours pour aller et revenir, et que ma femme ne peut m'accompagner; comme le moment de rejoindre les bords de la mer, où notre vaisseau doit nous attendre, est arrivé, je renonce à regret à cette course dans le désert, et nous nous préparons à repartir le surlendemain. —

— 6 *avril* 1833. — Parti de Damas à huit heures du matin; traversé la ville et les bazars encombrés par la foule; entendu quelques murmures et quelques apostrophes injurieuses; on nous prend pour des renforts d'Ibrahim. Sortis de la ville par une autre porte que celle par laquelle nous sommes arrivés: longé des jardins délicieux par une route au bord d'un torrent, ombragée d'arbres superbes; gravi la montagne où nous avons eu une si belle apparition de Damas; halte pour la contempler encore, et en emporter l'éternelle image; je comprends que les traditions arabes placent à Damas le site du paradis perdu: aucun lieu de la terre ne rappelle mieux l'Éden. La vaste et féconde plaine, les sept rameaux du fleuve bleu qui l'arrosent, l'encadrement majestueux des montagnes, les lacs éblouissans qui réfléchissent le ciel sur la terre, la situation géographique entre les deux mers, la perfection du climat, tout indique au moins que Damas a été une des premières villes bâties par les enfans des hommes, une des haltes naturelles de l'humanité errante dans les premiers temps; c'est une de ces villes écrites par le doigt de Dieu sur la terre, une capitale prédestinée comme Constantinople. Ce sont les deux









l'autre côté, ressemble à un lac immense du milieu duquel surgissent quelques îles noirâtres, des cimes d'arbres submergés, et de vastes ruines antiques sur une colline à trois lieues de nous. Comment se lancer sans guides, au hasard, dans cette plaine inondée? Il le faut cependant, sous peine de ne plus passer demain, car la pluie continue, et les torrens versent de toutes parts leurs eaux dans le désert. Nous marchons pendant deux heures sur des parties plus élevées de la plaine, qui nous approchent de la colline où les grandes ruines du temple nous apparaissent. Nous laissons à notre gauche ces débris inconnus de quelque ville, sans nom aujourd'hui, contemporaine de Balbek. Des tronçons de colonnes gigantesques ont roulé sur les flancs de la colline, et sont couchés dans la boue à nos pieds. Le jour baissé, la pluie augmente, et nous n'avons pas le temps de monter au temple. Cette colline passée, nous ne marchons plus que dans l'eau jusqu'aux genoux de nos chevaux. A chaque instant un de nos mulets glisse, et roule avec nos bagages dans des fossés d'où nos moukres les retirent avec peine. Nous faisons marcher un Arabe à vingt pas en avant de la caravane, pour sonder le terrain; mais, arrivés au milieu de la plaine, à l'endroit où le ruisseau de Balbek a creusé son lit, le sol nous manque, et il faut traverser à la nage un intervalle de trente à quarante pieds. Mes Arabes, se jetant dans l'eau, et soutenant la tête des chevaux, parviennent à passer ma femme et une femme-de-chambre anglaise qui l'accompagne : nous passons nous-mêmes à la nage, et nous touchons tous la rive opposée. La nuit est presque complète : nous nous hâtons de traverser le reste de la vallée, pendant que nous

avons assez de crépuscule pour nous guider. Nous passons auprès d'une ou deux masures , habitées par une tribu féroce d'Arabes de Balbek. S'ils nous attaquaient dans ce moment, nous serions à leur merci : toutes nos armes sont hors d'état de faire feu. Les Arabes nous regardent du haut de leurs terrasses, et ne descendent pas dans le marais. Enfin , au moment où la nuit tombe sur nous, la plaine commence à se relever, et nous sommes à sec sur les bords qui touchent au Liban. Nous nous dirigeons sur la lumière lointaine qui scintille à trois lieues de nous, dans une gorge de montagnes; ce doit être la ville de Zarklé. Accablés de lassitude, transis de froid et mouillés jusqu'aux os, nous atteignons enfin les premières collines qui portent la ville. Là, en nous appelant et en nous comptant, nous nous apercevons qu'un de nos amis, M. de Capmas, nous manque. On s'arrête, on appelle, on tire quelques coups de fusils ; rien ne répond. Nous détachons deux cavaliers pour aller à sa recherche, et nous entrons dans Zarklé. Il nous faut une heure pour remonter un fleuve qui traverse la ville, et pour trouver un pont unique, qui va d'un quartier à l'autre. Nos chevaux épuisés peuvent à peine se tenir sur le pavé glissant de ce pont à pic et sans parapet. Enfin, la maison de l'évêque grec nous reçoit. On allume des feux de broussailles dans les huttes qui entourent la cour. L'évêque nous prête quelques nattes et quelques tapis. Nous nous séchons. Les deux Arabes, envoyés à la recherche de notre ami , reviennent avec lui. On l'apporte presque évanoui , à côté du foyer ; il revient à lui. Nous trouvons au fond de nos caisses , inondées d'eau , une bouteille de rhum ; l'évêque nous procure du sucre ; nous ranimons avec

quelques verres de punch, notre compagnon mourant, pendant que nos Arabes nous préparent le pilau. Le pauvre évêque n'a absolument que l'abri à nous offrir : encore la curiosité des femmes et des enfans de Zarklé est telle, qu'à chaque instant ils encombrent la cour, et enfoncent les portes de nos chambres pour voir les deux femmes franques. Je suis obligé de mettre deux Arabes armés à la porte de la cour pour en interdire l'entrée.

Le lendemain, repos à Zarklé pour sécher nos habits et renouveler nos provisions de route gâtées par l'inondation de la veille. Zarklé est une ville toute chrétienne, fondée depuis peu d'années dans une gorge, sur les dernières racines du Liban : elle doit son rapide et prodigieux accroissement aux familles persécutées des chrétiens arméniens et grecs de Damas et de Homs. Elle compte environ huit à dix mille habitans, fait un grand commerce de soie, et s'augmente tous les jours. Protégée par l'émir Beschir, souverain du Liban, elle n'est plus inquiétée par les excursions des tribus de Balbek et de l'Anti-Liban. Les habitans industrieux, agricoles et actifs, cultivent admirablement les collines qui descendent de la ville dans la plaine, et se hasardent même à cultiver les parties du désert les plus rapprochées. L'aspect de la ville est très-extraordinaire : c'est une réunion confuse de maisons noires, bâties en terre, sans symétrie et sans régularité, sur deux pentes rapides de deux coteaux séparés par un fleuve. La gorge d'où le fleuve descend avant de couler dans la ville et dans la plaine, est un large et profond encaissement de rochers perpendiculaires qui s'écartent pour laisser passer le torrent : il roule de plateaux en plateaux et forme trois ou quatre

cascades en larges nappes, qui occupent toute la largeur de ces plateaux, gradins successifs. L'écume du torrent couvre entièrement les rochers, et les bruits de ses chutes remplissent les rues de Zarklé d'un murmure sourd et continu. Quelques maisons assez élégantes brillent entre la verdure des peupliers et des hautes vignes, au-dessus des chutes du fleuve. Là est la maison de refuge de notre ami, M. Baudin ; une autre est un couvent de moines maronites. Le fleuve, après avoir traversé les maisons de la ville, qui sont groupées et suspendues de la manière la plus bizarre, sur ses hautes rives, et pendantes sur son lit va arroser des terres et des prairies étroites. où l'industrie des habitans distribue ses eaux en mille ruisseaux. Des rideaux de hauts peupliers de Perse s'étendent à perte de vue sur son cours, et dirigent l'œil, comme par une avenue verdoyante, jusque sur le désert de Balbek, et sur les cimes neigeuses de l'Anti-Liban. Presque tous les habitans sont des Grecs syriaques ou des Grecs de Damas. Les maisons ressemblent à de misérables huttes de paysans de Savoie ou de Bresse ; mais dans chaque maison on voit une boutique, un atelier, où des selliers, des armuriers, des horlogers même, travaillent, avec des instrumens grossiers, à des ouvrages de leur état. Le peuple nous a paru bon et hospitalier. L'aspect d'étrangers comme nous, bien loin de les effrayer ou de les émouvoir, semblait leur être agréable. Ils nous ont offert tous les petits services que notre situation comportait, et paraissaient fiers de la prospérité croissante de leur ville. Zarklé semble le premier appendice d'une grande ville de commerce, destinée à faire face à Damas pour le commerce de la race chrétienne avec la

race mahométane. Si la mort de l'émir Beschir ne détruit pas l'unité de domination qui fait la force du Liban , Zarklé, d'ici à vingt ans, sera la première ville de Syrie. Toutes dépérissent, elle seule s'accroît ; toutes dorment, elle seule travaille. Le génie grec porte partout le principe d'activité qui est dans le sang de cette race européenne. Mais l'activité du Grec asiatique est utile et féconde ; celle du Grec de la Morée et des îles n'est qu'une stérile agitation. L'air d'Asie adoucit le sang des Grecs : là, c'est un peuple admirablement doux ; mais ailleurs, il est fort souvent barbare. Il en est de même pour la beauté physique de la race. Les femmes grecques de l'Asie sont le chef-d'œuvre de la création , l'idéal de la grâce et de la volupté des yeux. Les femmes grecques de la Morée ont des formes pures , mais dures , et des yeux dont le feu , âpre et sombre, n'est pas assez tempéré par la douce molesse de l'âme et la sensibilité du cœur : les yeux des unes sont un charbon ardent ; les yeux des femmes de l'Asie sont une flamme voilée de vapeurs humides.

— *Même date.* — Le pauvre évêque grec de Zarklé est d'une famille d'Alep , où il a passé sa vie dans l'élégance et la mollesse des mœurs de cette ville, l'Athènes de l'Asie : il se trouve comme exilé dans cette ville, sans société et sans ressources morales. Ses manières ont conservé la dignité des manières exquises des Aleppins ; mais dans l'extrême dénûment où il est, il ne peut nous offrir que son humble gîte. Nous parlons italien avec lui. Je lui fais en partant une aumône de cinq cents piastres pour ses pauvres ou pour lui-même ; car il semblait dans un

état voisin de la misère. Quelques livres arabes et grecs, jetés confusément dans sa chambre, et un vieux coffre, contenant ses magnifiques pelisses et ses vêtemens épiscopaux, étaient toute sa richesse. Je pris des guides à Zarklé pour franchir le Liban par des sentiers inconnus. La route ordinaire était interceptée par la prodigieuse quantité de neige tombée pendant cet hiver. Nous montâmes d'abord par des pentes assez douces, à travers des collines cultivées en vignes et en mûriers. Bientôt nous arrivâmes à la région des rochers et des torrens sans lits ; nous en passâmes une trentaine au moins dans l'espace de six heures. Ils courent sur des pentes si rapides qu'ils n'ont pas le temps de se creuser un lit : c'est un rideau d'écume qui glisse sur le roc nu, et qui passe avec la rapidité des ailes de l'oiseau.

Le ciel se couvrait de nuages pâles qui interceptaient déjà la lumière, quoique le jour fût peu avancé ; nous étions complètement noyés dans ces vagues roulantes de nuages, et souvent nous n'apercevions pas la tête de la caravane enfoncée dans ces avenues ténébreuses. La neige aussi commençait à tomber à larges flocons et couvrait la trace des sentiers que cherchaient vainement nos guides ; nous soutenions avec peine nos chevaux fatigués, et dont les fers glissaient sur les rebords escarpés que nous étions obligés de suivre. Le magnifique horizon inférieur de la vallée de Balbek et des cimes de l'Anti-Liban, avec les grandes ruines des temples de Békà, frappés de la lumière, ne nous apparaissaient que par momens, à travers des échappées de nuages fendus ; il semblait que nous naviguions dans le ciel et que le piédestal d'où nous voyions la terre ne lui appartenait plus. Cependant les

vents sonores qui dormaient dans les profondes et hautes gorges des montagnes commençaient à rendre des sons lugubres et souterrains, semblables au mugissement d'une forte mer après la tempête ; ils passaient comme des foudres , tantôt sur nos têtes , tantôt dans des régions inférieures , sous nos pieds , roulant , comme des feuilles mortes, des masses de neige et des volées de pierres, et même d'assez gros blocs de roche , de même que si la bouche d'un canon les avait lancés ; deux de nos chevaux en furent atteints et roulèrent avec nos bagages dans le précipice. Aucun de nous ne fut frappé ; mes jeunes étalons arabes qu'on menait en main semblaient pétrifiés de terreur ; ils s'arrêtaient court, levaient les naseaux et jetaient, non pas des hennissemens, mais des cris gutturaux semblables à des râlemens humains ; nous marchions serrés pour nous surveiller et nous assister en cas d'accident. La nuit devenait de plus en plus noire , et la neige qui battait nos yeux, nous enlevait le peu de lumière qui pouvait nous guider encore. Les tourbillons de vents remplissaient toute la gorge où nous étions de neige tournoyante qui s'élevait en colonnes jusqu'au ciel, et retombait en nappes immenses comme l'écume des grandes vagues sur les écueils ; il y avait des momens où il était impossible de respirer ; nos guides s'arrêtaient à chaque instant, hésitaient et tiraient des coups de fusils pour nous diriger ; mais le vent furieux ne laissait rien retentir, et la détonation de nos armes ressemblait au léger claquement d'un fouet. Cependant, à mesure que nous nous enfoncions davantage dans cette haute gorge des dernières croupes du Liban, nous entendions avec effroi un mugissement grave, continu, sourd, qui croissait de momens en

momens, et formait comme la basse de ce concert horrible des élémens déchainés; nous ne savions à quoi l'attribuer; il semblait qu'une partie de la montagne s'écroulait et roulait en torrens de rochers. Les nuages épais et rasant le sol nous cachaient tout; nous ne savions où nous étions, lorsque nous vîmes passer tout à coup à côté de nous des chevaux sans cavaliers et des mulets sans charge, avec plusieurs chameaux qui s'enfuyaient sur les flancs de neige de la montagne. Bientôt des Arabes poussant des cris les suivirent; ils nous avertirent de nous arrêter, nous montrant de la main, à quarante ou cinquante pas au-dessous de nous, uneasure adossée à un bloc de rocher, que les nuages nous avaient caché jusque-là; une colonne de fumée et la lueur d'un foyer sortaient de la porte de cette cabane dont le toit, en énormes branches de cèdre, venait d'être à moitié emporté par l'ouragan, et pendait sur le mur; c'était le seul asile qu'il y eût pour nous sur cette partie du Liban, le kan de Murat-Bey; un pauvre Arabe l'habite pendant l'été pour offrir de l'orge et un abri aux caravanes de Damas qui vont par cette route en Syrie. Nous y descendîmes avec peine par des degrés de roche cachés sous un pied de neige; le torrent qui coule à cent pas au-dessous du kan, et qu'il faut traverser pour gravir la dernière région des montagnes, était devenu tout à coup un fleuve immense qui roulait avec ses eaux des blocs de pierres et des débris de la tempête. Surpris sur ses bords par les tourbillons de vent, et à demi ensevelis sous la neige, les Arabes que nous avions rencontrés avaient jeté les fardeaux de leurs chameaux et de leurs mulets, et les avaient laissés sur la place pour se sauver au kan de Murat. Nous le trouvâmes

rempli de ces hommes et de leurs montures ; aucune place pour nous ni pour nos chevaux. Cependant , à l'abri du bloc de rocher plus grand qu'une maison , le vent se faisait moins sentir, et les nuées de neige, emportées de la cime du Liban, qui passaient sur nos têtes pour aller s'abattre dans la plaine, commençaient à devenir moins épaisses et nous laissaient, par intervalle, apercevoir un coin du ciel où brillaient déjà des étoiles. Le vent tomba bientôt tout à fait ; nous descendîmes de cheval ; nous cherchâmes à nous faire un abri pour passer non-seulement la nuit, mais plusieurs jours peut-être, si le torrent que nous entendions , sans le voir , continuait à fermer le passage. Sous les murs du kan écroulé, à l'abri d'une partie des branches de cèdre qui formaient tout à l'heure le toit, il y avait un espace de dix pieds carrés, encombré de neige et de boue ; nous balayâmes la neige ; il restait un pied de fange molle où nous ne pouvions poser nos tapis ; nous arrachâmes du toit quelques branches d'arbre que nous étendîmes comme une claie sur le sol délayé ; ces bûches empêchaient nos nattes de tremper dans l'eau ; nos matelas, nos tapis , nos manteaux, formaient un second plancher ; nous allumâmes un feu dans un coin de cet abri , et nous passâmes ainsi la longue nuit du 7 au 8 avril 1855. De temps en temps, l'ouragan assoupi se réveillait ; il semblait que la montagne s'écroulait sur elle-même ; l'énorme rocher auquel était adossé le kan tremblait comme un tronc d'arbre secoué par la rafale , et les mugissemens du torrent remplissaient la mer et le ciel de hurlemens lamentables. Nous finîmes cependant par nous endormir , et nous nous réveillâmes tard, aux rayons éclatans d'un soleil serein sur la neige.

Les Arabes, nos compagnons, étaient partis ; ils avaient heureusement tenté de traverser le torrent ; nous les aperçûmes de loin , gravissant les collines où nous devions les suivre ; nous partîmes aussi ; nous marchâmes quatre heures dans une vallée supérieure où nous ne voyions , comme au sommet du Mont-Blanc, que la neige sous nos pas, et le ciel sur nos têtes. L'éblouissement des yeux, le silence morne , le péril de chaque pas sur ces déserts de neige récente, sans aucun sentier tracé, font , du passage de ces hauts piliers de la terre , épine dorsale d'un continent, un moment solennel et religieux. On observe involontairement chaque point de l'horizon et du ciel , chaque phénomène de la nature ; j'en vis un qui me frappa comme une belle image et que je n'avais encore jamais observé. Tout à fait au sommet du Liban, sur les flancs d'un mamelon abrité à demi du soleil du matin, j'e vis un magnifique arc-en-ciel , non pas élançé en pont aérien et unissant le ciel à la cime de la montagne, mais couché sur la neige et roulé en cercles concentriques comme un serpent aux couleurs éclatantes ; c'était comme le nid de l'arc-en-ciel surpris à la cime la plus inaccessible du Liban. A mesure que le soleil montait et rasait de ses rayons blancs le mamelon , les cercles de l'arc-en-ciel , aux mille couleurs ondoyantes, semblaient remuer et se soulever ; l'extrémité de ces volutes lumineuse s'élevait en effet de la terre, montait vers le ciel de quelques toises comme si elle eût essayé de s'élancer vers le soleil , et fondait en vapeurs blanchâtres et en perles liquides qui retombaient autour de nous. Nous nous assîmes au-delà de la région des neiges pour sécher au soleil nos souliers mouillés ; nous commençons à apercevoir les profondes

et noires vallées des Maronites ; en deux heures, nous fûmes descendus au village de Hamana. assis au sommet de la magnifique vallée de ce nom . et où nous avions déjà couché en allant à Damas. Le scheik nous fit donner trois maisons du village. Le soleil du soir brillait sous les larges feuilles du mûrier et du figuier ; des hommes rentraient avec leurs charrues de labourage ; des femmes , des enfants circulaient dans les chemins entre les maisons , et nous saluaient avec un sourire d'hospitalité ; les bestiaux revenaient des champs avec leurs clochettes ; les pigeons et les poules couvraient les toits des terrasses , et les cloches de deux églises maronites tintaient lentement à travers les cimes de cyprès . pour annoncer les cérémonies pieuses du lendemain qui était un dimanche ; c'était l'aspect . le bruit et la paix d'un beau village de France ou d'Italie . que nous retrouvions tout à coup au sortir des précipices du Liban. des déserts de Balbek, des rues inhospitalières de Damas : jamais transition ne fut peut-être si rapide . si douce ; nous résolûmes de passer le dimanche parmi ce beau et excellent peuple , et de nous reposer un jour de nos longues fatigues.

Journée passée à Hamana ; le scheik et le marché du village nous fournissent des provisions abondantes ; les femmes d'Hamana viennent nous visiter tout le jour ; elles sont infiniment moins belles que les Syriennes des bords de la mer ; c'est la race maronite pure ; elles ont toute l'apparence de la force et de la santé . mais les traits trop prononcés . l'œil un peu dur . le teint trop coloré ; leur costume est un pantalon blanc et par-dessus une longue robe de drap bleu . ouverte sur le devant et laissant le sein nu ; des colliers de piastres innombrables

pendent autour du cou , sur la gorge et derrière les épaules. Les femmes mariées complètent ce costume par une corne d'argent d'environ un pied, et quelquefois un pied et demi de longueur , qu'elles fixent sur leurs cheveux tressés, et qui s'élève au-dessus du front un peu obliquement. Cette corne, sculptée et ciselée, est recouverte par l'extrémité d'un voile de mousseline qu'elles y suspendent et dont elles se couvrent quelquefois le visage; elles ne quittent jamais cette corne, même pour dormir. Ce bizarre usage, dont on ne peut chercher l'origine que dans les aberrations de l'esprit humain , les défigure et alourdit tous les mouvements de la tête et du cou.

— 9 avril. — Partis de Hamana par une matinée voilée de brouillards, à cinq heures du matin. Marché deux heures sur les pentes escarpées et nues des hautes arêtes du Liban descendant vers les plaines de Syrie. Sa vallée que nous laissons à droite, se creuse et s'élargit de plus en plus sous nos pieds. Elle peut avoir là environ deux lieues de largeur et une lieue au moins de profondeur. Les vagues transparentes des vapeurs du matin se promènent mollement comme des lames de mer sur son horizon, et ne laissent passer au-dessus d'elles que les hautes cimes de mamelons, les têtes de cyprès, et quelques tours de villages et de monastères maronites; mais bientôt la brise de mer qui se lève et monte insensiblement avec le soleil, déroule lentement toutes ces vagues de vapeurs, et les replie en voiles blancs qui vont se coller et se confondre aux cimes de neige, sur lesquelles elles forment de légères taches grises. La vallée apparaît toute entière. Pourquoi l'œil n'a-t-il pas un langage qui peigne

d'un seul mot comme il voit d'un seul regard ! Je voudrais garder éternellement dans ma mémoire les scènes et les impressions incomparables de la vallée de Hamana. Je suis au-dessus d'un des mille torrents qui sillonnent ses flancs de leur écume bondissante, et vont, à travers les blocs de rochers, les prairies suspendues, les troncs de cyprès, les rameaux des peupliers, les vignes sauvages et les noirs caroubiers, glisser jusqu'au fond de la vallée et se joindre au fleuve central qui la suit dans toute sa longueur. La vallée est si profonde que je n'en vois pas le fond ; j'entends seulement monter par intervalle les mille bruissements de ses eaux et de ses feuillages, les mugissements de ses troupeaux, les volées lointaines et argentines des cloches de ses monastères. L'ombre du matin est encore au fond du lit de la gorge où bondit le torrent principal. Çà et là, autour de quelques mamelons, j'aperçois la blanche ligne d'écume qu'il trace dans cette ombre noirâtre. Du même côté de la vallée où nous sommes, je vois monter, à un quart de lieue de distance les uns des autres, trois ou quatre larges plateaux semblables à des piédestaux naturels ; leurs flancs paraissent à pic et sont de granit grisâtre. Ces plateaux, d'une demi-lieue de tour, sont entièrement couverts de forêts de cèdres, de sapins et de pins parasols à larges têtes ; on distingue les grands troncs élancés de ces arbres entre lesquels circule et joue la lumière du matin. Leurs feuillages noirs et immobiles sont interrompus de temps en temps par les légères colonnes de la fumée bleue des cabanes des laboureurs maronites et par les petites ogives de pierre où est suspendue la cloche des villages. Deux vastes monastères, dont les murs brillent comme du bronze





ques autres vallées du Liban effacent tous ces souvenirs. L'énormité des masses de rochers, les chutes multipliées des eaux, la pureté et la profondeur du ciel, l'horizon des vastes mers qui les termine partout, le pittoresque des lignes de villages et des couvents maronites suspendus comme des nids d'hommes, à des hauteurs que le regard craint d'aborder, enfin la nouveauté, l'étrangeté, la couleur tantôt noire, tantôt pâle de la végétation, la majesté des cimes des grands arbres, dont quelques troncs ressemblent à des colonnes de granit ; tout cela dessine, colore, solennise le paysage, et transporte l'âme d'émotions plus profondes et plus religieuses que les Alpes mêmes. — Tout paysage où la mer n'entre pas pour élément n'est pas complet. Ici la mer, le désert, le ciel sont le cadre majestueux du tableau, et l'œil ravi se reporte sans cesse du fond des forêts séculaires, du bord des sources ombragées, du sommet des pics aériens, des scènes paisibles de la vie rurale ou cénobitique, sur l'espace bleu sillonné par les navires, sur les cimes de neige noyées dans le ciel auprès des étoiles, ou sur les vagues jaunes et dorées du désert où les caravanes de chameaux décrivent au loin leurs lignes serpentes. C'est de ce contraste incessant que naissent le choc des pensées, et les impressions solennelles qui font du Liban, des montagnes de prière, de poésie, et de ravissements !

— *Même date.* — A midi, campé sous nos tentes à mi-hauteur du Liban pour laisser passer l'ardeur du jour. On m'amène un courrier arabe qui allait me chercher à Damas. Il me remet un paquet de lettres arrivées d'Eu-

rope qui m'annoncent ma nomination à la chambre des députés. Affliction nouvelle ajoutée à tant d'autres. Malheureusement j'ai désiré cette mission à une autre époque, et sollicité moi-même une confiance que je ne puis, sans ingratitude, décliner aujourd'hui. J'irai ; mais combien je désirerais maintenant que ce calice passât loin de moi ! Je n'ai plus d'avenir personnel dans ce drame du monde politique et social dont la scène principale est parmi nous. Je n'ai aucune de ces passions de gloire, d'ambition et de fortune qui sont la force impulsive des hommes politiques. Le seul intérêt que je porterai à ces délibérations passionnées, sera l'intérêt de la patrie et de l'humanité. La patrie et l'humanité sont des êtres abstraits pour des hommes qui veulent posséder l'heure présente et faire triompher, à tout prix, des intérêts de famille, de caste ou de parti. Qu'est-ce que la voix calme et impartiale de la philosophie dans le tumulte des faits qui se mêlent et se combattent ? Qui est-ce qui voit l'avenir et son horizon sans bornes, derrière la poussière de la lutte actuelle ? N'importe ; l'homme ne choisit ni son chemin, ni son œuvre ; Dieu lui donne sa tâche par les circonstances et par ses convictions. Il faut l'accomplir ! Mais je ne prévois pour moi qu'un martyr moral dans la douloureuse tâche qu'il m'impose aujourd'hui. J'étais né pour l'action. La poésie n'a été en moi que de l'action refoulée ; j'ai senti, j'ai exprimé des idées et des sentiments, dans l'impuissance d'agir. Mais aujourd'hui l'action ne me sollicite plus. J'ai trop creusé les choses humaines pour n'en pas comprendre le sens ! J'ai trop perdu, de tous les êtres auxquels ma vie active pouvait répondre, pour n'être pas dégoûté de toute personnalité dans l'ac-

tion. Une vie de contemplation, de philosophie, de poésie et de solitude serait la seule couche où mon cœur pourrait se reposer , avant de se briser tout-à-fait.

## Retour à Bagruth ,

ET DÉPART

POUR LES CÈDRES DE SALOMON.

— 10 *avril* 1855. — Arrivés hier ici. Passé deux heures au couvent franciscain , près du tombeau où j'ai enseveli tout mon avenir. Le brick l'*Alceste* , qui doit rapporter ces restes chéris en France , n'est pas encore en vue. J'ai affrété aujourd'hui un autre brick pour nous rapporter nous-mêmes. Nous naviguerons de conserve ; mais la mère au moins ne se trouvera pas dans la chambre où sera le corps de son enfant ! Pendant qu'on prépare les emménagements nécessaires pour le transport d'un si grand nombre de passagers dans le brick du capitaine Coulonne , nous irons visiter le Kersrouan , Tripoli de Syrie , Latakîé , Antioche , et les cèdres du Liban sur les derniers

sommets des montagnes , derrière Tripoli. Reçu ce matin les nombreuses visites de tous nos amis de Bayruth. Le gouverneur, prince maronite ; Habib Barbara, notre voisin de campagne , qui nous a montré , depuis notre arrivée , et surtout depuis nos malheurs , le cœur d'un ami véritable ; M. Bianco , le consul de Sardaigne , et M. Borda, jeune et aimable Piémontais , attaché au consulat religieux , par un sort bizarre , dans les déserts de l'Orient , tandis que son instruction , ses goûts , son caractère , en feraient un diplomate distingué dans une cour policée de l'Europe ; M. Laurella , consul d'Autriche , M. Farren , consul-général , et M. Abbot , consul spécial d'Angleterre en Syrie ; un jeune négociant français , M. Humann , dont la société nous a été aussi utile que douce depuis notre arrivée ici ; M. Caillé , voyageur français ; M. Jorelle , premier drogman du consulat , jeune homme élevé en France , transporté de bonne heure en Orient , qui possède les langues de la Turquie et de l'Arabie comme ses langues maternelles ; probe , actif , intelligent , obligeant par instinct , et pour qui un service à rendre est un plaisir qu'on lui fait ; enfin M. Guys , consul de France en Syrie , respectable représentant de la probité nationale , dans ces contrées où son caractère est vénéré des Arabes , mais arrivé ici depuis peu de temps , et que nous avons beaucoup moins vu que ses collègues.

Nous emportons tous ces noms d'hommes qui nous ont comblés de bonté et de pitié depuis un an de séjour parmi eux , pour leur conserver à jamais , dans des proportions diverses , souvenir , intérêt et reconnaissance. Sans la lettre que j'ai reçue hier , sans mon vieux père

dont le souvenir me rappelle sans cesse en France , si j'avais un exil à choisir dans le monde pour y achever mes jours fatigués , dans le sein de la solitude et d'une nature enchantée , je resterais où je suis.

— 15 avril 1855. — Parti ce matin à quatre heures avec la même caravane que j'avais formée pour Damas ; longé le rivage de la mer jusqu'au cap Batroun, — lieux déjà décrits ailleurs ; — couché à Djebaïl dans un kan hors de la ville , sur une éminence dominant la mer. La ville n'est remarquable que par une mosquée d'architecture chrétienne , et qui fut autrefois une église bâtie vraisemblablement par les comtes de Tripoli. On croit que Djebaïl est l'ancienne contrée des Giblites , qui fournissaient au roi Hiram les blocs de pierre destinés à la construction du temple par Salomon. Le père d'Adonis avait là son palais , et le culte du fils était le culte de toute la Syrie environnante. A gauche de la ville est un château très-remarquable par l'élégance et l'élévation de ses différens plans de fortifications ; nous descendîmes dans la ville pour voir le petit port , où se balançaient quelques barques arabes ; elle est habitée presque exclusivement par les maronites. Une très-belle Arabe , extrêmement parée , vint rendre visite à ma femme dans le caravansérail ; nous lui fîmes quelques petits présents. Le lendemain , nous continuâmes à longer la côte et le pied des montagnes du Castravan , qui baignait partout dans la mer ; nous couchâmes sous nos tentes , dans un site admirable , à l'entrée du territoire de Tripoli ; le chemin quitte la côte et tourne brusquement à droite ; il s'enfonce , dans une vallée étroite arrosée par un ruis-

seau ; à environ une lieue de la mer, la vallée se rétrécit tout à fait ; elle est entièrement fermée par un rocher de cent pieds d'élévation et de cinq à six cents pieds de circonférence ; ce rocher naturel ou taillé hors des flancs de la montagne qui le touche , porte à son sommet un château gothique parfaitement conservé, habitation des chacals et des aigles ; des escaliers taillés dans le roc vif, s'élèvent à des terrasses successives, couvertes de tours et de murs crénelés , jusqu'à la plate-forme supérieure , d'où s'élance un donjon percé de fenêtres en ogives ; la végétation s'est emparée partout du château , des murs, des créneaux ; d'immenses sycomores ont pris racine dans les salles et élancent leurs larges têtes au-dessus des toits éboulés ; les lianes retombant en touffes énormes , les lierres cramponnés aux fenêtres et aux portes , les lichens , qui revèlent partout la pierre , donnent à ce beau monument du moyen âge l'apparence d'un château de mousse et de lierre ; une belle fontaine coule au pied du rocher, ombragée par trois des plus beaux arbres que l'on puisse voir ; ce sont des espèces d'ormes ; l'ombre d'un seul couvrirait nos tentes , nos trente chevaux et tous les groupes épars de nos Arabes.

Le lendemain , monté une côte rapide d'un terrain blanc et savonneux, où les chevaux pouvaient à peine se tenir ; du sommet , on a une vue sans bornes de tout le littoral occidental de la Syrie jusqu'au golfe d'Alexandrette et au mont Taurus , et un peu sur la droite , des plaines d'Alep et des collines d'Antioche , avec le cours de l'Oronte ; trois heures de marche nous mènent aux portes de Tripoli ; nous y étions attendus , et à une lieue de la ville nous rencontrâmes une cavalcade de jeunes nég-

ciants francs, de différentes nations, et de quelques officiers de l'armée d'Ibrahim, qui venaient au-devant de nous. Le fils de M. Lombart, négociant français, établi à Tripoli, nous offrit l'hospitalité au nom de son père ; — nous craignîmes de lui être à charge, et nous allâmes au couvent des Pères Franciscains ; un seul religieux habitait cette immense demeure, et nous y reçut. Deux jours passés à Tripoli ; — diné chez M. Lombart ; — bonheur de rencontrer une famille française où tout compatriote retrouve une réception de famille ; — le soir passé une heure chez MM. Katchiflisse, négociants grecs et consuls de Russie, famille établie de temps immémorial à Tripoli de Syrie, où elle possède un magnifique palais. Madame et mesdemoiselles Katchiflisse sont les trois personnes les plus célèbres de Syrie pour leur beauté et pour le charme des manières ; mélange piquant de la réserve asiatique avec le gracieux abandon des femmes grecques, et la politesse accomplie des femmes les plus élégantes de l'Europe, elles nous reçurent dans un vaste salon voûté, éclairé par une coupole, et rafraîchi par un bassin d'eau courante ; elles étaient assises sur un divan semi-circulaire qui régnait au fond de la salle ; tout était couvert de riches tapis, et les tapis couverts eux-mêmes de narguilés, de pipes, de vases de fleurs et de sorbets ; ces trois femmes, vêtues du costume oriental, offraient chacune, dans leur caractère de beauté, l'ensemble le plus aimable qu'un œil d'homme puisse contempler ; nous passâmes une soirée délicieuse dans leur conversation, et nous promîmes de les revoir au retour.

Le scheik d'Éden, dernier village habité au sommet du Liban, était oncle, par sa mère, de M. Mazoyer, mon

interprète. Averti par son neveu de notre arrivée à Tripoli , le vénérable scheik descendit des montagnes avec son fils aîné et une partie de ses serviteurs ; il vint me rendre visite au couvent des Franciscains , et m'offrit l'hospitalité chez lui , à Éden. D'Éden aux cèdres de Salomon , il n'y avait plus que trois heures de marche , et si les neiges qui couvraient encore la montagne nous le permettaient , nous pourrions aller de là visiter ces arbres séculaires qui ont répandu leur gloire sur tout le Liban , et qui sont contemporains du grand roi ; nous acceptâmes , et le départ fut fixé au lendemain.

A cinq heures du matin nous étions à cheval. La caravane , plus nombreuse encore qu'à l'ordinaire , était précédée du scheik d'Éden , admirable vieillard dont l'élégance de manières , la politesse noble et facile et le magnifique costume , étaient bien loin de rappeler un chef arabe ; on eût dit un patriarche , marchant à la tête de sa tribu ; il montait une jument du désert dont le poil bai-doré et la crinière flottante auraient fait la digne monture d'un héros de la *Jérusalem* ; son fils et ses principaux serviteurs caracolaient sur des étalons magnifiques , à quelques pas devant lui ; nous venions ensuite , puis la longue file de nos moukres et de nos saïs. La sortie de Tripoli offre un admirable point de vue ; on suit les bords d'un fleuve encaissé entre deux collines ; les plus beaux arbres et des forêts de grands orangers ombragent les bords de l'eau ; un kiosque public , bâti sous ces arbres , offre sa terrasse embaumée aux promeneurs ; on y vient fumer et prendre le café pour respirer la fraîcheur du lit du fleuve ; de là , par une échappée , on aperçoit la mer , qui est à une demi-lieue de la ville ; les belles tours carrées , bâties par les Arabes ,

aux deux flancs du port , et les nombreux navires qui sont dans la rade ; nous traversâmes une large plaine cultivée et plantée d'oliviers ; sur le premier coteau qui s'élève de cette plaine vers le Liban , au milieu d'une forêt d'oliviers et d'arbres fruitiers de toute espèce, nous rencontrâmes une immense foule d'hommes, de femmes et d'enfans qui bordaient la route ; c'étaient les habitans d'un grand village répandu sous ces arbres et qui appartient au scheik d'Éden ; il passe les étés à Éden et les hivers dans ce village de la plaine ; ces Arabes saluèrent respectueusement leur prince, nous offrirent des rafraîchissemens, et un certain nombre d'entre eux se mit en route avec nous , pour nous conduire des veaux et des moutons , et nous aider à franchir les précipices des montagnes ; pendant quatre heures ensuite nous marchâmes, tantôt dans de profondes vallées , tantôt sur la crête de montagnes presque stériles ; nous fîmes halte au bord d'un torrent qui descend des sommets d'Éden , et qui roulait des morceaux de neige à demi fondue ; à l'abri d'un rocher , le scheik nous avait fait allumer un grand feu ; nous déjeûnâmes et nous reposâmes nos chevaux dans ce lieu ; la montée devient ensuite si rapide , sur des rochers nus et glissans comme du marbre poli , qu'il est impossible de comprendre comment les chevaux arabes parviennent à les gravir et surtout à les descendre ; quatre Arabes à pied entouraient chacun des nôtres et les soutenaient de la main et des épaules ; malgré cette assistance, plusieurs roulèrent sur le rocher, mais sans accident grave ; cette route horrible ou plutôt cette muraille presque perpendiculaire nous conduisit, après deux heures de fatigue , à un plateau de roche où notre vue

plongea sur une large vallée intérieure et sur le village d'Éden , qui est bâti à son extrémité la plus élevée et dans la région des neiges ; il n'y a au-dessus d'Éden qu'une immense pyramide de roche nue ; c'est la dernière dent de cette partie du Liban ; une petite chapelle ruinée couronne son sommet ; les vents d'hiver rongent sans cesse ce rocher et en détachent des blocs énormes qui roulent jusque dans le village ; tous les champs des environs en sont semés , et le château même du scheik en est pressé de toutes parts ; ce château dont nous approchions , est d'une architecture complètement arabe ; les fenêtres sont des ogives accouplées et séparées par d'élégantes colonnettes ; les terrasses , qui servent de toits et de salons , sont couronnées de créneaux ; la porte voûtée et flanquée de deux sièges élevés en pierre ciselée , et les jambages de la porte même sont revêtus d'arabesques : le scheik était descendu le premier et nous attendait à la tête de sa maison ; son plus jeune fils, une cassolette d'argent à la main , brûlait des parfums devant nos chevaux, et ses frères nous jetaient des essences parfumées sur les cheveux et sur nos habits ; un magnifique repas nous attendait dans la salle où des arbres tout entiers flambaient dans le large foyer ; les vins les plus exquis du Liban et de Chypre , et une immense quantité de gibier composaient ce festin ; nos Arabes n'étaient pas moins bien traités dans la cour. Nous parcourûmes le soir les environs du village ; les neiges couvraient encore une partie des champs ; nous vîmes partout les traces d'une riche culture ; le moindre coin de terre végétale entre les rochers avait son cep ou son noyer ; des fontaines innombrables coulaient partout sous les pieds ; des canaux artificiels en répandaient

les eaux dans les terres ; ces terres en pente étaient supportées par des terrasses bâties en blocs immenses ; nous apercevions un monastère sous la dent de rocher à notre gauche, et de nombreux villages , très-rapprochés les uns des autres , sur tous les flancs des vallées.

—*Même date.*—Le scheik a envoyé trois Arabes sur la route des Cèdres pour savoir si les neiges nous permettront d'arriver jusqu'à ces arbres ; les Arabes de retour disent que l'accès est impraticable ; il y a quatorze pieds de neige dans un vallon étroit qu'il faut traverser pour toucher aux arbres ; voulant approcher le plus possible , je prie le scheik de me donner son fils et quelques cavaliers ; je laisse à Éden ma femme et ma caravane ; je monte le plus vigoureux de mes chevaux, *Scham*, et nous sommes en route au lever du soleil ; — marche de trois heures sur des crêtes de montagnes ou dans des champs détrempés de neige fondue ; j'arrive sur les bords de la vallée des Saints , gorge profonde où l'œil plonge du haut du rocher , vallée plus encaissée , plus sombre, plus solennelle encore que celle de Hamana ; au sommet de cette vallée , à l'endroit où , en montant toujours , elle touche aux neiges , superbe nappe d'eau qui tombe de cent pieds de haut sur deux ou trois cents toises de large ; toute la vallée résonne de cette chute et des bonds du torrent qu'elle alimente ; de toutes parts le rocher des flancs de la montagne ruiselle d'écume ; nous voyons à perte de vue, au fond de la vallée, deux grands villages dont les maisons se distinguent à peine des rochers roulés par le torrent ; les cimes des peupliers et des mûriers paraissent, de là , des touffes de jones ou d'herbes ;

on descend dans le village de Beschieraï par des sentiers taillés dans le roc. et tellement rapides qu'on ne peut concevoir que des hommes s'y hasardent ; il en périt souvent ; une pierre lancée de la crête où nous sommes tomberait sur le toit de ces villages , où nous n'arriverions pas dans une heure de descente ; au-dessus de la cascade et des neiges s'étendent d'immenses champs de glace qui ondulent comme des vapeurs d'une teinte tour à tour verdâtre et bleue ; à environ un quart d'heure sur la gauche , dans une espèce de vallon semi-circulaire , formé par les dernières croupes du Liban, nous voyons une large tache noire sur la neige , ce sont les groupes fameux de cèdres ; ils couronnent , comme un diadème, le front de la montagne ; ils voient l'embranchement des nombreuses et grandes vallées qui en descendent ; la mer et le ciel sont leur horizon. Nous mettons nos chevaux au galop dans la neige, pour approcher le plus près possible de la forêt, mais arrivés à cinq ou six cents pas des arbres, nous enfonçons jusqu'aux épaules des chevaux ; nous reconnaissons que le rapport de nos Arabes est exact , et qu'il faut renoncer à toucher de la main ces reliques des siècles et de la nature ; nous descendons de cheval , et nous nous asseyons sur un rocher pour les contempler.

Ces arbres sont les monumens naturels les plus célèbres de l'univers. La religion , la poésie et l'histoire les ont également consacrés. L'Écriture-Sainte les célèbre en plusieurs endroits. Ils sont une des images que les prophètes emploient de prédilection. Salomon voulut les consacrer à l'ornement du temple qu'il éleva le premier au Dieu unique , sans doute à cause de la renommée de magnificence et de sainteté que ces prodiges de la végéta-

tion avaient dès cette époque. Ce sont bien ceux-là : car Ezéchiel parle des cèdres d'Éden comme des plus beaux du Liban. Les Arabes de toutes les sectes ont une vénération traditionnelle pour ces arbres. Ils leur attribuent non-seulement une force végétative qui les fait vivre éternellement, mais encore une âme qui leur fait donner des signes de sagesse, de prévision, semblables à ceux de l'instinct chez les animaux, de l'intelligence chez les hommes. Ils connaissent d'avance les saisons, ils remuent leurs vastes rameaux comme des membres, ils étendent ou resserrent leurs coudes, ils élèvent vers le ciel ou inclinent vers la terre leurs branches, selon que la neige se prépare à tomber ou à fondre. Ce sont des êtres divins sous la forme d'arbres. Ils croissent dans ce seul site des groupes du Liban; ils prennent racine bien au-dessus de la région où toute grande végétation expire. Tout cela frappe d'étonnement l'imagination des peuples d'Orient, et je ne sais si la science ne serait pas étonnée elle-même. — Hélas ! cependant, Bassan languit, le Carmel et la fleur du Liban se fanent. — Ces arbres diminuent chaque siècle. Les voyageurs en comptèrent jadis trente ou quarante, plus tard dix-sept, plus tard encore une douzaine. — Il n'y en a plus que sept, que leur masse peut faire présumer contemporains des temps bibliques. Autour de ces vieux témoins des âges écoulés, qui savent l'histoire de la terre mieux que l'histoire elle-même, qui nous raconteraient, s'ils pouvaient parler, tant d'empires, de religions, de races humaines évanouies, il reste encore une petite forêt de cèdres plus jeunes qui me parurent former un groupe de quatre ou cinq cent arbres ou arbustes. Chaque année, au mois de juin, les popula-

lations de Beschieraï, d'Éden , de Kanobin et de tous les villages des vallées voisines , montent aux cèdres et font célébrer une messe à leurs pieds. Que de prières n'ont pas résonné sous ces rameaux ! Et quel plus beau temple, quel autel plus voisin du ciel ! Quel dais plus majestueux et plus saint que le dernier plateau du Liban , le tronc des cèdres et le dôme de ces rameaux sacrés qui ont ombragé et ombragent encore tant de générations humaines, prononçant le nom de Dieu différemment , mais le reconnaissant partout dans ses œuvres , et l'adorant dans des manifestations naturelles ! Et moi aussi je priai en présence de ces arbres. Le vent harmonieux qui résonnait dans leurs rameaux sonores jouait dans mes cheveux , et glaçait sur ma paupière des larmes de douleur et d'adoration.

Remonté à cheval , marché trois heures sur les plateaux qui dominent les vallées du Kadiska , descendu à Konabin , monastère maronite le plus célèbre de tous , dans la vallée des Saints. — Vue du monastère de Deir-Serkis , abandonné maintenant à un ou deux solitaires. Barchard, en 1810, y trouva un vieux ermite toscan qui achevait là ses jours après avoir été missionnaire dans les Indes , en Égypte et en Perse.

Vue du monastère de Kanobin du haut d'un pic qui s'avance sur la vallée, comme un promontoire. Je remets mon cheval aux Arabes , et je me couche au soleil , sur une pointe de rocher d'où l'œil plonge à pic sur l'abîme de la vallée des Saints. Le fleuve Kadiska roule aux pieds de ce rocher ; son lit n'est qu'une ligne d'écume, mais je suis si haut que le bruit ne monte pas jusqu'à moi. Kanobin fut fondé , disent les moines maronites , par

Théodose-le-Grand. Toute la vallée des Saints ressemble à une vaste nef naturelle dont le ciel est le dôme, les crêtes du Liban, les piliers, et les innombrables cellules des hermites creusées dans les flancs du rocher, les chapelles. Ces ermitages sont suspendus sur des précipices qui semblent inabordables. Il y en a, comme des nids d'hirondelles, à toutes les hauteurs des parois de la vallée. Les uns ne sont qu'une grotte creusée dans la pierre, les autres de petites maisonnettes bâties entre les racines de quelques arbres sur les corniches avancées des montagnes. Le grand couvent est en bas, sur la rive du torrent. Il y a quarante ou cinquante religieux maronites occupés, les uns à labourer, les autres à imprimer des livres élémentaires pour l'instruction du peuple. Excellens religieux qui sont, les fils et les pères du peuple, qui ne vivent point de sa sueur, mais qui travaillent nuit et jour pour l'avancement de leurs frères; hommes simples qui ne visent à aucune richesse, à aucune renommée dans ce monde. Travailler, prier, vivre en paix, mourir en grâce et inconnus des hommes : voilà toute l'ambition des religieux maronites.

— *Même date.* — Hier je redescendais des dernières sommités de ces Alpes; j'étais l'hôte du scheik d'Éden, village arabe maronite suspendu sous la dent la plus aiguë de ces montagnes, aux limites de la végétation, et qui n'est habitable que l'été. Le noble et respectable vieillard était venu me chercher, avec son fils et quelques-uns de ses serviteurs, jusqu'aux environs de Tripoli de Syrie, et m'avait reçu dans son château d'Éden, avec la dignité, la grâce de cœur et l'élégance des manières que

l'on pourrait s'imaginer dans un des vieux seigneurs de la cour de Louis XIV. Les arbres entiers brûlaient dans le large foyer ; les moutons , les chevreaux , les ecrfs étaient étalés par piles dans les vastes salles, et les outres séculaires des vins d'or du Liban , apportées de la cave par ses serviteurs , coulaient pour nous et pour notre escorte. Après avoir passé quelques jours à étudier ces belles mœurs homériques , poétiques comme les lieux mêmes où nous les retrouvions , le scheik me donna son fils aîné et un certain nombre de cavaliers arabes pour me conduire aux cèdres de Salomon, arbres fameux qui consacrent encore la plus haute cime du Liban , et que l'on vient vénérer depuis les siècles comme les derniers témoins de la gloire de Salomon. Je ne les décrirai point ici. Au retour de cette journée mémorable pour un voyageur , nous nous égârames dans les sinuosités de rochers et dans les nombreuses et hautes vallées dont ce groupe du Liban est déchiré de toutes parts, et nous nous trouvâmes tout à coup sur le bord à pic d'une immense muraille de rochers de quelques mille piéds de profondeur , que cerne la vallée des Saints. Les parois de ce rempart de granit étaient tellement perpendiculaires, que les chevreuils mêmes de la montagne n'auraient pu y trouver un sentier, et que nos Arabes étaient obligés de se coucher le ventre contre terre et de se pencher sur l'abîme pour découvrir le fond de la vallée. Le soleil baissait , nous avions marché bien des heures ; il nous en aurait fallu plusieurs encore pour retrouver notre sentier perdu et regagner Éden ; nous descendîmes de cheval , et , nous confiant à un de nos guides , qui connaissait non loin de là un escalier de roc vif, taillé jadis par les moines maro

nites , habitants immémoriaux de cette vallée , nous suivîmes quelque temps les bords de la corniche , et nous descendîmes enfin par ces marches glissantes , sur une plate-forme détachée du roc , et qui dominait tout cet horizon.

La vallée s'abaissait d'abord par des pentes larges et douces , du pied des neiges et des cèdres qui formaient une tache noire sur ces neiges ; là , elle se déroulait sur des pelouses d'un vert jaune et tendre comme celui des hautes eroupes du Jura ou des Alpes ; une multitude de filets d'eau écumante , sortis , çà et là , du pied des neiges fondantes , sillonnaient ces pentes gazonnées et venaient se réunir en une seule masse de flots et d'écume , au pied du premier gradin de rochers. Là , la vallée s'enfonçait tout à coup à quatre ou cinq cents pieds de profondeur ; le torrent se précipitait avec elle , et s'étendait sur une large surface , tantôt couvrait le rocher comme d'un voile liquide et transparent , tantôt s'en détachait en vagues élançées , et tombant enfin sur des blocs immenses et aigus de granit arrachés du sommet , s'y brisait en lambeaux flottants , et retentissait comme un tonnerre éternel ; le vent de sa chute arrivait jusqu'à nous , en emportant , comme de légers brouillards , la fumée de l'eau à mille couleurs , la promenait , çà et là , sur toute la vallée , ou la suspendait en rosée aux branches des arbustes et aux aspérités du roc. En se prolongeant vers le nord , la vallée des Saints se creusait de plus en plus et s'élargissait davantage , puis à environ deux milles du point où nous étions placés , deux montagnes nues et couvertes d'ombres se rapprochaient en s'inclinant l'une vers l'autre , laissant à peine

une ouverture de quelques toises entre leurs deux extrémités , où la vallée allait se terminer et se perdre avec ses pelouses, ses vignes hautes, ses peupliers, ses cyprès et son torrent de lait. Au-dessus des deux monticules qui l'étranglaient ainsi, on apercevait à l'horizon comme un lac d'un bleu plus sombre que le ciel : c'était un morceau de la mer de Syrie, encadré par un golfe fantastique d'autres montagnes du Liban ; ce golfe était à vingt lieues de nous , mais la transparence de l'air nous le montrait comme à nos pieds , et nous distinguions même deux navires à la voile qui, suspendus entre le bleu du ciel et celui de la mer, et diminués par la distance, ressemblaient à deux cygnes planant dans notre horizon. Ce spectacle nous saisit tellement d'abord , que nous n'arrêtâmes nos regards sur aucun détail de la vallée ; mais quand le premier éblouissement fut passé, et que notre œil put percer à travers la vapeur flottante du soir et des eaux , une scène d'une autre nature se déroula peu à peu devant nous.

A chaque détour du torrent où l'écume laissait un peu de place à la terre, un couvent de moines maronites se dessinait , en pierres d'un brun sanguin , sur le gris du rocher, et sa fumée s'élevait dans les airs entre des cimes de peupliers et de cyprès. Autour des couvens, de petits champs, conquis sur le roc ou le torrent, semblaient cultivés comme les parterres les plus soignés de nos maisons de campagne , et, çà et là, on apercevait ces maronites, vêtus de leur capuchon noir , qui rentraient du travail des champs, les uns avec la bêche sur l'épaule, les autres conduisant de petit troupeaux de poulains arabes, quelques-uns tenant le manche de la charrue et piquant leurs

bœufs, entre les mûriers. Plusieurs de ces demeures de prière et de travail étaient suspendues, avec leurs chapelles et leurs ermitages, sur les caps avancés des deux immenses chaînes de montagnes; un certain nombre étaient creusées comme des grottes de bêtes fauves dans le rocher même; on n'apercevait que la porte surmontée d'une ogive vide où pendait la cloche, et quelques petites terrasses taillées sous la voûte même du roc, où les moines vieux et infirmes venaient respirer l'air et voir un peu de soleil, partout où le pied de l'homme pouvait atteindre. Sur certains rebords des précipices, l'œil ne pouvait reconnaître aucun accès, mais, là même, un couvent, une solitude, un oratoire, un ermitage et quelques figures de solitaires circulant parmi les roches et les arbustes, travaillant, lisant ou priant. Un de ces couvens était une imprimerie arabe pour l'instruction du peuple maronite, et l'on voyait sur la terrasse une foule de moines allant et venant, et étendant sur des claies de roseaux les feuilles blanches du papier humide. Rien ne peut peindre, si ce n'est le pinceau, la multitude et le pittoresque de ces retraites; chaque pierre semblait avoir enfanté sa cellule, chaque grotte son ermite; chaque source avait son mouvement et sa vie; chaque arbre son solitaire sous son ombre; partout où l'œil tombait, il voyait la vallée, la montagne, les précipices, s'animer, pour ainsi dire, sous son regard, et une scène de vie, de prière, de contemplation, se détacher de ces masses éternelles ou s'y mêler pour les consacrer. Mais bientôt le soleil tomba, les travaux du jour cessèrent, et toutes les figures noires répandues dans la vallée rentrèrent dans les grottes ou dans les monastères. Les cloches sonnèrent

de toutes parts l'heure du recueillement et des offices du soir ; les unes avec la voix forte et vibrante des grands vents sur la mer, les autres avec les voix légères et argentines des oiseaux dans les champs de blé ; celles-ci plaintives et lointaines comme des soupirs dans la nuit et dans le désert ; toutes ces cloches se répondaient des deux bords opposés de la vallée, et les mille échos des grottes et des précipices se les renvoyaient en murmures confus et répercutés, mêlés avec le mugissement du torrent, des cèdres, et les mille chûtes sonores des sources et des cascades dont les deux flancs des monts sont sillonnés. Puis il se fit un moment de silence, et un nouveau bruit plus doux, plus mélancolique et plus grave remplit la vallée ; c'était le chant des psaumes qui , s'élevant à la fois de chaque monastère, de chaque église, de chaque oratoire, de chaque cellule de rochers , se mêlait . se confondait en montant jusqu'à nous comme un vaste murmure , et ressemblait à une seule plainte mélodieuse de la vallée tout entière qui venait de prendre une âme et une voix ; puis un nuage parfuma cet air que les anges auraient pu respirer ; nous restâmes muets et enchantés comme ces esprits célestes quand, planant pour la première fois sur le globe qu'ils croyaient désert , ils entendirent monter de ces mêmes bords la première prière des hommes ; nous comprîmes ce que c'était que la voix de l'homme pour vivifier la nature la plus morte, et ce que ce serait que la poésie à la fin des temps, quand tous les sentimens du cœur humain, éteints et absorbés dans un seul, la poésie , ne seraient plus ici-bas qu'une adoration et un hymne !

— 12 *avril* 1835. — Descendu à Tripoli de Syrie avec

le scheik et sa tribu ; je donne à son fils une pièce d'étoffe de soie pour faire un divan ; passé un jour à parcourir les délicieux environs de Tripoli ; reparti pour Bayruth par le bord de la mer ; passé cinq jours à embarquer nos bagages sur le brick que j'ai affrété , *la Sophie* ; préparatifs faits pour une tournée en Égypte , adieux à nos amis Francs et Arabes ; je donne plusieurs de mes chevaux ; j'en fais partir six des plus beaux sous la conduite d'un écuyer arabe et de trois de mes meilleurs saïs , pour qu'ils aillent , en traversant la Syrie et la Caramanie , m'attendre le premier juillet au bord du golfe de Marci , vis-à-vis l'île de Rhodes dans l'Asie Mineure. Au point du jour . le 15 avril 1853, nous sortons de la maison où Julia nous embrassa pour la dernière fois . et nous quitta pour le ciel ! Pavé de sa chambre baisé mille fois et trempé de tant de larmes ; cette maison était pour moi comme une relique consacrée ; je l'y voyais encore partout : oiseaux , colombes , son cheval , le jardin , les deux belles jeunes filles syriennes qui venaient jouer avec elle , et qui logent sous nos fenêtres dans le jardin. Elles se sont levées avant le jour , et , vêtues de leurs plus riches parures , elles pleurent ; elles élèvent leurs mains vers nous , et arrachent les fleurs de leurs cheveux ; je leur donne à chacune , pour souvenirs des amis étrangers qu'elles ne reverront plus que dans leur pensée , un collier de pièces d'or pour leur mariage ; l'une d'elles , Anastasie , est la plus belle des femmes que j'aie vues en Orient. — La mer est comme un miroir ; les chaloupes , chargées de nos amis qui viennent nous accompagner jusqu'à bord , suivent la nôtre ; nous mettons à la voile par un léger vent d'est ; les côtes de Syrie .

bordées de leurs franges de sable, disparaissent avec les têtes de palmiers ; les cimes blanches du Liban nous suivent long-temps sur la mer ; nous doublons pendant la nuit, le cap Carmel ; au point du jour, nous sommes à la hauteur de Saint-Jean-d'Acre, en face du golfe de Kaïpha ; la mer est belle et les vagues sont sillonnées par une foule de dauphins qui bondissent autour du navire ; tout a une apparence de fête et de joie dans la nature et sur les flots, autour de ce navire qui porte des cœurs morts à toute joie et à toute sérénité ; j'ai passé la nuit sur le pont : dans quelles pensées ? mon cœur le sait ! Nous longeons les côtes abaissées de la Galilée ; Jaffa brille comme un rocher de craie à l'horizon , sur une grève de sable blanc ; nous nous y dirigeons ; nous y relâchons quelques jours ; ma femme et ceux de mes amis qui n'ont pu m'accompagner dans mon voyage à Jérusalem , ne veulent pas passer si près du tombeau sacré sans aller y porter quelques gémissemens de plus. Le soir le vent fraîchit, et nous jetons l'ancre à sept heures dans la rade orageuse de Jaffa ; la mer est trop fortée pour mettre un canot dehors ; le lendemain nous décampons tous ; une caravane est préparée par les soins de MM. Damiani, mes anciens amis, agens de France à Jaffa ; elle se met en marche à onze heures pour aller coucher à Ramla ; je reste seul chez M. Damiani.

Cinq jours passés à errer seul dans les environs : les amis Arabes , que j'avais connus à Jaffa dans mes deux premiers passages, me conduisent dans les jardins qu'ils ont aux alentours de la ville ; j'ai déjà décrit ces jardins : ce sont des forêts profondes d'orangers, de citronniers, de grenadiers, de figuiers , arbres aussi grands que des

noyers en France ; le désert de Gaza entoure de toutes parts ces jardins ; une famille de paysans arabes vit dans une cabane attenante ; il y a une citerne ou un puits, quelques chameaux , des chèvres , des moutons, des colombes et des poules. Le sol est couvert d'oranges et de limons tombés des arbres ; on dresse une tente au bord d'un des canaux d'irrigation qui arrosent le terrain semé de melons et de concombres ; on étend des tapis ; la tente est ouverte du côté de la mer pour recevoir la brise qui règne depuis dix heures du matin jusqu'au soir ; elle se parfume en passant sous les tête d'orangers et apporte des nuages de fleurs d'orange. On voit de là les sommets des minarets de Jaffa, et les vaisseaux qui vont et viennent de l'Asie mineure en Égypte. Je passe mes journées ainsi ; j'écris quelques vers sur la seule pensée qui m'occupe ; je voudrais rester ici : Jaffa isolé de l'univers entier , au bord du grand désert d'Égypte dont le sable forme des dunes blanches autour de ces bois d'orangers, sous un ciel toujours pur et tiède, serait un séjour parfait pour un homme las de la vie , et qui ne désire qu'une place au soleil. — La caravane revient.

Je demande à madame de Lamartine quelques détails sur Bethléem, sur les sites environnans que la peste m'a empêché de visiter à mon premier voyage. Elle me les donne et je les insère ici.

« Au sortir des jardins de Jaffa nous mimes nos chevaux au galop à travers une immense plaine , alors couverte de chardons jaunes et violets. De temps en temps de grands troupeaux que chassait devant lui un cavalier arabe , armé d'une longue lance , comme dans les Marais Pontins , cherchaient une rare nourriture

parmi les herbes que le soleil n'avait pas encore entièrement calcinées. Plus loin , à notre droite , et comme à l'entrée du désert d'El-Arish , quelques tas de boue , recouverts d'herbe sèche , sortaient de terre , comme des meules de foin jaunies par l'orage avant que le moissonneur ait pu les rentrer : c'était un village.

» En approchant nous vîmes des enfans nus sortir , comme des Lapons , de ces petits cônes renversés qui formaient les habitations ; quelques femmes , les cheveux pendans , couvertes à peine par une chemise bleu foncé , quittaient le feu qu'elles allumaient sur deux pierres pour préparer leur repas , et montaient au sommet de leur hutte , afin de nous voir défiler plus long-temps.

» Après quatre heures de marche nous arrivâmes à Ramla , où nous étions attendus par l'agent du consulat sarde , qui avait la bonté de nous prêter sa maison , les femmes ne pouvant être logées au couvent latin. Dans la soirée nous visitâmes une ancienne tour , à un demi-quart de lieue de la ville , appelée la Tour des Quarante Martyrs , maintenant occupée par des derviches tourneurs. — C'était un vendredi , jour de cérémonie pour leur culte ; nous y assistons. — Une vingtaine de derviches , vêtus d'une longue robe et d'un bonnet pointu de feutre blanc , étaient accroupis en cercle dans une enceinte entourée d'une petite balustrade ; celui qui paraissait être le chef , figure vénérable à grande barbe blanche , était , par distinction , placé sur un coussin et dominait les autres. Un orchestre , composé d'un *nâhi* ou basson , d'une *shoubabé* , sorte de clarinette , et de deux petits tambours réunis , appelés *nacariate* , jouait les airs les plus discordans à nos oreilles européennes.

Les derviches se lèvent gravement un à un, passent devant le supérieur, le saluent, et commencent à tourner en cercle sur eux-mêmes, les bras étendus et les yeux élevés vers le ciel. Leur mouvement, d'abord lent, s'anime peu à peu, arrive à une rapidité extrême et finit par former comme un tourbillon où tout est confusion et éblouissement; tant que l'œil peut les suivre, leurs regards paraissent exprimer une grande exaltation, mais bientôt on ne distingue plus rien. Le temps que dura cette walse étrange, je ne saurais le dire, mais il me parut incroyablement long. Peu à peu cependant le nombre des tourneurs diminuait; épuisés de fatigue, ils s'affaissaient l'un après l'autre et retombaient dans leur attitude première; les derniers semblaient mettre une grande persistance à tourner le plus long-temps possible, et j'éprouvais un sentiment pénible à voir les efforts que faisait un vieux derviche, haletant et chancelant à la fin de cette rude épreuve, pour ne céder qu'après tous les autres; pendant ce temps nos Arabes nous entretiennent de leurs superstitions; ils prétendent qu'un chrétien récitant continuellement le *credo*, forcerait le musulman à tourner sans fin par une impulsion irrésistible jusqu'à ce qu'il en mourût, qu'il y en avait beaucoup d'exemples, et qu'une fois les derviches ayant découvert celui qui employait ce sortilège, l'avaient forcé à réciter le *credo* à rebours, et avaient ainsi détruit le charme au moment où le tourneur allait expirer; et nous, nous faisons de tristes réflexions sur la faiblesse de la raison humaine qui cherche à tâtons, comme l'aveugle, sa route vers le ciel, et se trompe si souvent de chemin. Ces bizarres extravagances, qui dégradent en quelque sorte

l'esprit humain, avaient cependant un but digne de respect et un noble principe. C'était l'homme voulant honorer Dieu ; c'était l'imagination voulant s'exalter par le mouvement physique , et arriver , comme elle y arrive par l'opium, à cet étourdissement divin, à cette anéantissement complet du sentiment et du moi , qui lui permet de croire qu'elle s'est abîmée dans l'unité infinie , et qu'elle communique avec Dieu ! — C'était , peut-être , une imitation pieuse, dans l'origine, des mouvemens des astres dansant devant le créateur ; c'était, peut-être, un effet de cette même aspiration enthousiaste et passionnée qui fit jadis danser David devant l'arche du seigneur. Quelques-uns de nous faisaient comme la femme du roi-poète , et étaient tentés de se moquer des derviches. Ils leur semblaient insensés ! comme à des hommes qui ignoreraient le fond de notre culte, pourraient paraître quelques observances monacales, la mendicité de nos moines, les macérations de certains ordres ascétiques ; mais quelque absurde que soit, au premier coup-d'œil de la raison, une pratique religieuse, une raison plus profonde et plus haute y trouve toujours quelque chose à respecter : le motif qui l'inspire. Rien de ce qui touche à l'idée de Dieu n'est ridicule. C'est quelquefois atroce, souvent insensé, mais toujours sérieux. La conscience du derviche est en paix quand il a accompli sa walse pieuse, et il croit que ses pirouettes ont honoré la divinité. Mais si nous ne le regardons pas comme ridicule, nous sommes quelquefois tentés de le prendre en pitié , et je ne sais si nous avons plus le droit de l'un que de l'autre. Nous-mêmes, où en serions-nous sans les enseignemens du christianisme qui sont venus éclairer notre raison ; serait-elle plus lumi-

neuse que la sienne ? L'histoire est là pour répondre. On trouve un Platon , pour des milliers d'idolâtres.

» En sortant de la tour nous entrons dans les galeries d'un cloître ruiné , qui conduisent à une église souterraine ; nous descendons par plusieurs marches sous une voûte surbaissée , que porte une belle colonnade. L'aspect d'une église souterraine m'a toujours paru d'un effet imposant et attendrissant à la fois. L'obscurité mystérieuse , la solitude de ces voûtes silencieuses reportent l'imagination aux premiers temps du culte , lorsque les chrétiens se retiraient dans des grottes profondes pour dérober leurs mystères aux yeux profanes , et se soustraire à la persécution. En Orient la plupart de ces églises semblent bâties pour embellir ces asiles primitifs , et orner , de tout le luxe de l'architecture , ces humbles retraites où la foi s'était long-temps cachée , comme pour venger , par une éclatante réparation , les humiliations et les injures de la domination païenne ; mais le temps des persécutions devait renaître pour les malheureux chrétiens, et le nom de ce monument, les Quarante Martyrs, ferait croire qu'il a servi de refuge aux fidèles, sans pouvoir les protéger ; et maintenant tout est en ruine : les nefs et les colonnades bâties par les empereurs, n'ont pas commandé plus de respect aux vainqueurs que les humbles grottes des premiers disciples de la croix ; les voûtes servent d'écuries et les cloîtres de casernes.

» On voit encore quelques tombeaux du temps des croisés , mais la nuit nous empêcha de nous arrêter davantage : il fallait retourner à notre gîte et préparer notre caravane pour le lendemain. L'agade Ramla nous donna une escorte , et recommanda au *cawass* en chef

de ne pas me quitter un instant dans les défilés des montagnes où nous allions entrer , et de prendre mes ordres en tout. Le respect des musulmans pour les femmes européennes contraste singulièrement avec la dépendance dans laquelle ils tiennent les leurs. En effet, nous eûmes beaucoup à nous louer de l'extrême attention de ce janissaire et de sa politesse recherchée. Constamment occupé de la jument arabe que je montais , il semblait effrayé que je me hasardasse à la lancer , et ne comprenait pas que je pusse me tenir en équilibre dans les chemins escarpés que nous gravissions ; il nous fut bien utile plus tard , lorsque nous rencontrâmes, précisément dans ces gorges, d'innombrables pèlerins revenant de Jérusalem, qui nous barraient le passage ; il les força à nous céder le sentier le moins impraticable parmi les blocs de granit et les racines des arbustes qui bordaient le ravin et nous empêchaient de rouler dans le précipice ; sans son autorité , la longue file de la procession marchant toujours, si la queue venait à pousser en avant la tête de la colonne , elle nous aurait infailliblement culbutés.

» En quittant Ramla , la route continue à travers la plaine pendant deux lieues ; nous nous arrêtâmes au Puits de Jacob, mais n'ayant pas de cruche pour puiser, et l'eau étant très-basse , nous poursuivîmes notre chemin. Tout ce pays conserve des traces si vivantes des temps bibliques , que l'on n'éprouve aucune surprise , aucune difficulté , à admettre les traditions qui donnent le nom de Jacob à un puits qui existe encore , et l'on s'attend à y voir le patriarche abreuver les troupeaux de Rachel , plutôt que de douter de son identité. Ce n'est que par la réflexion que l'on arrive à l'étonnement ou au

doute, lorsque les quatre mille ans écoulés et les diverses phases que l'humanité a subies, se présentent à l'imagination et viennent faire chanceler la foi; du reste, dans une plaine où l'on ne trouve de l'eau que toutes les trois ou quatre heures, un puits, une source, a dû être un objet aussi important dans les siècles passés qu'aujourd'hui. et son nom a pu se conserver aussi religieusement que celui des tours de David, ou de citernes de Salomon. Nous entrons bientôt dans les montagnes de la Judée; le chemin devient difficile; tantôt le bord d'un précipice ne laisse aux chevaux que juste la place de leurs pieds; tantôt des quartiers de roc roulés et entassés à travers le sentier, forment un rude escalier que des chevaux arabes sont seuls capables de franchir; cependant, quelque pénible que soit ce chemin, il ne présente aucun danger comparable à celui qu'offre la route de Hamana.

» Au sommet de la première cime, nous nous retournons un instant pour jouir d'une vue magnifique, sur tout le pays que nous venons de parcourir jusqu'au rivage au-delà de Jaffa; quoique tout fût calme autour de nous, l'horizon de la mer, rouge et chargé, annonçait à un œil expérimenté une tempête prochaine; déjà des vagues menaçantes agitaient les vaisseaux dans la rade; nous cherchons à distinguer le nôtre; nous songeons à ceux qui sont restés à bord; mes tristes prévisions n'étaient pas chimériques: le lendemain plusieurs bâtimens furent jetés sur cette côte dangereuse, et le nôtre, après avoir long-temps chassé sur son ancre, cassa son câble au milieu d'une raffale épouvantable. Après ce moment de halte, nous descendons le revers de

la montagne pour en remonter d'autres encore , tantôt à travers des avalanches de pierres qui roulent sous les pieds de nos chevaux , tantôt sur le bord d'une étroite corniche. Les côtes , à droite et à gauche , sont quelquefois très-boisées ; le vert brillant des beaux buissons de l'arbuste à fraise et des *lauriers-thym* contrastent avec le maigre feuillage des lentisques et des oliviers. Il ne manquait souvent que de l'eau pour rendre le paysage complet ; mais un spectacle d'une autre nature nous attendait. Une procession d'innombrables pèlerins de toutes nations, revenant de Jérusalem, défilait, en face de nous, du sommet d'une montagne nue et aride, en serpentant jusque dans la gorge où nous nous trouvions. Rien ne pourrait rendre l'effet pittoresque de cette scène, la diversité des couleurs , des costumes , des allures ; depuis le riche Arménien jusqu'au plus pauvre caloyer , tout contribuait à l'embellir. Après avoir admiré l'effet général , nous eûmes tout le loisir d'en examiner les détails, pendant deux heures que nous passâmes à nous croiser mutuellement ; tantôt c'était un patriarche grec , dans son beau costume, majestueusement assis sur une selle rouge et or , la bride de son cheval tenus par deux saïs , et suivi d'une foule à pied, cortège semblable à la marche triomphale d'un légat du pape au moyen âge ; tantôt c'était une pauvre famille dont le père conduisait , avec le bâton de pèlerin, un mulet surchargé de petits enfans ; l'aîné, assis, sur le cou de l'animal, tenait une corde pour bride et un cierge pour étendard. D'autres enfans , entassés dans des paniers placés de chaque côté , mordillaient quelques restes de pain bénit ; la mère , pâle et exténuée , suivait avec peine , allaitant le plus jeune

attaché contre son sein par une large ceinture ; ensuite venait une longue file de néophytes tenant chacun un énorme cierge pascal selon le rite grec , et psalmodiant d'un ton nasal et monotone ; — plus loin des juifs à turbans rouges , à longues barbes noires , à l'œil pénétrant et sinistre , semblaient maudire intérieurement un culte qui les avait déshérités. Pourquoi se trouvaient-ils parmi cette foule de chrétiens ? Les uns avaient profité de la caravane pour visiter le tombeau de David , ou la vallée de Tibériade ; d'autres avaient spéculé sur les gains à faire en fournissant des vivres à la multitude. De temps en temps , la foule à pied était interrompue par quelques chameaux chargés d'immenses ballots , et accompagnés de leurs moukres dans le costume arabe ; veste et large pantalon brun brodé de bleu , le *Cafïé* jaune sur la tête ; puis venaient des familles arméniennes ; les femmes cachées sous le grand voile blanc , voyageaient dans un *tactrewan* , sorte de cage portée sur deux mulets ; les hommes en longues robes de couleur foncée , la tête couverte du grand *calpack* carré des habitans de Smyrne , conduisaient par la main leurs fils , dont l'aspect grave , réfléchi , calculateur , ne laisse rien percer de la légèreté de l'enfance ; — des matelots grecs et des patrons de vaisseaux pirates , qui étaient venus des ports de l'Asie Mineure et de l'Archipel , chargés de pèlerins , comme un négrier d'esclaves , juraient dans leur langue énergique , et pressaient la marche pour rembarquer au plus vite leur cargaison d'hommes. Un enfant malade était porté sur une litière , entouré de ses parens qui pleuraient leur espérance déçue du miracle de la guérison subite qu'ils attendaient de leur pieux pèlerinage — Hé-

las ! moi aussi je pleurais , j'avais espéré et prié comme eux ; mais , plus malheureuse encore , je n'avais plus même l'incertitude sur l'étendue de mon malheur...

» A la fin, venait une foule de malheureux Cophtes déguenillés , hommes , femmes et enfans , se traînant avec peine comme au sortir d'un hôpital. Toute cette troupe, brûlée par le soleil, haletant de soif, marchait, marchait toujours pour atteindre la caravane et ne pas rester délaissée dans les défilés des montagnes ; je rougissais de me sentir à cheval, escortée de janissaires, accompagnée d'amis dévoués , qui m'épargnaient tout danger, toute peine, pendant qu'une foi si vive avait conduit des milliers d'individus à braver les fatigues, la maladie, les privations de tout genre. C'étaient là de vrais pèlerins. Je n'étais que voyageuse.

» Entre cette première chaîne de montagnes et les dernières hauteurs qui dominant Jérusalem, se trouvent une jolie vallée et le village de Jérémie. Nous venions de passer devant l'ancienne église grecque , qui , comme tant d'autres, est maintenant une étable , lorsque nous vîmes une cinquantaine d'Arabes , disposés en amphithéâtre sur le flanc de la colline , et accroupis sous de beaux oliviers. Au milieu du cercle , et sur une petite élévation dominant les autres , était le chef , le fameux Abougosh ; debout à ses côtés , on voyait son frère et son fils couverts de leurs armes et tenant leurs pipes ; leurs chevaux , attachés aux arbres derrière eux , complétaient le tableau. A l'arrivée de notre caravane, il envoya son fils parlementer avec notre drogman , qui marchait en tête. Ayant appris que l'escorte conduisait à Jérusalem la femme de l'émir franc qu'il avait connu

il y avait six mois , il nous fit prier de nous arrêter et d'accepter le café. Nous nous gardâmes bien de refuser, et , ayant distribué à nos cawass et à nos moukres les provisions pour la halte, nous nous laissâmes conduire à une petite distance du groupe des Arabes. Là , notre dignité exigeait que nous nous arrétassions, jusqu'à ce que , à leur tour , ils s'avancassent au-devant de nous. Abougosh se leva alors, et vint accoster M. de Parseval. Après nous avoir fait beaucoup de politesses et nous avoir offert le café, il me demanda une audience particulière. Je fis retirer mes gens à quatre pas, et, par l'entremise de mon interprète, j'appris qu'un de ses frères était prisonnier des Égyptiens, et que , croyant à M. de Lamartine une immense influence dans les conseils d'Ibrahim-Pacha, il me priait de solliciter son intervention en sa faveur , afin de lui faire rendre la liberté. Nous étions bien loin assurément d'avoir le crédit qu'il nous supposait , mais le hasard a voulu que je fusse à même de lui rendre service en faisant plaider sa cause auprès du commandant de l'armée égyptienne.

» En arrivant près de Jérusalem, la vue des murailles était interceptée par un grand campement de troupes d'Ibrahim-Pacha. Les sentinelles s'avancent , nous examinent, parlent à notre drogman , et nous ouvrent le passage à travers le camp. Nous nous trouvons bientôt en face de la tente du général. Les rideaux relevés nous le découvrent lui-même, étendu sur un divan de cachemire, entouré de ses officiers, les uns debout, les autres assis sur des tapis de Perse ; leurs vêtements de couleurs tranchantes, garnis de belles fourrures et brodés d'or , leurs armes étincelantes ; les esclaves noirs qui leur pré-

sentaient le café dans les *finjeans* d'argent , formaient pour nous une scène brillante et nouvelle. Autour des tentes , des saïs promenaient en lesse les plus beaux étalons arabes , pour laisser sécher l'écume sur leur poil luisant. D'autres , fixés par des entraves , hennissaient d'impatience , frappaient la terre , et lançaient des regards de feu sur un peloton de cavalerie prêt à partir. Les troupes égyptiennes , formées de jeunes conscrits mesquinement vêtus d'un habillement rouge tout écriqué , moitié européen , moitié oriental , contrastaient avec les Arabes couverts de larges draperies. Et cependant c'étaient ces égyptiens petits , laids , mal bâtis , qui marchaient de conquête en conquête , et faisaient trembler le sultan jusqu'aux portes de Constantinople !

» Nous entrons dans la ville sainte par la porte de Bethléem , tournant immédiatement à gauche pour gagner le quartier du couvent latin. Les femmes ne pouvant y êtres reçues , nous prenons possession d'une maison ordinairement inhabitée , mais qui sert aux étrangers lorsque le couvent des Pères de Terre-Sainte est déjà plein. Nous étendons des matelas sur des banquettes disposées à cet effet , espérant nous reposer des émotions de la journée , et retrouver des forces pour en supporter de nouvelles et de plus palpitantes encore. Mais , assaillis par des milliers d'insectes , des mousquitoes , des puces , des punaises , qui depuis long-temps sans doute manquaient de pâture dans ces chambres désertes , ou , supposition plus fâcheuse encore , y avaient été laissés par quelques-uns de ces pèlerins en haillons que nous avons rencontrés , tout sommeil devint impossible , et la nuit se passa à tâcher de s'en défendre en changeant continuellemen

de place; aussi, un de nos compagnons de voyage, malgré nos exhortations à la patience, finit-il par aller chercher refuge dans le couvent même. Le procureur-général vint nous voir, et nous dit que, s'il avait été prévenu, il aurait fait disposer un meilleur logement pour nous recevoir, et promit de tout arranger pour le lendemain. Je me confonds en excuses, je l'assure que nous ne manquons de rien, et j'ai encore à rougir de notre susceptibilité, devant cet humble apôtre de la pauvreté et de l'abnégation.

» Le procureur-général était un Espagnol d'un esprit supérieur, doué d'une haute intelligence des hommes et des choses. Pendant notre séjour à Jérusalem, j'eus occasion d'apprécier particulièrement sa bonté indulgente, son mérite, et l'utilité de son influence dans le couvent de Terre-Sainte; mais à peine âgé de cinquante ans, sa carrière d'épreuve devait bientôt finir ici bas par le martyre, — au moment où peut-être il se flattait de jouir de quelque repos dans son pays natal. S'étant embarqué peu de temps après notre départ, pour retourner en Espagne, il fut massacré avec quinze autres religieux par des matelots grecs, non loin des côtes de Chypre. Un enfant musulman, seul échappé au carnage, poursuivit et dénonça les assassins, qui furent arrêtés en Caramanie.

» Le lendemain, à l'aube du jour, nous commençâmes à visiter les lieux saints. Mais je dois m'arrêter ici, et taire les émotions intimes que ces lieux m'inspirèrent, parce que toutes me sont personnelles. Je ne parlerai pas non plus de l'aspect des rues de Jérusalem, déjà décrites par mes compagnons de voyage. Je renfermai en moi toutes les impressions de mon âme : je n'avais nul besoin

de les écrire, elles sont trop profondes pour qu'elles s'effacent jamais de mon souvenir; s'il est des lieux dans le monde qui ont la douloureuse puissance d'éveiller tout ce qu'il y a de tristesse et de deuil dans le cœur humain, et de répondre à la douleur intérieure, par une douleur pour ainsi dire matérielle, ce sont ceux où j'étais. Chaque pas qu'on y fait retentit jusqu'au fond de l'âme, comme la voix des lamentations, et chaque regard tombe sur un monument de sainte tristesse qui absorbe nos tristesses individuelles dans ces misères ineffables de l'humanité, qui furent souffertes, expiées, et consacrées ici !

» Partis de Jérusalem à cinq heures du matin, afin d'arriver à Bethléem à l'heure à laquelle on dit la messe dans la grotte de la Nativité; un vieux religieux espagnol, à grande barbe, couvert d'un machlah (1) rayé de larges bandes noires et blanches et dont les pieds touchaient à terre, monté qu'il était sur un tout petit âne, marchait devant, et nous servait de guide. Quoique au mois d'avril, un vent glacial soufflait avec violence et menaçait de me renverser ainsi que mon cheval; c'étaient les dernières raffales de la tempête sur la mer de Jaffa, qui arrivaient jusqu'à nous. La poussière qui tourbillonnait, m'aveuglait; j'abandonnai les rênes de ma jument à mon saïs arabe, et rassemblant mon machlah autour de moi, je me concentrai dans les réflexions que faisaient naître la route que je parcourais, et les objets consacrés par la tradition. Mais ces objets sont trop connus, je ne m'arrêterai pas à les décrire; l'olivier du prophète Élie, — la fontaine où l'étoile reparut aux mages, — le

(1) Manteau bédouin.

site de Rama d'où sortait la voix déchirante qui retentissait dans mon propre sein, tout excitait en moi des sensations trop intimes pour être rendues.

» Le couvent latin de Bethléem avait été fermé pendant onze mois par la peste, mais depuis quelque temps il n'y avait pas de victimes nouvelles, et lorsque nous nous présentâmes à la petite porte basse qui sert d'entrée au monastère, elle s'ouvrit pour nous; après avoir passé un à un, en nous courbant sous l'étroite ouverture, notre premier mouvement fut celui de la surprise en nous trouvant dans une majestueuse église; quarante huit colonnes de marbre, chacune d'un seul bloc, rangées sur deux files de chaque côté, formaient cinq nefs, couronnées par une charpente massive de bois de cèdre; mais on y cherchait en vain l'autel ou la chaire; tout était brisé, délabré, dépouillé, et une muraille grossièrement cimentée partageait ce beau vaisseau à la naissance de la croix, et cachait ainsi la partie réservée au culte, que les diverses communions chrétiennes se disputent encore. La nef appartient aux Latins, mais ne sert que de vestibule au couvent; on a muré la grande porte, et la poterne basse par laquelle nous avions pénétré a été construite pour soustraire ces restes vénérés à la profanation des hordes d'Arabes brigands qui entraient à cheval jusqu'au pied de l'autel pour rançonner les religieux; le Père supérieur nous reçoit avec cordialité; — sa figure douce, calme et heureuse, est aussi éloignée de l'austérité de l'anachorète que de la joviale insouciance dont on accuse les moines; il nous questionne sur le pays que nous venons de parcourir, sur les troupes égyptiennes campées si près d'eux. Onze mois de réclu-

sion l'avaient rendu avide de nouvelles, et il fut tout-à-fait rassuré en apprenant qu'Ibrahim-Pacha accordait protection aux populations chrétiennes de la Syrie.

» Après quelques instans de repos, nous nous préparons à entendre la messe à la chapelle de la Crèche; on allume une faible lanterne, et nous descendons, précédés des Pères, jusqu'à un long labyrinthe de corridors souterrains qu'il faut parcourir pour arriver à la grotte sacrée. Ces souterrains sont peuplés de tombeaux et de souvenirs : ici le tombeau de saint Jérôme, là celui de sainte Paule, de sainte Eustochie, le Puits des Innocens; mais rien ne peut arrêter notre attention dans ce moment; la lumière éblouissante de trente à quarante lampes, sous une petite voûte, au fond du passage, nous montre l'autel construit sur l'emplacement de la nativité, et deux pas plus bas, à droite, celui de la Crèche; ces grottes naturelles sont en partie revêtues de marbre pour les soustraire à la piété indiscrete des pèlerins qui en déchiraient les parois pour emporter des fragmens; mais on peut encore toucher le rocher nu, derrière les dalles de marbre dont on l'a recouvert, et le souterrain en général a conservé l'irrégularité de sa forme primitive; les ornemens n'ont point ici, comme dans quelques-uns des lieux saints, altéré la nature au point de faire naître des doutes sur l'identité des lieux; ici ils ne servent qu'à préserver l'enceinte naturelle : aussi, en passant sous ces voûtes et ces enfoncemens dans le roc, l'on comprend sans peine qu'ils ont dû servir d'étables aux troupeaux que les bergers gardaient dans la plaine, couverte encore aujourd'hui de vertes prairies, s'étendant au loin sous la plate-forme de rocher que cou-

ronnent l'église et le couvent, comme une citadelle; l'issue extérieure des souterrains qui communiquait avec la prairie a été fermée, mais quelques pas plus loin on peut visiter une autre caverne du même genre, et qui devait avoir la même destination; nous assistons à la messe.

» La disposition d'âme dans laquelle je me trouvais malheureusement me rend inhabile à exprimer ce que ces lieux et ces cérémonies doivent inspirer; tout pour moi se résumait dans un profond et douloureux attendrissement. Une femme arabe, qui vint faire baptiser son nouveau-né sur l'autel de la Crèche, ajouta encore à mon émotion. Après la messe nous rentrons dans le couvent, non plus par le souterrain, mais par un escalier large et commode qui aboutit à la croix de l'église, derrière le mur de séparation dont j'ai parlé; cet escalier appartenait autrefois également aux deux communions grecque et latine, maintenant les Grecs seuls en jouissent, et nous entendîmes les plaintes énergiques des pères de Bethléem sur cette usurpation; ils voulaient nous charger de faire valoir leurs réclamations en Europe, et nous eûmes de la peine à leur persuader que, quoique Français, nous n'avions point d'autorité pour leur faire rendre justice.

» Les deux nefs latérales qui formaient la croix de l'ancienne église sont constituées en chapelles particulières; l'une appartient aux Arméniens, l'autre aux Latins. Au centre est le maître-autel placé immédiatement au-dessus de la grotte; le chœur en est séparé par une grille et un pan de boiserie dorée qui cache le sanctuaire des Grecs.

» L'Église grecque en Orient est bien plus riche que

l'Église romaine : chez ceux-ci tout est humble et modeste, chez ceux-là tout est brillant et fastueux; mais la rivalité qui naît de leur position respective produit une impression extrêmement pénible; on gémit de voir la chicane et la discorde dans les lieux qui ne devaient inspirer que la charité et l'amour.

» La construction primitive de l'église est attribuée à sainte Hélène, ainsi que la plupart des édifices chrétiens de la Palestine. On objecte, il est vrai, que parvenue déjà à un âge avancé lorsqu'elle visita la Syrie, elle n'a pu faire exécuter de si nombreux travaux; mais la pensée ne demande ni temps ni espace; il me semble que sa volonté créatrice et son zèle pieux ont pu présider à des monumens commencés par ses ordres, et terminés après sa mort. Nous rentrons dans le couvent; un excellent repas nous est offert dans le réfectoire par le bon père supérieur, que nous quittons avec regret, voulant profiter des heures qui nous restent pour visiter les alentours. — En descendant vers la plaine, on nous montre une grotte où la tradition veut que la Sainte-Vierge se soit retirée au moment de son départ pour l'Égypte. Sur quelques hauteurs qui dominent Bethléem, on voit des restes de tours qui marquent différentes positions du camp des croisés, et qui portent les noms de ces héros. Nous les laissons à gauche, et nous descendons par des chemins rudes et pénibles.

» Après une heure de marche, nous arrivons à une petite vallée étroite et encaissée, arrosée par un limpide ruisseau. C'est le jardin de Salomon, l'*hortus conclusus*, chanté dans le Cantique des cantiques : effectivement, entre les cimes rocheuses des montagnes qui l'entourent

de toutes parts, ce seul endroit offre des moyens de culture, et cette vallée est en tout temps un jardin délicieux, cultivé avec le plus grand soin, et présentant, dans sa belle et humide verdure, le contraste le plus frappant avec l'aridité pierreuse de tout ce qui l'entoure. Elle peut avoir une demi-lieue de long. Nous suivons le cours serpentant du ruisseau ombragé de saules, tantôt longeant ses bords gazonnés, tantôt baignant les pieds de nos chevaux dans ses eaux transparentes sur les cailloux polis du fond, quelquefois passant d'une rive à l'autre sur une planche de cèdre ; et nous arrivons sous des rochers qui ferment naturellement la vallée. Un paysan cultivateur s'offre à nous servir de guide pour les gravir, mais à condition que nous mettrons pied à terre, et donnerons nos montures à conduire à ses garçons, qui, par de longs détours, nous les ramèneront au sommet.

» Nous prenons à droite, et nous montons péniblement pendant une heure; arrivés sur la hauteur, nous y trouvons les plus beaux restes d'antiquité que nous ayons encore vus : trois immenses citernes, creusées dans le roc vif et suivant la pente de la montagne, l'une au-dessus de l'autre, en terrasse. Les parois sont aussi nettes, les arêtes aussi vives que si elles venaient d'être terminées. Leurs bords, couverts de dalles comme un quai, résonnaient sous les pieds des chevaux. Ces beaux bassins remplis d'une eau diaphane, sur le sommet d'une montagne aride, étonnent et inspirent une haute idée de la puissance qui a conçu et exécuté un si vaste projet ; aussi sont-ils attribués à Salomon. Pendant que je les contemple, mes compagnons de voyage les mesurent et les trouvent chacun d'environ quatre cents pieds sur cent

soixante-quinze; le premier est le plus long, le dernier le plus large; il a deux cents pieds au moins d'ouverture; ils vont en s'agrandissant jusqu'au sommet; au-dessus de la plus élevée de ces citernes gigantesques, une petite source, cachée sous quelques touffes de verdure, est le *fons signatus* de la Bible, et alimente seule ces réservoirs qui se déversaient anciennement dans des aqueducs conduisant l'eau jusqu'au temple à Jérusalem; les restes de ces aqueducs se retrouvaient continuellement sur notre route. Non loin de là, d'anciens murs crénelés, probablement du temps des croisades, entourent une enceinte où la tradition suppose un palais habité par les femmes de Salomon : il n'en reste guère de vestiges, et l'emplacement, couvert de fumier et d'ordures, sert aujourd'hui de cour où se retirent la nuit des bergers et le bétail qui viennent séjourner sur les montagnes, dans la saison des pâturages, comme sur les Alpes, en Suisse. Nous retournâmes à Jérusalem par une ancienne route large et pavée, appelée la Voie de Salomon, qui est bien plus courte et plus directe que celle que nous avons prise le matin; elle ne passe point à Bethléem; la nuit était fort avancée lorsque nous rentrâmes sous la voûte de la porte des Pèlerins.

» Le 25 avril, après avoir visité une dernière fois le saint tombeau, nous demandâmes à l'ecclésiastique qui nous accompagnait, de nous faire faire le tour extérieur de l'église, pour nous bien rendre compte des inégalités de terrain qui expliquent la réunion du tombeau et du calvaire dans le même monument. Ce circuit est difficile parce que l'église est entourée de bâtimens qui obstruent les communications; mais en traversant quelques cours

et quelques maisons, nous parvinmes à nous satisfaire sur les points qui nous intéressaient. — Nous montâmes ensuite à cheval pour suivre les murs de la ville et visiter les tombeaux des rois. — Au nord de Jérusalem, en sortant par la porte de Damas, à environ une demi-lieue, on trouve une excavation dans le roc, formant une cour d'à peu près vingt pieds de profondeur, fermée de trois côtés par les parois du rocher taillées au ciseau, offrant l'aspect de murailles ornées de sculptures ciselées dans la pierre même, représentant des portes, des pilastres, des frises d'un très-beau travail; on peut présumer que l'exhaussement graduel du terrain a comblé de plusieurs pieds cette excavation, car l'ouverture qui existe à gauche pour entrer dans le sanctuaire est si basse, qu'on ne peut y pénétrer qu'en rampant. Nous parvinmes avec une extrême difficulté à nous y introduire, et à allumer des torches. Des nuées de chauves-souris, réveillées par notre invasion, nous assaillirent et combattirent, pour ainsi dire, enfin de maintenir leur territoire; et si notre retraite avait été facile, nous aurions, je crois, reculé devant elles. Peu à peu le calme se rétablit, et nous pûmes examiner ces chambres sépulcrales. Elles sont excavées et taillées dans le roc vif. Les angles sont aussi nets et les parois aussi lisses que si l'ouvrier les avait polis dans la carrière. Nous en visitâmes cinq, communiquant entre elles par des ouvertures auxquelles s'appliquaient, sans nul doute, quelques blocs de pierres taillées en forme de porte, qui gisaient à terre, et faisaient présumer que chaque chambre avait été fermée et scellée lorsque les niches pratiquées dans les parois pour recevoir les sarcophages ou les urnes cinéraires, étaient remplies. Quels



























































## Constantinople.

— 20 *mai* 1855. — A cinq heures j'étais debout sur le pont ; le capitaine fait mettre un canot à la mer , j'y descends avec lui , et nous faisons voile vers l'embouchure du Bosphore en longeant les murs de Constantinople que la mer vient laver ; après une demi-heure de navigation à travers une multitude de navires à l'ancre, nous touchons aux murs du sérail, qui font suite à ceux de la ville , et forment , à l'extrémité de la colline qui porte Stamboul , l'angle qui sépare la mer de Marmara du canal du Bosphore et de la Corne-d'Or , ou grande rade intérieure de Constantinople ; c'est là que Dieu et l'homme , la nature et l'art , ont placé ou créé de concert le point de vue le plus merveilleux que le regard humain puisse contempler sur la terre ; je jetai un cri involontaire , et j'oubliai pour jamais le golfe de Naples et tous ses enchantemens ; comparer quelque chose à























sées désespérées , de son avenir emporté ! On ne sait comment on supportera la vie ancienne , la vie monotone , la vie vide des villes et de la société. C'est ce que j'éprouve , au point de désirer maintenant une éternelle navigation , un voyage sans fin , avec toutes ses chances et ses distractions , même les plus pénibles. Hélas ! c'est ce que je lis dans les yeux de ma femme , bien plus encore que dans mon cœur. La souffrance d'un homme n'est rien auprès de celle d'une femme , d'une mère ; une femme vit et meurt d'une seule pensée , d'un seul sentiment ; la vie , pour une femme , c'est une chose possédée ; la mort , c'est une chose perdue ! Un homme vit de tout , bien ou mal ; Dieu ne le tue pas d'un seul coup.

— 24 mai 1855. — Je me suis entouré de journaux et de brochures venus d'Europe récemment et que l'obligeance des ambassadeurs de France et d'Autriche me prodigue. Après avoir lu tout le jour , je me confirme dans les idées que j'avais emportées d'Europe. Je vois que les faits marchent tout-à-fait dans le sens des prévisions politiques que l'analogie historique et philosophique permet d'assigner à la route des choses dans ce beau siècle. La France émue s'apaise ; l'Europe inquiète , mais timide , regarde avec jalousie et haine , mais n'ose empêcher ; elle sent par instinct , et cet instinct est prophétique , qu'elle perdrait peut-être l'équilibre en faisant un mouvement. Je n'ai jamais cru à la guerre par suite de la révolution de juillet ; il eût fallu que la France fût livrée à des conseils insensés pour attaquer ; et la France n'attaquant pas , l'Europe ne pouvait venir se jeter de gaité





nisation à la fois ; l'esprit créateur travaille à mesure que l'esprit destructeur détruit ; une foi en tout remplace l'autre ; une forme se substitue à une autre forme ; partout où le passé s'écroule , l'avenir tout préparé paraît derrière les ruines ; la transition est lente et rude comme toute transition où les passions et les intérêts des hommes ont à combattre en marchant ; où les classes sociales , où les nations diverses marchent d'un pas inégal ; où quelques-uns veulent reculer obstinément pendant que la masse avance ; il y a confusion , poussière , ruines , obscurité par momens , mais , de temps en temps aussi , le vent soulève ce nuage de poudre qui cache la route et le but , et ceux qui sont sur la hauteur distinguent la marche des colonnes , reconnaissent le terrain de l'avenir , et voient le jour à peine levé éclairer de vastes horizons. J'entends dire sans cesse autour de moi , et même ici : « Les hommes n'ont plus de croyances ; tout est livré à la raison individuelle ; il n'y a plus de foi commune en rien , ni en religion , ni en politique , ni en sociabilité. Des croyances , une foi commune , c'est le ressort brisé , tout se décompose ; il n'y a qu'un moyen de sauver les peuples , c'est de leur rendre leurs croyances. » Rendre des croyances , ressusciter des dogmes populaires morts dans la conscience des peuples , refaire ce que le temps a défait , c'est un mot insensé ; c'est tenter de lutter contre la nature et contre l'esprit des choses ; c'est marcher en sens inverse de la Providence , et des faits qui sont la trace de ses pas ; on ne peut arriver à un but qu'en marchant dans le sens où Dieu conduit les événemens et les idées ; le cours du temps ne remonte jamais ; on peut se diriger , et diriger le monde sur son courant indomp-

















de fatalisme qui croit à sa mission, et qui, pour accomplir la volonté de Dieu, dont il se sent l'instrument, regarde le monde comme sa conquête, et les hommes comme la poussière de ses pieds. Cette même main, teinte du sang de tant de milliers d'hommes, écrivait des vers pleins de résignation, de douceur et de philosophie. Le morceau de marbre blanc subsiste encore où il écrivit ces sentences :

— « Tout vient de Dieu ; il nous donne à son gré ,  
» ou nous refuse ce que nous lui demandons. Si quel-  
» qu'un sur la terre pouvait quelque chose par soi-  
» même, il serait égal à Dieu. » On lit plus bas : —  
« Sélim , le serviteur des pauvres, a composé et écrit  
» ces vers. » Conquérant de la Perse, il meurt en com-  
mandant à son visir de pieuses restitutions aux familles  
persanes que la guerre a ruinées. Son tombeau est  
placé à côté de celui de Mahomet II, avec cette or-  
gueilleuse épitaphe : — « En ce jour, sultan Sélim a  
passé au royaume éternel, laissant l'empire du monde  
à Soliman. »

J'aperçois d'ici briller entre les dômes des mosquées la resplendissante coupole de la mosquée de Soliman, une des plus magnifiques de Constantinople. Il venait de perdre son premier fils, Mahomet, qu'il avait eu de la célèbre Roxelane. Cette mosquée rappelle un touchant témoignage de la douleur de ce prince. Pour honorer la mémoire de son enfant, il délivra une foule d'esclaves des deux sexes, et voulut associer ainsi des sympathies à sa douleur.

Bientôt, hélas ! les environs de cette même mosquée, furent la scène d'un drame terrible. Soliman, excité





tête , assis sur un trône portatif , quatre officiers des janissaires l'enlèvent sur leurs épaules , et promènent le jeune empereur au milieu de son peuple. Ce fut Amurath IV , digne du trône où la révolte et le repentir l'avaient fait monter avant l'âge.

Là , finissent les jours de gloire de l'empire ottoman. — La loi de Soliman , qui ordonnait que les enfans des sultans fussent prisonniers dans le sérail parmi des eunuques et des femmes , énerva le sang othman , et jeta l'empire en proie aux intrigues des eunuques ou aux révoltes des janissaires. De loin en loin brillent quelques beaux caractères ; mais ils sont sans puissance , parce qu'ils ont été habitués de bonne heure à être sans volonté. Quoi qu'on en dise en Europe , il est évident que l'empire est mort , et qu'un héros même ne pourrait lui rendre qu'une apparence de vie.

Le sérail , déjà abandonné par Mahmoud , n'est plus qu'un brillant tombeau. Mais que son histoire secrète serait dramatique et touchante , si les murs pouvaient la raconter !

Une des plus graves et des plus douces figures de ce drame mystérieux est celle de l'infortuné Sélim , qui , déposé et emprisonné dans le sérail pour n'avoir pas voulu verser le sang de ses neveux , y devint l'instituteur du sultan actuel , Mahmoud. Sélim était philosophe et poète. Le précepteur avait été roi , l'élève devait l'être un jour. Pendant cette longue captivité des deux princes , Mahmoud , irrité par la négligence d'un esclave , s'emporta et le frappa au visage. — « Ah ! Mahmoud , dit Sélim , lorsque vous aurez passé par la fournaise du monde , » vous ne vous emporterez pas ainsi. Quand vous aurez

« souffert comme moi, vous saurez compatir aux souffrances, même à celles d'un esclave. »

Le sort de Sélim fut malheureux jusqu'au bout. Mustapha Baraictar, un de ses fidèles pachas, armé pour sa cause, arrive jusqu'à Constantinople, et se présente aux portes du sérail. Le sultan Mustapha s'endormait dans les voluptés, et était en ce moment même dans un de ses kiosques sur le Bosphore. Les bostangis défendent les portes, Mustapha rentre au sérail, et tandis que Baraictar enfonçait les portes avec de l'artillerie, en demandant qu'on lui rendit son maître Sélim, ce malheureux prince tombe sous le poignard du kislar aga et de ses eunuques. Le sultan Mustapha fait jeter son corps à Baraictar : celui-ci se précipite sur le cadavre de Sélim, le couvre de baisers et de larmes. On cherche Mahmoud caché dans le sérail; on craint que Mustapha n'ait versé en lui la dernière goutte du sang d'Othman : on le trouve enfin, caché sous des rouleaux de tapis, dans un coin obscur du sérail. Il croit qu'on le cherche pour l'immoler; on le place sur le trône; Baraictar se prosterne devant lui. Les têtes des partisans de Mustapha sont exposées sur les murs; ses femmes sont cousues dans des sacs de cuir et jetées à la mer. Mais peu de jours après, Constantinople devient un champ de bataille. Les janissaires se révoltent contre Baraictar, et redemandent pour sultan Mustapha, que la clémence de Mahmoud avait laissé vivre. Le sérail est assiégé, l'incendie dévore la moitié de Stamboul; les amis de Mahmoud lui demandent la mort de son père Mustapha, qui peut seule sauver la vie du sultan et la leur; la sentence expire sur ses lèvres; il se couvre la tête d'un schall et se roule sur un sofa. On profite de son silence, et Mus-

tapha est étranglé. Mahmoud , devenu ainsi le dernier et unique rejeton d'Othman, était un être inviolable et sacré pour tous les partis. Baraictar avait trouvé la mort dans les flammes, en combattant autour du sérail, et Mahmoud commença son règne.

La place de l'Atmeïdan, qui se dessine d'ici en noir derrière les murs blancs du sérail , témoigne du plus grand acte du règne de ce prince , l'extinction de la race des janissaires. Cette mesure, qui pouvait seule rajeunir et revivifier l'empire, n'a rien produit qu'une des scènes les plus sanglantes et les plus lugubres qu'aucun empire ait dans ses annales. Elle est encore écrite sur tous les monumens de l'Atmeïdan en ruines, et en traces de boulets et d'incendie. Mahmoud la prépara en profond politique , et l'exécuta en héros ; un accident déterminâ la dernière révolte.

Un officier égyptien frappa un soldat turc ; les janissaires renversent leurs marmites ; le sultan instruit , et prêt à tout , était avec ses principaux conseillers dans un de ses jardins à Beschiktasch , sur le Bosphore. Il accourt au sérail , prend l'étendard sacré de Mahomet ; le muphti et les ulemas , réunis autour de l'étendard sacré, prononcent l'abolition des janissaires ; les troupes régulières et les fidèles musulmans s'arment et se rassemblent à la voix du sultan ; lui-même s'avance à cheval à la tête des troupes du sérail ; les janissaires réunis sur l'Atmeïdan le respectent ; il traverse plusieurs fois leur foule mutinée ; seul , à cheval , risquant mille morts , mais animé de ce courage surnaturel qu'inspire une résolution décisive. Ce jour-là doit être le dernier de sa vie , ou le premier de son affranchissement et de sa puissance. Les janissaires , sourds à sa voix , se refusent à reprendre

leurs agas ; ils accourent de tous les points de la capitale , au nombre de quarante mille hommes. Les troupes fidèles du sultan , les canonniers et les bostangis occupent les débouchés des rues voisines de l'Hippodrome ; le sultan ordonne le feu , les canonniers hésitent ; un officier déterminé , Kara-Dejehennem , court à un des canons . tire son pistolet sur l'amorce de la pièce , et couche à terre sous la mitraille les premiers groupes des janissaires. Les janissaires reculent ; le canon laboure en tous sens la place ; l'incendie dévore les casernes ; prisonniers dans cet étroit espace , des milliers d'hommes périssent sous les pans de murs écroulés , sous la mitraille et dans les flammes ; l'exécution commence et ne s'arrête qu'au dernier des janissaires. Cent vingt mille hommes , dans la capitale seulement , enrôlés dans ce corps , sont la proie de la fureur du peuple et du sultan. Les eaux du Bosphore roulent leurs cadavres à la mer de Marmara ; le reste est relégué dans l'Asie Mineure , et périt en route ; l'empire est délivré. Le sultan , plus absolu qu'aucun prince ne le fut jamais , n'a plus que des esclaves obéissans ; il peut à son gré régénérer l'empire ; mais il est trop tard ; son génie n'est pas à la hauteur de son courage ; l'heure de la décadence de l'empire ottoman a sonné ; il ressemble à l'empire grec ; Constantinople attend de nouveaux arrêts du destin. Je vois d'ici la flotte russe , comme le camp flottant de Mahomet II , presser de jour en jour davantage la ville et le port ; j'aperçois les feux des bivouacs des Kalmouks sur les collines de l'Asie. Les Grecs reviennent sous le nom et sous le costume des Russes , et la Providence sait le jour où un dernier assaut , donné par eux aux

murs de Constantinople , qui est aujourd'hui tout l'empire , couvrira de feu , de fumée et de ruines , cette ville resplendissante , qui dort sous mes yeux son dernier sommeil.

Le plus beau point de vue de Constantinople est au-dessus de notre appartement , du haut d'un belvédère bâti par M. Truqui , sur le toit en terrasse de sa maison. Ce belvédère domine le groupe entier des collines de Péra , de Galata et des coteaux qui environnent le port du côté des eaux douces. C'est le vol de l'aigle au-dessus de Constantinople et de la mer. L'Europe, l'Asie, l'entrée du Bosphore et la mer de Marmara sont sous le regard à la fois. La ville est à vos pieds. Si l'on n'avait qu'un coup-d'œil à donner sur la terre , c'est de là qu'il faudrait la contempler. Je ne puis comprendre , chaque fois que j'y monte , et j'y monte plusieurs fois par jour , et j'y passe les soirées entières, je ne puis comprendre comment, de tant de voyageurs qui ont visité Constantinople , si peu ont senti l'éblouissement que cette scène donne à mes yeux et à mon âme ; comment aucun ne l'a décrite ? Serait-ce que la parole n'a ni espace , ni horizon , ni couleurs , et que le seul langage de l'œil c'est la peinture ? Mais la peinture elle-même n'a rien rendu de tout ceci. Des lignes mortes , des scènes tronquées , des couleurs sans vie. Mais l'innombrable gradation et la variété de ces teintes selon le ciel et l'heure , mais l'ensemble harmonieux et la colossale grandeur de ces lignes , mais les mouvemens , les fuites , les enlacements de ces divers horizons , mais le mouvement de ces voiles sur les trois mers , mais le murmure de vie de ces populations entre ces rivages, mais ces coups de canon qui tonnent et mon-

tent des vaisseaux, ces pavillons qui glissent ou s'élèvent du haut des mâts, la foule des caïques, la réverbération vaporeuse des dômes, des mosquées, des flèches, des minarets dans la mer : tout cela, où il est-il ? Essayons encore.

Les collines de Galata, de Péra et trois ou quatre autres collines glissent de mes pieds à la mer, couvertes de villes de différentes couleurs ; les unes ont leurs maisons peintes en rouge de sang, les autres en noir avec une foule de coupoles bleues qui entrecouper ces sombres teintes ; entre chaque coupole s'élancent des groupes de verdure formés par les platanes, les figuiers, les cyprès des petits jardins attenant à chaque maison. De grands espaces vides, entre les maisons, sont des champs cultivés et des jardins où l'on aperçoit les femmes turques, couvertes de leurs voiles noirs, et jouant avec leurs enfans et leurs esclaves à l'ombre des arbres ; des nuées de tourterelles et de pigeons blancs nagent dans l'air bleu au-dessus de ces jardins et de ces toits, et se détachent, comme des fleurs blanches balancées par le vent, du bleu de la mer qui fait le fond de l'horizon. — On distingue les rues qui serpentent en descendant vers la mer comme des ravines, et, plus bas, le mouvement de la population dans les bazars, qu'enveloppe un voile de fumée légère et transparente ; ces villes ou ces quartiers de villes sont séparés les uns des autres par des promontoires de verdure couronnés de palais de bois peints et de kiosques de toutes les nuances, ou par des gorges profondes où le regard se perd entre les racines des coteaux, et d'où l'on voit s'élever seulement les têtes de cyprès et les flèches aiguës et brillantes des minarets ; arrivé à la mer.

l'œil s'égare sur sa surface bleue au milieu d'un dédale de bâtimens à l'ancre ou à la voile ; les caïques , comme des oiseaux d'eau qui nagent tantôt en groupe , tantôt isolément sur le canal , se croisent en tous sens , allant de l'Europe à l'Asie , ou de Péra à la pointe du sérail. Quelques grands vaisseaux de guerre passent à pleines voiles , débouchent du Bosphore , saluent le sérail de leurs bordées , dont la fumée les enveloppe un instant comme des ailes grises , puis en sortent resplendissans de la blancheur de leur toile , et doublent , en paraissant les toucher , les hauts cyprès et les larges platanes du jardin du Grand-Seigneur , pour entrer dans la mer de Marmara. D'autres bâtimens de guerre , c'est la flotte entière du sultan , sont mouillés au nombre de trente ou quarante à l'entrée du Bosphore ; leurs masses immenses jettent une ombre sur les eaux du côté de terre ; on n'en aperçoit en entier que cinq ou six ; la colline et les arbres cachent une partie des autres dont les flancs élevés , les mâts et les vergues , qui semblent entrelacés avec les cyprès , forment une avenue circulaire qui fuit vers le fond du Bosphore. Là , les montagnes de la côte opposée ou de la rive d'Asie forment le fond du tableau : elles s'élèvent plus hautes et plus vertes que celles de la rive d'Europe ; des forêts épaisses les couronnent et glissent dans les gorges qui les échancrent ; leurs croupes , cultivées en jardins , portent des kiosques solitaires , des galeries , des villages , de petites mosquées toutes cernées de rideaux de grands arbres ; leurs anses sont pleines de bâtimens mouillés , de caïques à rames , de petites barques à voiles ; la grande ville de Scutari s'étend à leurs pieds sur une large marge , dominée par leurs cimes ombr-









hautes poupes de vaisseaux s'allument; si les étoiles se détachent peu à peu, une à une ou par groupes, du bleu firmament, et enveloppent les noirs cimes de la côte d'Asie, les cimes de neige de l'Olymte, les îles des Princes, dans la mer de Marmara, le sombre plateau du sérail, les collines de Stamboul et les trois mers, comme d'un réseau bleu semé de perles, où toute cette nature semble nager; si la lueur plus douce du firmament, où monte la lune naissante, laisse assez de lumière pour voir les grandes masses de ce tableau, en effaçant ou en adoucissant les détails, vous avez à toutes les heures du jour et de la nuit le plus magnifique et le plus délicieux spectacle dont puisse s'emparer un regard humain; — c'est une ivresse des yeux qui se communique à la pensée, un éblouissement du regard et de l'âme; c'est le spectacle dont je jouis tous les jours et toutes les nuits depuis un mois.

L'ambassadeur de France m'ayant proposé de l'accompagner dans la visite que tous les ambassadeurs nouvellement arrivés ont le droit de faire à Sainte-Sophie, je me suis trouvé ce matin, à huit heures, à une porte de Stamboul, qui donne sur la mer, derrière les murs du sérail. Un des principaux officiers de Sa Hautesse nous attendait sur le rivage, et nous a conduits d'abord dans sa maison où il avait fait préparer une collation. Les appartemens étaient nombreux et élégamment décorés, mais sans autres meubles que des divans et des pipes. Les divans sont adossés aux fenêtres qui donnent sur la mer de Marmara. Le déjeuner était servi à l'européenne. Les mets seuls étaient nationaux. Ils étaient nombreux, et recherchés, mais tous nouveaux pour nous. Après le déjeuner, les dames sont allées voir les femmes du co-

lonel turc , renfermées pour ce jour-là dans un appartement inférieur. Le harem ou appartement des femmes était celui même où nous avions été reçus. Nous étions munis tous de babouches de maroquin jaune pour nous chausser dans la mosquée , sans cela il aurait fallu ôter nos bottes et y marcher pieds nus. Nous sommes entrés dans l'avant-cour de la mosquée de Sainte-Sophie , au milieu d'un certain nombre de gardes qui écartaient la foule réunie pour nous voir. Les visages des osmanlis avaient l'air soucieux et mécontents. Les zélés musulmans regardent l'introduction des chrétiens comme une profanation de leurs sanctuaires. Après nous , on a fermé la porte de la mosquée.

La grande basilique de Sainte-Sophie, bâtie par Constantin , est un des plus vastes édifices que le génie de la religion chrétienne ait fait sortir de la terre ; mais on sent , à la barbarie de l'art qui a présidé à cette masse de pierres , qu'elle fut l'œuvre d'un temps de corruption et de décadence. C'est le souvenir confus et grossier d'un goût qui n'est plus ; c'est l'ébauche informe d'un art qui s'essaie. Le temple est précédé d'un long et large péristyle couvert et fermé comme celui de Saint-Pierre de Rome. Des colonnes de granit , d'une prodigieuse élévation , mais encaissées dans les murailles et faisant massif avec elles , séparent ce vestibule du parvis. Une grande porte ouvre sur l'intérieur ; l'enceinte de l'église est décorée sur ses flancs de superbes colonnes de porphyre , de granit égyptien et de marbres précieux ; mais ces colonnes de grosseur , de proportion et d'ordres divers , sont évidemment des débris empruntés à d'autres temples et placés là sans symétrie et sans goût , comme des bar-

bares font supporter une mesure par les fragmens mutilés d'un palais. Des piliers gigantesques, en maçonnerie vulgaire, portent un dôme aérien comme celui de Saint-Pierre, et dont l'effet est au moins aussi majestueux. Ce dôme, revêtu jadis de mosaïques qui formaient des tableaux sur la voûte, a été badigeonné quand Mahomet II s'empara de Sainte-Sophie pour en faire une mosquée. Quelques parties de l'enduit sont tombées et laissent réapparaître l'ancienne décoration chrétienne. Des galeries circulaires, adossées à de vastes tribunes, règnent autour de la basilique à la hauteur de la naissance de la voûte. L'aspect de l'édifice est beau de là ; vaste, sombre, sans ornement, avec ses voûtes déchirées et ses colonnes bronzées, il ressemble à l'intérieur d'un tombeau colossal dont les reliques ont été dispersées. Il inspire l'effroi, le silence, la méditation sur l'instabilité des œuvres de l'homme, qui bâtit pour des idées qu'il croit éternelles et dont les idées successives, un livre ou un sabre à la main, viennent tour à tour habiter ou ruiner les monumens. Dans son état présent, Sainte-Sophie ressemble à un grand caravansérail de Dieu. Voilà les colonnes du temple d'Éphèse, voilà les images des apôtres avec leurs auréoles d'or sur la voûte, qui regardent les lampes suspendues de l'iman. En sortant de Sainte-Sophie nous allâmes visiter les sept mosquées principales de Constantinople ; elles sont moins vastes, mais infiniment plus belles. On sent que le mahométisme avait son art à lui, son art tout fait et conforme à la lumineuse simplicité de son idée, quand il éleva ces temples simples, réguliers, splendides, sans ombres pour ses mystères, sans autels pour ses victimes. Ces mosquées se ressemblent

toutes , à la grandeur et à la couleur près ; elles sont précédées de grandes cours entourées de cloîtres où sont les écoles et les logemens des imans. Des arbres superbes ombragent ces cours , et de nombreuses fontaines y répandent le bruit et la fraîcheur voluptueuse de leurs eaux. Des minarets , d'un travail admirable , s'élèvent , comme quatre bornes aériennes , aux quatre coins de la mosquée. Ils s'élancent au-dessus de leurs dômes ; de petites galeries circulaires avec un parapet de pierre sculpté à jour comme de la dentelle , environnent à diverses hauteurs le fût léger du minaret ; là se place , aux différentes heures du jour , le muetziin qui crie l'heure et appelle la ville à la pensée constante du mahométan , la pensée de Dieu. Un portique à jour sur les jardins et les cours , et élevé de quelques marches , conduit à la porte du temple. Le temple est un parvis carré ou rond , surmonté d'une coupole portée par d'élégans piliers ou de belles colonnes cannelées. Une chaire est adossée à un des piliers. La frise est formée par des versets du Koran écrits en caractères ornés sur le mur. Les murs sont peints en arabesques. Des fils de fer traversent la mosquée d'un pilier à l'autre , et portent une multitude de lampes , des œufs d'autruche suspendus , des bouquets d'épis ou de fleurs. Des nattes de jonc et de riches tapis couvrent les dalles du parvis. L'effet est simple et grandiose. Ce n'est point un temple où habite un Dieu ; c'est une maison de prière et de contemplation , où les hommes se rassemblent pour adorer le Dieu unique et universel. Ce qu'on appelle culte n'existe pas dans la religion. Mahomet a prêché à des peuplades barbares chez qui les cultes cachaient le Dieu. Le rites sont sim-

ples ; une fête annuelle , des ablutions et la prière , aux cinq divisions du jour , voilà tout. Point de dogmes que la croyance en un Dieu créateur et rémunérateur ; les images supprimées , de peur qu'elles ne tentent la faible imagination humaine , et ne convertissent le souvenir en coupable adoration. Point de prêtres , ou du moins tout fidèle pouvant faire les fonctions de prêtre. Le corps sacerdotal ne s'est formé que plus tard et par corruption. Toutes les fois que je suis entré dans les mosquées , ce jour-là ou d'autres jours , j'y ai trouvé un petit nombre de Turcs accroupis ou couchés sur les tapis , et priant avec tous les signes extérieurs de la ferveur et de la complète absorption d'esprit.

Dans la cour de la mosquée de Bajazet , je vois le tombeau vide de Constantin. C'est un vase de porphyre d'une prodigieuse grandeur ; il y tiendrait vingt héros. Le morceau de porphyre est évidemment de l'époque grecque. C'est quelque débris arraché aussi des temples de Diane à Éphèse. Les siècles se prêtent leurs temples comme leurs tombeaux , et se les rendent vides. Où sont les os de Constantin ? Les Turcs ont enfermé son sépulcre dans un kiosque , et ne le laissent point profaner. Les tombeaux des sultans et de leurs familles sont dans les jardins des mosquées qu'ils ont construites , sous des kiosques de marbre ombragés d'arbres et parfumés de fleurs. Des jets d'eau murmurent auprès ou dans le kiosque même , et le culte du souvenir est si immortel parmi les musulmans , que je n'ai jamais passé devant un de ces tombeaux sans trouver des bouquets de fleurs fraîchement cueillies déposés sur la porte ou sur les fenêtres de ces nombreux monumens.







de platanes , qui couvrent les pentes , et s'élèvent avec les rochers jusqu'au sommet de la colline. Les appartemens du sultan sont ouverts , et je vois , à travers les fenêtres , les riches moulures dorées des plafonds , les lustres de cristal , les divans et les rideaux de soie. Ceux du harem sont fermés par d'épais grillages de bois élégamment sculptés. Immédiatement après ce palais , commence une série non interrompue de palais , de maisons et de jardins des principaux favoris , ministres ou pachas du Grand-Seigneur. Tous dorment sur la mer , comme pour en aspirer la fraîcheur. Leurs fenêtres sont ouvertes ; les maîtres sont assis sur des divans , dans de vastes salles toutes brillantes d'or et de soie ; ils fument , causent , et boivent des sorbets en nous regardant passer. Leurs appartemens donnent aussi sur des terrasses en gradins chargées de treillis , d'arbustes et de fleurs. Les nombreux esclaves , en riches costumes , sont , en général , assis sur les marches d'escaliers que baigne la mer ; et les caïques , armés de rameurs , sont au bord de ces escaliers , prêts à recevoir et à emporter les maîtres de ces demeures. Partout les harems forment une aile un peu séparée par des jardins ou des cours de l'appartement des hommes. Ils sont grillés. Je vois seulement de temps en temps la tête d'un joli enfant qui se colle aux ouvertures du treillis enlacé de fleurs grimpantes , pour regarder la mer , et le bras blanc d'une femme qui entr'ouvre ou referme une persienne. Ces palais , ces maisons sont tout en bois , mais très richement travaillés , avec des avant-toits , des galeries , des balustrades sans nombre , et tout noyés dans l'ombre des grands arbres , dans les plantes grim-

pantes , dans les bosquets de jasmins et de roses. Tous sont baignés par le courant du Bosphore, et ont des cours intérieures où l'eau de la mer pénètre et se renouvelle , et où les caïques sont à l'abri. Le Bosphore est si profond partout , que nous passons assez près du bord pour respirer l'air embaumé des fleurs , et reposer nos rameurs à l'ombre des arbres. Les plus grands bâtimens passent aussi près que nous , et souvent une vergue d'un brick ou d'un vaisseau s'engage dans les branches d'un arbre, dans les treillis d'une vigne, ou même dans les persiennes d'une croisée , et fuit en emportant des lambeaux du feuillage ou de la maison. Ces maisons ne sont séparées les unes des autres que par des groupes d'arbres sur quelques petits corps avancés , ou par quelques angles de rochers couverts de lierre et de mousse , qui descendent des arêtes des collines et se prolongent de quelques pieds dans les flots. De temps en temps seulement une anse plus profonde et plus large se creuse entre deux collines séparées et fendues par le lit creux d'un torrent ou d'un ruisseau. Un village s'étend alors sur les bords aplanis de ces golfe , avec ses belles fontaines moresques , sa mosquée à coupoles d'or ou d'azur, et son léger minaret qui confond sa cime dans celle des grands platanes. Les maisonnettes peintes s'élèvent en amphithéâtre des deux côtés et au fond de ces petits golfes , avec leurs façades et leurs kiosques à mille couleurs ; sur la cime des collines , de grandes villas s'étendent , flanquées de jardins suspendus et de groupes de sapins à larges têtes , et terminent les horizons. Au pied de ces villages est une grève ou un quai de granit de quelques pieds seulement de large ; ces grèves sont plantées de

sycomores , de vignes , de jasmins , et forment des berceaux jusque sur la mer, où les caïques s'abritent. Là sont à l'ancre des multitudes d'embarcations et de bricks de commerce de toutes les nations. Ils mouillent en face de la maison ou des magasins de l'armateur , et souvent un pont jeté du pont du brick à la fenêtre de la villa sert à transporter les marchandises. Une foule d'enfans , de marchands de légumes, de dattes, de fruits, circule sur ces quais ; c'est le bazar du village et du Bosphore. Des matelots de tous les costumes et de toutes les langues y sont groupés au milieu des osmanlis , qui fument accroupis sur leurs tapis , auprès de la fontaine, autour du tronc des platanes. Aucune vue des villages de Lucerne ou d'Interlaken ne peut donner une idée de la grâce et du pittoresque exquis de ces petites anses du Bosphore. Il est impossible de ne pas s'arrêter un moment sur ses rames pour les contempler. On trouve de ces villes , ports , ou villages , à peu près toutes les cinq minutes , sur la première moitié de la côte d'Europe , c'est-à-dire pendant deux ou trois lieues. Elles deviennent ensuite un peu plus rares , et le paysage prend un caractère plus agreste par l'élévation croissante des collines et la profondeur des forêts. Je ne parle ici que de la côte d'Europe , parce que je décrirai au retour la côte d'Asie , bien plus belle encore ; mais il ne faut pas oublier , pour se faire une image exacte , que cette côte d'Asie n'est qu'à quelques coups de rames de moi ; que souvent on est aussi rapproché de l'une que de l'autre , en tenant le milieu du courant dans les endroits où le canal se rétrécit et se coude , et que les mêmes scènes que je peins en Europe ravissent le regard chaque fois





vapeur , est mouillée devant les terrasses des palais de Russie , et forme une ville sur les eaux , en face de la ville et des délicieux ombrages de Buyukdéré. Les canots qui portent des ordres d'un vaisseau à l'autre, les embarcations qui vont chercher l'eau aux fontaines ou promener les malades sur le rivage, les yachts des jeunes officiers , qui luttent comme des chevaux de course , et dont les voiles , penchées sous le vent , trempent dans la vague , les coups de canon qui raisonnent dans les profondeurs des vallées d'Asie, et qui annoncent de nouveaux vaisseaux débouchant de la mer Noire ; un camp russe assis sur les flancs brûlés de la montagne du Géant, vis-à-vis la flotte ; la belle prairie de Buyukdéré , sur la gauche , avec son groupe de merveilleux platanes, dont un seul ombrage un régiment tout entier ; les magnifiques forêts des palais de Russie et d'Autriche , qui dentellent la cime des collines ; une foule de maisons élégantes et décorées de halcons qui bordent les quais , et dont les roses et les lilas pendent en festons du bord des terrasses ; des Arméniens avec leurs enfans, arrivant ou partant sans cesse dans leurs caïques pleins de branches et de fleurs ; le bras du Bosphore plus sombre et plus étroit que l'on commence à découvrir, étendu vers l'horizon brumeux de la mer Noire ; d'autres chaînes de montagnes , entièrement dégarnies de villages et de maisons , et s'élevant dans les nues avec leurs noires forêts, comme des limites redoutables , entre les orages de la mer des tempêtes , et la magnifique sérénité des mers de Constantinople ; deux châteaux-forts , en face l'un de l'autre , sur chaque rive , couronnant de leurs batteries, de leurs tours et de leurs créneaux les hauteurs

avancées de deux sombres caps ; puis, enfin, une double ligne de rochers tachés de forêts, allant mourir dans les flots bleus de la mer Noire : voilà le coup-d'œil de Buyukdéré. Ajoutez-y le passage perpétuel d'une file de navires venant à Constantinople ou sortant du canal , selon que le vent souffle du Nord ou du Midi ; ces navires sont si nombreux quelquefois , qu'un jour , en revenant dans mon caïque , j'en comptai près de deux cents en moins d'une heure. Ils voguent par groupes, comme des oiseaux qui changent de climats ; si le vent varie , ils courent des bordées d'un rivage à l'autre , allant virer de bord sous les fenêtres ou sous les arbres de l'Asie ou de l'Europe ; si la brise fraîchit , ils mouillent dans une des innombrables anses , ou à la pointe des petits caps du Bosphore ; ils se couvrent de nouveau de voiles un moment après. A chaque minute, le paysage , vivifié et modifié par ces groupes de bâtimens à la voile ou à l'ancre, et les diverses positions qu'ils prennent le long des terres , change l'aspect du paysage, et fait du Bosphore un kaléidoscope merveilleux.

Arrivé à Buyukdéré, je pris possession de la charmante maison sur le quai, où M. Truqui avait bien voulu m'offrir sa double hospitalité ; nous y passerons l'été.

— *Même date.* — Il semble, après la description de cette côte du Bosphore , que la nature ne pourra se surpasser elle-même , et qu'aucun paysage ne peut l'emporter sur celui dont mes yeux sont pleins. Je viens de longer la côte d'Asie, en rentrant ce soir à Constantinople, et je la trouve mille fois plus belle encore que la côte d'Europe. La côte d'Asie ne doit presque rien à l'homme, la nature y a tout

fait ! Il n'y a plus là ni Buyukdéré, ni Thérapia , ni palais d'ambassadeurs , ni ville d'Arméniens ou de Francs ; il n'y a que des montagnes , des gorges qui les séparent , des petits vallons tapissés de prairies qui se creusent entre les racines de rochers , des ruisseaux qui y serpentent , des torrens qui les blanchissent de leur écume , des forêts qui se suspendent à leurs flancs , qui glissent dans leurs ravines , qui descendent jusqu'aux bords des golfes nombreux de lacôte ; une variété de formes et de teintes , et de feuillage de verdure , que le pinceau du peintre de paysage ne pourrait même inventer ; quelques maisons isolées de matelots ou de jardiniers turcs , répandus de loin en loin sur la grève , ou jetées sur la plate-forme d'une colline boisée , ou groupées sur la pointe des rochers où le courant vous porte , et se brise en vagues bleues comme le ciel de nuit ; quelques voiles blanches de pêcheurs qui se traînent dans des anses profondes , et qu'on voit glisser d'un platane à l'autre , comme une toile sèche que les laveuses replient ; d'innombrables volées d'oiseaux blancs qui s'essuyent sur le bord des prés ; des aigles qui planent du haut des montagnes sur la mer ; les criques les plus mystérieuses , entièrement fermées de rochers et de troncs d'arbres gigantesques , dont les rameaux , chargés de nuages de feuilles , se courbent sur les flots , et forment sur la mer des berceaux où les caïques s'enfoncent. Un ou deux villages cachés dans l'ombre de ces criques , avec leurs jardins jetés derrière eux sur des pentes vertes , et leurs groupes d'arbres au pied des rochers , avec leurs barques bercées par la douce vague à leur porte , leurs nuées de colombes sur leur toit , leurs femmes et leurs enfans aux fenêtres , leurs





































































































































